Henri Joseph Dulaurens

LE COMPERE
MATHIEU,
OU
LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui eſt au-deſſus de l'intelligence du Vulgaire, eſt à ſes yeux, ou ſacré, ou prophane, ou abominable.
Tome II. pages 3 & 4.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez les Libraires Aſſociés.

M. DCC. XCII.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

IL importe fort peu au Public d'apprendre par quel haſard cet Ouvrage m'eſt tombé entre les mains. Il doit ſavoir que j'ai été plus de quatre ans dans l'irréſolution de le mettre au jour. Je puis compter ſur une douzaine d'Amis vertueux & éclairés. Quatre d'entr'eux vouloient que je le fiſſe imprimer; quatre me pouſſoient à le brûler, & le reſte me diſoit d'en faire ce que je jugerois à propos. Un coup détermina l'affaire, & ce coup fut pour l'impreſſion.

Voici donc cet Ouvrage tel que je

l'ai reçu, non-ſeulement quant au Texte, mais auſſi quant aux Notes, qui ſont de différentes mains, & aſſez ſouvent mal en ordre. Si cet Ouvrage eſt bon, je prie le Lecteur bénévole de ſavoir gré à la Fortune de ſa publication : s'il eſt mauvais, & qui pis eſt, méchant, je ſuis le premier à joindre ma voix à celle des hommes zélés qui le décrieront.

LE COMPERE MATHIEU, OU LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. Généalogie. Arrivée à la Fleche, *& ce qui s'y passa.*

LECTEUR, tu vas lire l'hiſtoire de *mon Compere Mathieu*, la mienne, & celle de quelques autres perſonnages fameux par les différentes aventures de leur vie. Si tu ne t'intéreſſois qu'au ſort de ceux qui, graces aux vertus de quelques ancêtres illuſtres, portent un nom reſpectable dans le monde, je te dirois que nous comptons parmi nos ayeux des *Tancrede* & des *Bayard*; mais ſi tu regardes tous les hommes pétris du même mor-

ceau de boue, & tous également dignes de ton attention, je ne t'en imposerai pas : je t'avouerai franchement qui nous sommes : je ne te déguiserai aucun de cette multitude d'événemens singuliers qui nous touchent, & dont cette Histoire est remplie.

Tu me reprocheras peut-être qu'il n'y a ni plan ni méthode dans cet Ouvrage ; que ce n'est qu'un rapsodie de quelques avantures, sans rapports, sans liaisons, sans suite, que mon style est tantôt trop verbeux, tantôt laconique, tantôt égal, tantôt raboteux, tantôt noble & élevé, tantôt plat & trivial. Quant aux deux premiers articles, je te répondrai que je n'ai pu décrire les événemens dont il est question, que dans leur ordre naturel, ni avec d'autres circonstances que celles qui les ont accompagnés. Quant à mon style, je l'abandonne à tout ce que tu pourras en penser. J'ai toujours été un ignorant, & je le serai vraisemblablement toute ma vie.

Mon compere Mathieu & moi nâquimes à *Domfront*, petite ville de Normandie, le premier dimanche d'août 1709. Son pere & le mien étoient Cordonniers ; mais de ces Cordonniers aisés, qui, sans se reposer uniquement sur le revenu du métier, trouvent par quelque *industrie secrette & particuliere* le moyen de fournir amplement à la dépense du ménage, & de donner une éducation honnête à leurs enfans.

Lorsque nous eûmes atteint l'âge de dix ans, nos parens nous envoyerent chez les *Jésuites* de la Fleche, pour faire nos études. Le *Compere* y fit plus de progrès les six premiers mois, que je n'en pus faire en six années. Cependant mon pere me laissa continuer, estimant que, puisque je n'a-

vois aucune disposition aux études, j'en aurois encore moins aux emplois, aux arts, au travail, & que j'en sçaurois toujours assez pour être Moine.

Pendant les neuf années que nous demeurâmes à *la Fleche*, le *Compere Mathieu* fit des progrès étonnans, dans le Grec, le Latin, les Mathémathiques, l'Histoire, la Philosophie, la Théologie; en un mot, dans toutes les Sciences qui peuvent orner l'esprit, & former le cœur. Il donnoit encore une partie du temps de la récréation, ou à la musique, ou au dessin, ou à la lecture des Livres excellens & rares, qu'il se procuroit avec l'argent que son pere lui envoyoit pour ses menus plaisirs.

Il y avoit un *Irlandois* du cours du *Compere*, qui ne contribuoit pas peu à piquer ce dernier de la plus vive émulation. Cet *Irlandois*, qu'on nommoit *Whiston*, aimoit l'étude, s'y appliquoit avec toute l'ardeur possible, & y faisoit de très-grands progrès: mais le *Compere Mathieu* l'emportoit sur son émule par la vivacité de l'esprit, par la force de l'imagination, par sa profonde pénétration dans les Sciences; ainsi que par la grace & l'adresse du corps dans les Exercices auxquels ils s'adonnoient l'un & l'autre. En revanche, l'*Irlandois* passoit chez les *Jésuites* & ses condisciples pour avoir le cœur bon, l'esprit solide, le caractere sociable & docile; & il s'en falloit beaucoup que l'on pensât de même sur le compte du *Compere*. Sa vivacité, sa naïveté, ses saillies, ses opinions, sa fermeté, lui avoient attiré beaucoup d'ennemis: les *Régens*, qu'il contredisoit à tout propos, n'en étoient pas les moindres, & sur-tout le *Préfet*, qu'il avoit convaincu d'avoir *cité à faux* dans un

Sermon. Enfin trois choses acheverent de le perdre dans l'esprit de ses Maîtres. 1°. Il se moqua ouvertement de certaines pratiques pieuses auxquelles *Wiston* s'accommodoit, ou par bienséance, ou par quelque autre motif : 2°. il ne voulut plus repondre aux *Litanies* : 3°. il fit un enfant, (1) dont je fus le Parrain. En conséquence de ses crimes, on le chassa. Comme j'aimois mon *Compere*, je partis avec lui.

---

(1) Le Lecteur saura que c'est-là l'origine de notre Compérage.

CHAPITRE II.

Départ de la Fleche. *Maladie du* Compere Mathieu ; *son arrivée à* Domfront.

Nous ne fûmes pas sitôt hors de *la Fleche*, que le *Compere Mathieu* enfila la route de *Bordeaux*, au lieu de prendre celle de *Domfront*. Il avoit une espece de honte de reparoître dans le lieu de sa naissance, après l'aventure qui venoit de lui arriver. Dailleurs, comme nous avions fait argent de la plus grande partie de nos effets, & que nous empruntâmes encore quelques *louis*, nous nous trouvions une somme suffisante pour nous conduire au bout du Royaume, & pour payer même notre transport en Amérique, si l'idée nous eût pris d'y aller trouver un Oncle que j'y avois, & qui étoit fort à son aise. Nous nous arrêtâmes à *Bordeaux*. Le *Compere* y fit quelques connoissances, qui lui firent trouver une terrible différence entre le séjour d'une ville où régnent la liberté, les plaisirs ; & celui d'un endroit où l'on est sous les yeux de Maîtres hargneux, bourrus, prêchant, piaillant sans cesse, & interprétant à mal les plus innocentes démarches. Au bout de quelques mois, notre bourse se trouva presque vuide. Comme nous n'avions donné aucunes nouvelles à nos parens, le *Compere* résolut de retourner à *Domfront*, & de partir ensuite pour Paris.

Lorsque nous fûmes hors de *Bordeaux*, le *Compere* me dit : Mon cher *Jérôme*, je viens de faire une démarche ridicule & lâche, qui est

bien une suite des préjugés ordinaires dont le monde est rempli. Quelle raison avois-je de ne point retourner droit à *Domfront* ? Au lieu de rougir de ce qui venoit de se passer à la Fleche, je devois me glorifier de la persécution que j'y ai essuyée, pour avoir frondé ouvertement les usages que la Superstition a introduits dans l'exercice de la Religion, & pour avoir rentré dans le droit que nous donne la Nature de perpétuer notre espece, où, quand, comment & avec qui nous jugeons à propos, & toutes les fois que l'envie nous en prend. O! mon cher *Jérôme*! mon cher *Jérôme*! il y a bien du chemin à faire avant que les opinions & les abus que les mœurs, la religion, les loix entraînent après elles, soient bannis de la Terre, & que la Philosophie dissipe les épaisses ténebres dont elle est couverte! Comme je n'entendois rien à cette espece de déclaration, le *Compere* déclama tout seul, & déclamoit encore lorsque nous arrivâmes à un petit bourg où nous résolûmes de dîner, & de laisser passer la chaleur qui étoit excessive ce jour-là, & qui fut certainement la cause de l'accident que je vais rapporter.

Au moment que nous allions entrer dans l'auberge, le *Compere Mathieu* se trouva subitement saisi d'étourdissemens, de nausées, de vomissemens, puis d'un grand mal de tête auquel succéda une fiévre violente, accompagnée de transports si considérables, qu'en moins de trois heures l'on craignit pour sa vie. L'hôte chez qui nous étions, fit son possible pour déterrer le Curé & le Médecin ; mais en vain. Il étoit près de minuit, lorsqu'on trouva le Pasteur chez une jeune veuve, sa pénitente, avec laquelle il avoit passé la journée ; & le Médecin, chez un vieillard

qui venoit de mourir d'une indigestion, parce que ce mal qu'on prenoit pour une apoplexie, n'avoit point voulu céder à quatre saignées, autant de lavemens, ni à six onces d'*eau de Luce* qu'on lui introduisit dans le nez, la bouche & les oreilles.

Lorsque ces Messieurs furent arrivés, le Médecin ordonna la saignée, (qui heureusement étoit plus nécessaire dans ce cas-ci que dans celui du vieillard) des boissons abondantes, des fomentations froides sur la tête, avec la mauve, la mercuriale, la pariétaire, & recommanda surtout *d'assurer* (1) le malade, parce que si les redoublemens continuoient, il pouvoit mourir dans la nuit.

En conséquence de cet avis, le Curé profita d'un moment où le *Compere* paroissoit assez tranquille, & lui dit: — Mon cher frere, croyez-vous en Dieu? — Non, répondit le malade, d'une voix languissante. — Ne l'écoutez pas, disje aussi-tôt au Prêtre; je réponds de lui sur cet article. — Bagatelle que cela, répliqua le Curé: ce n'est point là l'essentiel..... Mon ami continua-t-il, acceptez-vous la *Constitution?* Le *Compere*, au lieu de répondre, commença à grincer les dents; ses yeux devinrent furieux & étincelans; toutes les veines de son corps se gonflerent; l'écume lui sortit de la bouche en abondance: ce qui effraya le pasteur; puis le zele de ce Prêtre se ranimant, il réitéra la même question. Mais le *Compere*, dont le transport étoit parvenu à son période, sauta de son lit, empoigna le *Constitutionnaire* par la gorge, & alloit l'étrangler,

(1) C'est-à-dire, le confesser, lui administrer le Viatique & l'Extrême Onction.

ſans mon ſecours & celui du Médecin, qui de ſa vie n'avoit vu un pareil délire. Au bruit de cette ſcene, l'hôte & trois vigoureux compagnons monterent, ſaiſirent le malade, & l'attacherent ſur ſon lit. Pendant ce temps-là, le Curé ſe ſauva, le Médecin le ſuivit ; & moi je demeurai pour avoir la conſolation de voir dès ce moment le mal de mon pauvre *Compere* diminuer, de façon qu'en quatre jours il fut en état de continuer ſa route.

En ſept jours & demi nous nous rendîmes à *Domfront*. Nous étions près d'y entrer, lorſque nous rencontrâmes le *Barbier* de la ville qui alloit ſaigner les bœufs d'un fermier des environs. Cet homme, qui nous connoiſſoit, nous apprit que le pere du *Compere Mathieu* & le mien étoient morts la veille. A cette triſte nouvelle, je ne pus m'empêcher de verſer un torrent de larmes. — Mon pauvre pere ! m'écriai-je, qui m'avez donné la vie, qui m'avez aimé, nourri, élevé, faut-il que je vous perde pour jamais ! ..... Quoi! dis-je au *Compere*, tu ne pleures pas ? & la Nature... — La Nature eſt une ſotte, interrompt-il bruſquement : je laiſſe la foibleſſe de pleurer aux femmes & à ceux qui, comme toi, ſont infatués du préjugé de la reconnoiſſance envers leurs parens. (1) Ecoutes : penſes-tu que quand l'envie prit à *Guillot*, ton pere, d'accoler *Perrine*, ta mere, il eut grande envie de procurer la vie à ſon fils *Jérôme*, dont il n'avoit point la moindre idée ? Crois-moi, ſi nos peres nous ont faits, ils ont eu le plaiſir (2) : s'ils nous ont élevés, nourris,

---

(1) *Voy.* Les Mœurs, *pag.* 49 & *ſuiv.*
(2) *Ibid.*

ils nous ont rendu ce que leurs parens leurs avoient prêté. Au reste, as-tu jamais vu un mouton, (1) pleurer la mort de son pere le bélier, ou de sa mere la brebis? Pauvre *Jérôme* ! tu ne seras jamais qu'un benêt. — Comme pendant les neuf années que j'avois étudié, je n'avois pu monter qu'en troisieme, que le *Compere Mathieu* avoit appris tout ce qui se peut apprendre dans un College, & bien des choses en sus, je dis en moi-même : *Je ne suis qu'un ignorant, la Nature a tort, & le* Compere *a raison.*

A propos, l'ami, dit le *Compere* au *Barbier*, de quelle mort moururent donc nos peres ? Hélas! répondit cet homme, hier vers les onze heures du matin, étant sur la place, il leur prit un resserrement de gosier, accompagné d'empêchement à la déglutition, d'engorgement dans les vaisseaux capillaires, de sifflemens aux oreilles, de battemens dans les arteres temporales ; à quoi succéda une suffocation funeste qui leur ôta la vie, malgré la précaution qu'on avoit prise de les élever à plus de douze pieds de haut, afin qu'ils fussent moins gênés par la presse. Ah, j'entends, dit le *Compere* : *Mortui sunt patres nostri morte Philosophorum.* Hé bien, continua-t-il, ne voilà-t-il pas encore un effet de la tyrannie des Loix ? O divine Philosophie ! quand est-ce que ton flambeau éclairera les mortels ? Quand viendras-tu dissoudre les entraves où l'Univers est plongé ? — O ! mon pere ! mon cher pere ! m'écriai-je, vous êtes mort, votre mort me prive de mon unique consolation, & me deshonore à jamais aux yeux de tout le monde ! ô Loix ! ô Mœurs ! ô Rai-

(1) *Ibid. & le Livre* de l'Esprit.

son ! ô Philosophie ! quand vous accorderez-vous ?

Lorsque nous fûmes entrés dans la ville, nous trouvâmes que la Justice s'étoit accommodée du peu de *Bien* des défunts. Etant naturel, selon moi, que ces *Biens* nous revinssent, je réclamai celui de mon pere : mais le Procureur du Roi, auquel je m'adressai à cet effet, me dit pour toute réponse : *Damnatione bona publicantur, cum vita adimitur* (1). N'entendant rien à ce latin-là, je le rapportai au *Compere* pour en avoir l'explication : — Ce latin, me dit-il, signifie que, quand *Hercule* vola les bœufs de *Géryon*, il ne fit qu'user du droit que la nature donne au plus fort sur le foible (2). Puis donc que nous n'avons plus rien ici, le plus court est que nous partions au plûtôt pour chercher fortnne ailleurs.

---

(1) *L. 1 ff. de Bon. damn.*

(2) Trasimon estimoit qu'il n'y a point d'autre Droit que celui du plus fort. *Voyez les Essais de* MONTAIGNE, Tom. II. pag. 391. — Vous agissez, disoit *Brennus* aux plus déterminés brigands qui aient jamais paru sur la surface de la terre, *je veux dire les Romains* ; vous agissez conformément à la plus ancienne de toutes les loix ; j'entends celle qui donne au plus fort les biens du plus foible : Loi, qui s'étend depuis la divinité jusqu'aux Bêtes. PLUTARCH. *in Camill. pag.* 136. *Edit. de Wechel.* Voyez encore à ce sujet, THUCYD. *Lib. V. cap. CV. pag.* 344. DION. HALYCARN. *Lib. I. cap. V. pag.* 5. PLATO, *in Gorg. pag.* 323. TIT. LIV. *Lib. V. Cap.* 36.

CHAPITRE III.

Départ de Domfront. *Rencontre d'un* Espagnol. *Histoire de cet* Espagnol.

QUOIQUE, selon la saine philosophie, ce soit une chose ridicule, méprisable, & un effet des préjugés du vulgaire, d'être sensible au malheur de ses parents, j'avois lu un passage, au *chap. 7. v. 27. de l'Ecclésiastique* (1), qui me brouilloit la cervelle, & qui faisoit que je ne pouvois me résoudre à quitter *Domfront*, & laisser ma mere dans les pleurs & l'affliction. Le *Compere Mathieu* rit de mon embarras : puis ayant pitié de ma foiblesse, il m'accorda huit jours pour me délivrer de ce scrupule, & consoler ma mere. Au bout de ce temps-là, nous nous procurâmes les papiers dont il est d'usage dans notre pays de se munir lorsqu'on veut voyager. Ces papiers consistent en un certificat de vie & de mœurs, que le Syndic de l'endroit délivre *gratis*, après qu'on lui a payé bouteille ; & un extrait baptistaire que le Curé délivre de même, après s'être fait donner trente sols.

Nous partîmes de *Domfront* le *Compere Mathieu* & moi, le 30 de Juin 1728, & nous enfilâmes la route de *Paris*. Ayant marché jusqu'à deux heures après midi, nous trouvâmes une fontaine à quatre pas de la route, qui nous invita à nous

(1) Honore ton pere de tout ton cœur, & n'oublie pas les afflictions de ta mere.

rafraîchir. Il y avoit près de cette fontaine un grand homme maigre, basané, assez mal vêtu, qui mangeoit un morceau de pain d'orge. Le *Compere* demanda à cet homme s'il n'alloit point du côté de *Paris*. — Tant s'en faut, répondit-il, car j'en viens. — Oserois-je demander, reprit le *Compere*, à qui j'ai l'honneur de parler? — Oui-dà, dit l'étranger; je vais vous satisfaire dans le moment. Il acheva son crouton, & dit:

Je m'appelle Don *Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajolos*: je suis espagnol de nation, & gentilhomme de naissance. — Monsieur est apparemment quelque aîné de famille, dit le *Compere*? — Je n'en fais rien, reprit *Don Diego*: personne n'a jamais connu mon pere ni ma mere. J'avois tout au plus deux jours, lorsqu'un matin on me trouva dans un panier à la porte des RR. Peres Cordeliers de *Bilbao*, en *Biscaie*. Je fus nourri aux dépens de ces chastes & charitables Religieux jusqu'à l'âge de huit ans. Alors, comme j'étois très-durement mené par le maître chez qui l'on m'avoit mis pour apprendre à écrire, je m'enfuis à *Burgos*, où je mendiai pour vivre. Il y avoit dans cette ville une troupe de *comi-tragi-Sauteurs*. Le maître de cette troupe me voyant leste, bien fait, & propre à remplacer un sien fils qui s'etoit crevé le métacarpe en voulant imiter le saut du *Niagara*, me prit à son service, & en peu de temps je fus en état de gagner mon pain.

La profession de *comi-tragi-Sauteur* me plut tellement, que par mon application & des exercices continuels, je parvins, en moins de trois ans, à être le plus excellent *Scaramouche*, le plus facétieux *Pierrot*, & le plus hardi *Voltigeur* que l'on eûvu depuis long-temps.

J'avois déjà fait le tour du *Portugal* & d'une partie de l'*Espagne*, & je n'avois que douze ans lorsque la troupe arriva à *Sarragosse*. Le Recteur des Jésuites de cette ville m'ayant vu, eut pitie l'état où j'étois réduit à gagner ma vie, en la risquant vingt fois dans un jour, & me fit dire qu'il me destinoit un sort plus doux & plus heureux, si je voulois m'attacher à lui. Piqué de quelques propos durs que mon maître, *Don Scabrillas*, m'avoit tenus dans la journée, j'acceptai le parti proposé.

Je ne fus pas sitôt entre les mains du Recteur, que le saint homme commença par me faire détester ma vie passée, & par m'affermir dans les principaux points de la religion. Ensuite, pour m'ôter certains scrupules qui lui déplaisoient, il m'initia dans la pratique de cette *science*, par laquelle en s'anéantissant soi-même, l'on peut s'unir à Dieu dans une simple contemplation d'esprit, sans se troubler de tout ce qui se passe dans le corps. Il m'apprit en outre la différence qu'il y a entre l'*ordre naturel* & l'*ordre surnaturel*; entre les deux *prédestinations*; entre la *grace prévenante* & la *grace coopérante*, & quels sont les effets du *concomitant*, de la *science moyenne* & du *congruisme*. — Mon ami, dis-je à *Diego*, vous me feriez plaisir de parler françois: je crois fort que mon *Compere* vous entend, car il est fort savant: pour moi, je ne sais que ma langue naturelle. L'*Espagnol* me regarda en haussant les épaules, & continua ainsi: Au bout de dix-huit mois je perdis mon cher maître; la mort l'enleva en deux jours de maladie. Il me laissa d'autant plus embarrassé de ma personne, que l'on me chassa du Couvent, sans que je puisse en deviner la raison.

Je partis donc de *Saragoſſe*, & je ne ſavois où aller, lorſque le haſard me fit rencontrer un vieux Négociant allant à *Barcelonne* pour des affaires de la derniere importance, qui regardoient ſon commerce. Après avoir conté mes peines & mon embarras à ce vieillard, il me dit avec une douceur qui m'arracha des larmes: Mon enfant, j'ai pitié de votre jeuneſſe & de votre deſtinée: vous êtes abandonné de tout le monde; vous n'avez perſonne pour vous gouverner ni pour vous conduire dans un âge où les paſſions, les mauvais exemples & les mauvaiſes compagnies peuvent vous plonger dans un précipice affreux. Venez avec moi à *Barcelonne*; j'y ai des amis auxquels je vous recommanderai, qui vous donneront de l'emploi, ſi vous voulez vous appliquer, & qui vous mettront en état de ne dépendre un jour que de vous ſeul. Je remerciai très-affectueuſement le généreux vieillard; je lui promis tout ce qu'il voulut, & je le ſuivis.

Cet honnête homme avoit un ſoin particulier de moi: lorſqu'il s'appercevoit que j'étois trop fatigué, il deſcendoit de ſa mule, m'y faiſoit monter, & me ſuivoit à pied des lieues entieres. Tout ce qui me faiſoit de la peine étoit qu'il témoignoit ne pas aimer les Jéſuites. Auſſi me donnai-je bien de garde de lui parler de l'*anéantiſſement de ſoi-même*, du *concours concomitant*, de la *ſcience moyenne*, & du *congruiſme* que défunt le Recteur m'avoit enſeignés

Nous avancions à grandes journées lorſqu'un ſoir, à l'entrée d'un petit bois, cinq ou ſix bandits fondirent ſur nous. L'un d'eux appliqua un ſi furieux coup de croſſe de fuſil ſur la poitrine du Négociant, qu'il le renverſa de ſa mule: les autres s'étant jetés deſſus, enleverent ſon argent,

ses papiers, sa monture, le dépouillerent d'une partie de ses habits, & ne nous laisserent qu'après nous avoir cruellement maltraités l'un & l'autre.

Comme cette aventure nous arriva dans un pays où il n'avoit aucunes connoissances, tout ce que je pus faire fut de le conduire à une abbaye de Bénédictins, près de laquelle nous avions passé une heure auparavant. Arrivés dans cette abbaye, le vieillard dit qui il étoit, conta son désastre, & exposa la nécessité où il se trouvoit de se rendre au plutôt à *Barcelonne*. Je ne sais si ce Négociant avoit été autrefois un grand pécheur, ou s'il appartenoit à quelque hérétique; mais le Ciel endurcit tellement le cœur des Moines à son égard, qu'il ne reçut pour tout secours qu'un peu de pain bis, quelques châtaignes, & cinq ou six maravedis (1); après l'on nous envoya coucher sur un peu de litiere qui se trouvoit dans une des remises des carrosses de Monsieur l'Abbé.

Le lendemain matin le vieillard voulut partir à quelque prix que ce fût. Il espéroit trouver quelque personne généreuse qui voulût bien lui procurer les secours nécessaires pour continuer son voyage, quoique ses blessures ne le permissent gueres: mais un Bailli & deux Curés de village auxquels nous nous adressâmes, furent aussi durs que les Bénédictins; & le vieillard, exténué de fatigue & de douleur, fut obligé de se réfugier chez une pauvre femme qui n'avoit qu'une chevre pour tout bien, & qui se prêta de la meil-

(1) Petite monnoie de l'Espagne, qui vaut un peu plus qu'un denier de France.

leure grace du monde à lui procurer tous les fecours qui lui feroient poffibles, tandis que j'irois annoncer à fes amis de *Barcelonne* le trifte état où il étoit réduit. Je n'eus pas la peine de faire ce voyage; car un inftant après que nous fûmes dans la chaumiere de cette pauvre femme, le malheureux vieillard tomba fans connoiffance; le fang lui fortit de la bouche à gros bouillons, & l'étouffa en moins de fix minutes, fans que nous euffions pu y apporter aucun remede, & fans avoir pu apprendre le nom de fes amis de *Barcelonne*.

Ce déplorable événement me jeta dans une confternation inexprimable. Pour comble de difgraces, le Curé de l'endroit ne voulut point enterrer ce pauvre homme, attendu que l'argent qu'on fit du refte des dépouilles que les voleurs lui avoient enlevées ne fuffifoit pas pour fon falaire. Enfin, la bonne femme qui avoit eu la charité de nous recevoir, vendit fa chevre, fuppléa du peu qu'elle en tira à la fomme que le Pafteur exigeoit, & le vieillard fut enterré. Cependant pour faire voir que les Eccléfiaftiques, en foutenant intrépidement le droit de leurs émoluments, ont le cœur auffi généreux, l'ame auffi bienfaifante que les féculiers, le Curé voulut bien fe charger d'envoyer *gratis* un extrait mortuaire, & le détail de cette aventure, aux parents du défunt, fi on pouvoit lui en dire le nom & la demeure.

Réduit au même état où ce généreux vieillard m'avoit trouvé, j'enfilai affez triftement le premier chemin qui fe préfenta à la fortie du village. J'avois à peine fait une lieue, que je rencontrai deux Peres Capucins, qui fe rendoient à *Rome* fur la convocation d'un chapitre général de leur Ordre. L'idée me prit de faire le même voyage, & les bons Peres me permirent de les accom-

pagner. Je vis alors qu'il y avoit de vrais Elûs ſur la terre, & qu'il y avoit des occaſions où la Providence ſe manifeſtoit d'une façon à ne pas laiſſer douter aux plus incrédules, que l'effet des promeſſes que Dieu fit autrefois à Abraham *& ſemini ejus*, aura lieu juſqu'à la conſommation des ſiécles. Ces bons Peres, ainſi que moi, n'avoient pas le ſol, & nous fûmes accueillis, régalés, fêtés, honorés & preſque adorés par-tout où nous paſſâmes.

Trois jours après notre arrivée dans la capitale du Monde chrétien, je me trouvai placé, par le crédit de ces bons Religieux, chez *Monſignor Tongarini*, Evêque de *Manſoura* en *Manſourie*. Mon occupation étoit à peu près la même que celle de la Sunamite du Prophete royal David: je tenois les pieds chauds à ſa *Monſignorerie*, dont la chaleur naturelle s'étoit évaporée l'année précédente, dans une querelle qu'elle avoit eue avec le Cardinal *Fabroni*.

Pour le coup je crus ma fortune faite à toujours. *Monſignor* m'avoit donné la tonſure, il m'avoit fait faire un petit habit de ſoie noire, des chemiſes à dentelle, & un petit colet des plus à la mode; il m'avoit promis le premier Bénéfice qui ſeroit à ſa diſpoſition, & mille autres choſes. Mais le ciel qui me perſécutoit ſans doute pour quelques moments d'indocilité que j'avois eus envers le Recteur des Jéſuites de *Saragoſſe*, m'ôta mon nouveau maître au bout d'un an que je fus à ſon ſervice. Il y avoit quelque temps que l'illuſtre Prélat ſe plaignoit que la partie ſituée entre le périnée & le croupion avoit perdu ſon élaſticité; une fiévre ſurvint qui l'emporta.

J'avois amaſſé quelque argent au ſervice de

Monsignor Tongarini: j'en employai une partie à faire dire des Messes pour les Ames du Purgatoire, afin quelles daignassent inspirer à quelque *Monsignor refroidi* de me prendre aux mêmes conditions que défunt son Confrere. En attendant l'efficacité de l'œuvre méritoire, je dépensai le reste à faire des pélerinages, à réprimer mes appétits charnels, & acheter des Indulgences.

Au bout de six mois je me trouvai à sec; & les bonnes Ames ne m'avoient point encore procuré de condition: ce qui ne laissoit pas de m'inquiéter. Enfin elles inspirerent un *Juif Vénitien*, nommé *Eléazar*, de me prendre pour son Secrétaire. Il ne doutoit pas que je ne sçusse au moins les premiers élémens du Commerce, puisque j'avois été dans le cas d'en entendre parler journellement pendant mon séjour chez les *Jésuites* de *Saragosse*.

Le même jour que j'entrai au service de ce *Juif*, nous partîmes pour *Ancone*, où nous trouvâmes un bâtiment qui devoit nous transporter à Venise. Au premier vent favorable ce bâtiment partit. Mais la nuit suivante un vent *Mæstro* occasionna une si terrible tempête, qu'à la pointe du jour nous nous trouvâmes à l'embouchure du Golfe. Cependant la tempête étoit appaisée le vent étoit devenu *Siroco*, & nous nous disposions à en profiter, lorsque nous apperçumes un Chebec Algérien qui faisoit force voiles sur nous. En trois heures il nous joignit, nous lâcha quelques bordees, & se disposa à nous aborder; mais par un bonheur inespéré ce Chebec s'ouvrit en deux, & la mer l'engloutit.

Ce ne furent certainement pas les coups de

canon que nous envoyâmes au Corsaire qui le mirent dans le cas de périr, car nous n'avions pour toutes armes que des fusils & des sabres. L'équipage attribuoit cet événement à la caducité du Chebec : deux femmes disoient avoir vu *Notre-Dame de Lorette* entre le Corsaire & nous : *Eléazar* soutenoit que *Moïse* avoit fendu ce bâtiment d'un coup de baguette : pour moi, je ne fis aucune difficulté d'attribuer notre délivrance à un morceau de la tunique de *Saint-François*, que je porte par dévotion, & que j'avois attaché au mât de notre vaisseau au moment que j'apperçus le Corsaire.

Le vent continuant à être favorable, nous arrivâmes à *Venise* en deux jours & demi. Le *Juif Eléazar* m'installa aussi-tôt dans l'emploi qu'il m'avoit destiné, & dont je me suis acquitté avec applaudissement pendant quatre ans que je fus à son service. La premiere année il me fit faire avec lui deux voyages à *Constantinople* : la seconde, il me mena à *Lisbonne* : quant aux deux autres, il trouva à propos de me laisser chez lui pour veiller de plus près à ses affaires, pendant les longues absences qu'il étoit obligé de faire.

Je fus d'autant plus charmé de la résolution de mon Maître, que j'aimois sa fille *Rachel*. Elle n'avoit que douze ans, & ne m'étoit point cruelle. D'ailleurs j'étois parvenu à être le favori d'une jeune *Citadine*, Supérieure d'un Couvent de filles dans le voisinage. De sorte qu'uniquement occupé de mon emploi, de mon salut, & des plaisirs inexprimables que je goûtois entre les bras de *Rachel* & de la *Citadine*, je pouvois comparer mon état à celui du plus heureux de tous les hommes. Mais cet état ne fut point éternel. Sur la fin de la quatrieme année je m'apperçus que la *Su-*

périeure m'avoit communiqué ce qu'on appelle entre honnêtes gens *une galanterie*. Je fis part de ce présent à *Rachel*, qui le rendit à un noble, le noble à sa belle-sœur, la belle-sœur à son mari, le mari à une *Corteggiana*, la *Corteggiana* à un Dominicain, le Dominicain à son Prieur, & celui-ci à la mere de mon aimable Israélite, tellement que le bonhomme *Eléasar* en eut sa part. Pour comble de malheur, mon maître s'avisa de vendre sa fille à un Turc (car les Juifs font argent de tout); ma chere *Rachel* fut livrée à mon insçu, & je n'appris cette funeste nouvelle que trois heures après son depart.

Dès ce moment je résolus d'abandonner des lieux qui me rappelloient trop le souvenir de mon bonheur passé, pour y vivre désormais tranquille. Je partis pour *Paris*. Je pris ma route par l'Autriche, la Baviere, la Franconie, la Westphalie, & par la Hollande que j'avois envie de voir avant de me rendre en France. Mais je fis peu de séjour dans cette République, qui n'est presque habitée que par de maudits hérétiques, & n'ayant aucun respect pour la sainte Inquisition. Aussi Dieu les punit bien, car il ne se fait point de miracles chez eux; & d'ici à plus de trois cents ans, notre Saint Pere le Pape n'en canonisera aucun, payassent-ils le triple de ce que les Catholiques paient pour faire canoniser les Saints.

Lorsque je fus arrivée à *Paris*, je me mis au large avec les ducats que j'avois apportés de *Venise*. Je commençois même à oublier *Rachel*; mais je n'en étois pas à ce point avec la *Citadine*: le présent qu'elle m'avoit fait me devenoit de plus en plus à charge. Pour comble d'infortune, un Médecin nommé *Mercuro-bol-Asinos* entreprit de me

guérir, & ne réussit qu'à irriter mon mal, en m'excroquant le reste de mon argent (1). Cependant comme il falloit vivre, je fus alternativement Laquais, Ecrivain, Cocher, Poëte, Suisse & Colporteur. J'étois résolu de m'en tenir au colportage, lorsque mon mal redoubla de façon que je me trouvai hors d'état de colporter. J'avois derechef amassé quelqu'argent : je fus encore assez dupe pour le donner à un maudit Charlatan qui ne réussit pas mieux que son prédécesseur. Enfin je ne savois que faire, que devenir, lorsque le Ciel prenant pitié de moi, me fit connoître

---

(1) *Quippe aliquam quicunque artem bene novit, agendo,*
Aut nunquam, aut saltem rarò peccabit : at ISTI,
DE QUIBUS EST SERMO *de centum vix erit unus*
Quem sanare queant, quem non fortasse trucident.
Unde istud ; nisi quod pars horum maxima nescit
Quid faciat, quid sit prorsùs medicina : sed ipsi
Dum tantùm incumbunt Sophiæ, & dialectica discunt
Vincla, quibus valeant inductum nectere vulgus,
Vix elementa artis medicæ & primordia libant.
Sic labyrinthæis ambagibus ad sua recta
Instructi redeunt, atque enthymemata vibrant.
Hinc tumidi incedunt, hinc publica præmia poscunt ;
Id satis esse putant (nec decipiuntur) *ad hoc, ut*
Carnifices hominum sub honesto nomine fiant :
O miseræ Leges, quæ talia crimina fertis !
O cæci Reges, qui rem non cernitis istam !
Vos quibus imperium est, qui mundi fræna tenetis,
Ne tantum tolerate nefas, hanc tollite pestem ;
Consulite humano generi ; quod nocte dieque
Horum carnificum culpa mittuntur ad orcum ;
Vel perfectè artem discant, vel non medeantur.

PALINGEN. Il Leon, pag. 93.

le tort que j'avois de mendier les secours des hommes, tandis qu'il y en a de divins sur la terre. Je me souvins du *bienheureux saint Jacques* de *Compostelle* en *Gallice*, je fis vœu à l'instant d'aller le visiter à pieds nuds, & de ne vivre que de pain & d'eau, jusqu'à ce qu'il lui plût de me rendre ma premiere santé. Vous me voyez dans ce voyage; vous en connoissez la cause; en voici l'effet. — En finissant ces paroles l'*Espagnol* nous montra son pitoyable *penis*, au bout duquel pendoit une crête semblable à celle d'un Coq-d'Inde.

Oh! oh, dit le *Compere Mathieu*, ceci devient sérieux; c'est un *Condylome*. — *Saint Ignace!* un *Condylome*! s'écria Diego en se signant, un *Condylome*! l'on m'avoit dit que ce n'étoit qu'une *Excrescence* formée par la fixation de la lymphe, & occasionnée par l'habitation charnelle que j'avais eue avec la *Citadine*. Ah! Monseigneur: faites-moi l'amitié de me dire si ce *Condylome* n'est point un sort que la *Citadine* a jetté sur cette partie, en vengeance de l'amour qu'elle me soupçonnoit avoir pour *Rachel*? Hélas! c'en est un assurément; car la derniere fois que je l'ai vue, je la trouvai occupée à lire le *Petit Albert* & les *Clavicules* de *Salomon*. — Désabusez-vous, *Seigneur Diego*, dit le *Compere*; votre mal, quoique sérieux, n'est point un sort. La *Citadine* n'est rien moins que sorciere. La galanterie dont elle vous a honoré est ce que Messieurs de la faculté nomment *Virus Vérolique*: ce *Virus* vous a occasionné quelque épaississement dans la lymphe; d'où un relâchement dans la partie inférieure de l'extrémité du *Penis*, d'où le *Condylome*, ou si vous le voulez, le *Sorcome*, le *Marisca*, le *Fungus*, le *Thymus*, qui signifient tous à peu près la même chose; d'où enfin tous les maux dont vous vous

plaignez.... Et ce *Virus* ne seroit-ce point le Diable, interrompit *Diego*; ou plutôt le fléau dont Satan a frappé tant de saints Personnages, nommément le *Prophete David*, le *vieux Lazare*, le *saint homme Job*, & *François I.* — Pour le Diable, non, reprit le *Compere*: pour le fléau dont vous parlez, cela se peut. Quoi qu'il en soit, c'est un espece de levain acide, subtil & coagulant, dont je vous déferai sans qu'il vous en coûte une obole, si vous voulez retourner à *Paris* avec moi. — Ah! si ce n'est que cela, s'écria *Diego*, vous me rendez la vie: je vous avoue que ces mots infernaux de *Virus*, de *Condylome*, de *Sarcome*, de *Marisca*, de *Fungus*, de *Ficus*, de *Thymus*, m'avoient effrayé; & que j'ai une peur extrême des Revenans, des Sorciers, des Magiciens, des Loups-garous, & sur-tout des Diables. Mais mon voyage de *Compostelle*? — Quant à votre voyage de *Compostelle*, répondit le *Compere*, vous le ferez toujours assez. Que sait-on si ce n'est point par une faveur particuliere du *Bienheureux saint Jacques* que vous m'avez trouvé ici? — Cela se peut, répliqua *Diego*, car je n'ai jamais douté de sa toute-puissance envers ceux qui l'invoquent dans leurs tribulations: marque de cela, je me sens déjà à moitié guéri. — Holà, *Seigneur*, holà, dit le *Compere*, n'allez pas si vîte: si j'étois encore un Charlatan, que deviendriez-vous? — Eh! que me peut-il arriver davantage, répondit *Diego*? j'ai de temps en temps des douleurs insupportables à la tête, dans les lombes, les cuisses, les jambes & les épaules; j'ai un *Condylome* au bout du *Penis*, & je n'ai pas le sol. — Il pourroit arriver, dit le *Compere*, que le *Virus* qui est la cause de vos douleurs, de votre *condylome* & de votre misere,

vous passât entiérement dans le sang & y causât des ravages affreux. Alors au lieu des maux dont vous vous plaignez, vous sentiriez aux génitales une chaleur & une ardeur extraordinaires; vos testicules se gonfleroient; il vous viendroit à l'anus des verrues, des rhagades, & des ulceres à la verge; votre peau se couvriroit de taches rouges, pourprées, jaunes ou livides; il vous surviendroit une infinité de tubercules durs, calleux, sur-tout aux environs du nez, du front & des tempes; vos ongles deviendroient inégaux, se détacheroient de leur racine & tomberoient; vous auriez le dedans de la bouche enflammé, & il s'y formeroit des ulceres; la carie vous attaqueroit les os; la membrane intérieure de votre nez deviendroit fongueuse, ulcérée, calleuse; votre voix deviendroit rauque & s'éteindroit; votre haleine seroit d'une puanteur insupportable; vous ressentiriez par tout le corps des douleurs cent fois plus vives que celles que vous avez souffertes jusqu'à ce jour; vos os se tuméfieroient & s'amolliroient, les glandes lymphatiques s'obstrueroient; vos yeux deviendroient rouges, enflammés, les paupieres calleuses & ulcérées; vous sentiriez aux oreilles des tintements, des sifflements continuels; il en sortiroit du pus & une matiere ischoreuse; vous éprouveriez des céphalagies, des affections convulsives, des vertiges, des tremblements & des paralysies; il vous surviendroit des oppressions, des difficultés de respirer, des crachements de sang, une toux seche & humide, des nausées fréquentes, un dégoût universel, un dévoiement séreux & bilieux; en un mot, des maux si terribles, qu'il faudroit que Monsieur *saint Jacques* fût bien fin pour vous empêcher de crever comme un misérable, deve-

nu

nu en horreur à vous-même & à tous ceux qui approcheroient de vous. — Bienheureuse *Vierge Marie !* s'écria l'*Espagnol*, quelle abominable Litanie venez-vous de débiter ! *Saint Polycarpe !* secourez-moi, ou je deviens *Manichéen*. Je défie la guerre, la peste & la famine, de réunir tant de maux à la fois.

Ah ! Monsieur, pour le peu que ce poison infernal étende ses ravages sur la terre, c'est fait de nous, c'est fait de l'espece humaine ; *l'Ante-Christ* va paroître ; *Elie* & *Enoch* vont revenir ; les sept trompettes vont sonner, les visions de *Saint Jean* vont s'accomplir, & le monde va finir. Est-il possible que la Supérieure d'un couvent de filles, qu'une personne consacrée au service du Seigneur, m'ait fait un présent si exécrable ! ô créature maudite ! que n'es-tu . . . . . non, vivez, adorable *Citadine* : hélas ! si vous n'eussiez reçu ce poison de personne, vous ne me l'auriez pas communiqué. Ah, Monsieur, mon cher Monsieur ! je vous conjure par les entrailles de votre Ange gardien, de me délivrer au plutôt de ce *condylome* infernal, ou je me désespere comme *Judas* ; je me pends au premier arbre, & les boyaux me sortiront du corps de frayeur & d'angoisse. — Appaisez-vous, Seigneur *Diego*, dit le *Compere* ; je vous jure sur mon honneur que je vous guérirai entiérement : mais parlons d'autre chose.

Vous me paroissez un homme qui avez vu le monde, & qui, par les diverses aventures de votre vie, devez avoir acquis beaucoup d'expérience en toutes choses. Je cherche à former certaine petite société . . . . . . attachez-vous à moi, vous ne vous en repentirez pas. — Ah, très-volontiers ! répondit l'*Espagnol* : que *saint Arnoud*

me préserve de refuser une telle offre, dans un moment où je ne sais que devenir! Au reste, je vais vous devoir de si grandes obligations par l'extirpation de mon *condylome*, & par l'expulsion du *virus* qui me mine & me tourmente, que je croirois être le plus ingrat de tous les hommes, si je ne m'abandonnois sans réserve à tout ce que vous exigez de moi. — Fort bien, dit le *Compere*; j'aime les personnes naïves & reconnoissantes. Dès ce moment je vous reçois dans *l'illustre & respectable Corps des* PHILOSOPHES, ainsi que mon *compere Jérôme* que voici, lequel sera désormais votre intime & votre ami de cœur. — Vous savez, dis je au *Compere*, que je ne suis qu'un sot, que vous ne ferez de moi qu'un très-mince sujet. — Je sais très-bien, dit le *Compere*, que tu n'as pas inventé la poudre; mais tu as assez d'esprit pour devenir un jour un philosophe du cinquieme ou sixieme ordre, car il y en a de tous les étages. Suivez l'un & l'autre mon exemple; mes actions seront vos leçons. — Pour moi, dit *Diego*, je me sens très-disposé à philosopher, moyennant qu'il n'y ait point d'hérésie, que j'aie le loisir de réciter mon rosaire, qu'on ne coure aucun risque d'être pris par le Diable, ni de mourir sans confession. — Pour d'hérésie, reprit le *Compere*, je proteste qu'il n'y en a point. Il est vrai que les philosophes ne vont pas toujours à la messe; mais la bonne volonté est réputée pour le fait, & il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait été pris par le Diable. Quant à votre rosaire, il vous sera libre de le réciter aussi souvent que l'envie vous en prendra. Au reste, continua-t-il, comme la philosophie est une science dont les principes ne sont point encore bien développés, qu'il n'y a que le

temps & l'usage qui puissent en procurer une parfaite connoissance, ne vous étonnez pas de me voir souvent parler & agir inconséquemment; c'est le propre des philosophes. Ce qui vous paroîtra une contradiction en moi, sera une marque infaillible d'un nouveau dégré de connoissance que j'aurai acquis. — En finissant ces mots, le *Compere* se leva, nous reprîmes notre route, & trois jours après nous arrivâmes à *Paris*.

CHAPITRE IV.

Arrivée du Compere Mathieu *à Paris, & son établissement en cette Ville.*

ETANT arrivés à *Paris*, le *Compere* loua un cabinet au cinquieme chez un Vinaigrier de la rue de la *Harpe*. Comme il n'y avoit qu'un lit, deux d'entre nous couchoient dedans & l'autre dessous.

Les premiers jours de notre arrivée, le Compere (je ne sais par quel secret) décondylomisa l'*Espagnol*, ainsi qu'il le lui avoit promis. Etonné du succès, je m'écriai : Tenons-nous-en-là ! *Compere*, nous sommes dans une ville où le talent admirable que vous venez de faire paroître, ne peut manquer de nous combler de richesse & de gloire. — Tu te trompes, mon cher *Jérôme*, dit le *Compere*, quand même j'aurois décondylomisé & dévérolisé tous les Moines, les Nymphes, les Laquais & les petits-Maîtres de Paris, les *Mercuro-bol-asinos* l'emporteroient encore sur moi : il suffit que ma méthode ne soit point la méthode reçue, pour que je sois contredit, démenti, hué, berné, sifflé, persécuté, & peut-être lapidé. Au reste, ajouta-t-il, ce n'est point à cette sorte de gloire que j'aspire : c'est à celle de la *Philosophie sublime & transcendante* que je veux atteindre ; c'est là que je veux borner mon ambition & mes travaux.

Il y avoit déjà trois mois que nous étions à *Paris*, & *Diego* avoit employé ce temps-là à nous faire connoître les rues, les carrefours, les quar-

tiers, ainsi que les temples sacrés & profanes de cette ville, lorsque nous nous apperçûmes que les eaux baissoient extraordinairement chez nous.: il ne nous restoit plus que dix écus. Ce qui m'ayant alarmé, je demandai au *Compere* quelle ressource il avoit à opposer à la misere qui alloit nous accabler? — Je ne le sais point trop, me répondit-il. — Hé bien, repris-je, que chacun de nous emploie quelques momens à refléchir sur quelque moyen propre à nous tirer d'affaire : le premier qui en aura trouvé un convenable, le proposera, & après l'examen, l'on agira en conséquence. — A ces mots succéda un profond silence.

Il y avoit quelques minutes que la méditation duroit, lorsque *Diego* se leva tout à coup, & s'écria : Mes amis! consolons-nous : le Ciel m'inspire un expédient. Il nous reste dix écus; portons-les chez les Jacobins pour qu'ils prient *saint Dominique* de nous tirer d'embarras. — C'est fort bien pensé, dis-je à *Diego*; mais si *saint Dominique* s'avisoit d'être six mois sans nous secourir, comme ont fait les *Bonnes Ames* de *Rome* à ton égard, que deviendrions-nous pendant ce temps-là? — Ma foi, je n'y songeois pas, répondit-il... méditons donc, ajouta-t-il.

La seconde méditation avoit déjà duré quelque temps, & aucune idée ne venoit, lorsqu'un Savoyard vint dire au *Compere Mathieu* de le suivre à l'instant pour affaire importante.

L'allobroge conduisit le *Compere* chez le Marquis de *Barjolac*. Après avoir attendu quelque temps dans une antichambre, où trois grands Laquais s'occupoient à disputer sur le mérite de la *Sémiramis* de *Voltaire* & du *Catilina* de *Crébillon*, il fut introduit. Il trouva le Marquis occupé à se noircir les sourcils, à mettre son rouge, & à se

parfumer les aiſſelles & les génitoires : cette beſogne étant finie, ſon valet-de-chambre lui chauſſa une paire de ſouliers à talons rouges dont l'entrée étoit bordée de calepin blanc ; il acheva de l'habiller ; il lui ceignit un épée, dont la lame étoit de buis, pour que ſon poids fatigue moins ; & puis s'en alla. Lorſque le *Compere* & le *Marquis* furent ſeuls, ce dernier ſe jetta dans un fauteuil, ſe mit à mâcher quelques paſtilles, prit de trois ſortes de tabac dans la même tabatiere, touſſa d'un petit ton enfantin, ſe moucha dans un mouchoir de ſoie blanche, s'eſſuya avec un autre couleur de roſe, ſe leva, ſe mira, ſe rengorgea, fit une pirouette ſur le talon, & dit au *Compere* : L'Ami, je ſais que tu fais de très-jolis vers ; je te prie de me faire, en payant, une *Satyre* des plus ſanglantes contre le Duc de *Bracaſtron*. C'eſt un fat, qui a oſé me contredire chez la Marquiſe de *Grand-Chien* ; qui m'a deſſervi chez le *Miniſtre*, qui ne ceſſe d'affecter publiquement à mon égard un air de mépris qui m'outrage, & duquel il faut que je tire une vengeance complette. — Monſeigneur, dit le *Compere*, le procédé du Duc de *Bracaſtron* eſt injuſte. Mais il me ſemble d'avoir lu dans *Hérodote d'Halicarnaſſe*, Liv. 8. Chap. *des Querelles entre les Ducs & les Marquis*, que de ſon temps les gens de votre ſorte oppoſoient leur épée à l'inſulte & non pas un libelle : nos preux & vaillans Chevaliers en ont fait de même : cet uſage ſe pratique encore aujourd'hui en ſemblable occaſion : pourquoi ne vous y conformez-vous pas ? — Que le Ciel m'en préſerve ! s'écria le Marquis de *Barjolac* ; cela peut convenir à quelque Gentillâtre de Baſſe-Bretagne ou du Bas-Poitou ; mais à un homme de ma condition ? fi : il n'y a rien de plus roturier que de ſe battre : d'ailleurs le *Duc*

eſt un ſpadaſſin à culbuter ſon ennemi du premier coup de lame, & à ne faire aucun ſcrupule d'ôter la vie au dernier rejetton de l'illuſtre Race des *Barjolacs*, dont les Ancêtres, tant mâles que femelles, on rendu de ſi importans ſervices à nos Souverains. Au reſte il eſt l'offenſant, je ſuis l'offenſé; qui de nous deux doit être puni? — Ces raiſons-là ſont admirables, reprit le *Compere*; mais comment voulez-vous que je faſſe une Satyre contre le Duc de *Bracaſtron*? Je ne lui connois d'autre défaut que celui d'être votre ennemi. — Ma vengeance & mon couroux t'inſpireront, repartit le *courageux Marquis*; j'irai te voir; en attendant, penſe, rêve, imagine, uſe du privilége de la poeſie, aye recours à la fiction. Tiens, voilà dix *Louis* à compte de la ſomme que je te deſtine ſi tu réuſſis à mon gré: juge de ma générofité par mon reſſentiment. Adieu.

Le *Compere Mathieu* étant revenu au logis ſe mit à écrire; écrivit le reſte de la journée; écrivit toute la nuit, écrivit une partie de la matinée du lendemain, & venoit enfin d'écrire la *Satyre*, lorſque le Marquis de *Barjolac* arriva. — Quoi! s'écria-t-il en entrant, le libelle déjà fini! donne vîte, mon cher, que je le liſe.... Tout part de ſource! je n'aurois pu mieux t'inſpirer! Sans doute que le *Duc* t'a fait auſſi quelque outrage; car il n'y a que la rage & la vengeance qui puiſſent t'avoir dicté cet abominable libelle. — Point du tout, *Monſeigneur*, répondit le *Compere*; le déſir de vous ſervir, certaine inclination que la Nature m'a donnée à cette ſorte d'ouvrage, & les dix *louis* que j'ai reçus hier de votre main généreuſe, furent mon Appollon, & le feront toutes les fois qu'il plaira à *votre grandeur* de ſe ſervir de moi pour tirer une vengeance glorieuſe &

complettė de ses ennemis. — Le *Marquis* enchanté, donna trente autres *louis* au Poëte & emporta le libelle, qui se multiplia tellement qu'en moins de vingt-quatre heures tous les cercles de *Paris* en furent inondés ; en moins de trente-six heures il fut imprimé avec des notes & des augmentations ; & en moins de trois jours le Duc de *Bracastron* étoit devenu d'un ridicule si étrange aux yeux des trois quarts de ce qu'on appelle le *grand-monde*, qu'il se seroit caché pour dix ans, s'il eût eu le cœur aussi bien placé que son illustre ennemi.

Hé bien, *Seigneur Diego*, dis-je à l'*Espagnol* après cette aventure, vous semble-t-il que *Saint Dominique* eût rempli si abondamment notre attente, & en si peu de temps que le Marquis de *Barjolac*? — Qui vous a dit, répondit-il, que le *bon Saint* n'y a point contribué en faveur de la pieuse intention que j'avois eue de nous adresser à lui? J'en suis tellement convaincu, qu'en reconnoissance d'un tel bien fait, je vais de ce pas faire allumer un cierge de deux livres devant son Image. — En finissant ces mots il partit, & ne revint qu'après avoir exécuté sa promesse.

CHAPITRE V.

Continuation de notre séjour à Paris. *Vision de* Diego.

J'AI dit que nous étions logés au cinquieme étage. Mais les quarante *louis* du Marquis de *Barjolac* nous firent descendre au second ; & au lieu d'un cabinet où il n'y avoit qu'un lit, nous louâmes deux chambres où il y en avoit trois.

Depuis la composition du libelle, l'occupation journaliere du *Compere Mathieu* étoit de travailler pour un Libraire aux gages duquel il étoit. Quant à l'*Espagnol* & moi, notre besogne consistoit à copier divers passages dans les Auteurs que le *Compere* nous indiquoit, à faire les commissions, la cuisine & le tracas du ménage.

Un soir que l'*Espagnol* étoit sorti pour chercher quelque assaisonnement qui manquoit à une tête de mouton que nous avions pour souper, il rentra en poussant des hurlemens épouvantables. — *Sainte Marie* à la *coque* ! s'écria-t-il, en se jettant sur le plancher de la chambre, je suis mort.... confession ! je n'en puis plus .... j'ai vu .... ah ! mes compagnons .. j'ai vu.... Que Diable as-tu vu, dit le *Compere* ? — Ah ! continua *Diego*, je viens d'avoir une vision qui n'a pas sa pareille dans *Ezéchiel*, ni dans l'*Apocalypse*, ni dans les *Révélations de sainte Brigitte* ! ... j'ai vu un loup-garou. ... il avoit la tête d'un Hermite, le corps d'un sanglier, les jambes d'un loup, & la queue d'un chat ; il lui sortoit du nombril la moitié d'un

tablier de femme, à ce que je pus voir par les cordons.... nous sommes perdus ! le voici... je le vois.... miséricorde ! Saint Tongarini ! secourez-moi, ou il va m'avaler comme une huître. — En disant ces mots il se sauva sous un lit.

Le loup-garou que *Diego* avoit vu, étoit un Vieillard septuagénaire avec une barbe blanche, couvert de vieux haillons, qui remontoit l'escalier, & que la fuite & le tintamare de l'*Espagnol* firent entrer dans notre chambre, pour le désabuser de la peur qu'il lui avoit causée innocemment.

Mes enfans, dit le Vieillard, je ne suis point tout-à-fait si affreux que *Monsieur* qui est sous le lit se l'imagine. Si j'ai l'air un peu hétéroclite, c'est que l'application que je donne aux Sciences me fait négliger mes accoûtremens ; mais l'habit ne fait pas le moine.

Il y a cinquante-deux ans que je demeure dans le grenier ci-dessus, & d'où je ne sors que tous les lundis pour chercher ma provision hebdomadaire.

Je me suis renfermé très-jeune dans cette habitation, afin de vaquer plus librement, plus tranquillement à l'étude de la Philosophie. Enfin, après bien des veilles & des travaux, je suis parvenu à finir un *Traité de la Science Universelle*, que j'espere donner incessamment au Public.

La premiere partie de ce *Traité de la Science Universelle* consistera en cent soixante volumes *in-folio* reliés en maroquin rouge, dorés sur tranche & sur plat, enrichis d'un grand nombre de planches ; que j'aurai soin de ne faire graver que médiocrement bien pour éviter la dépense, & me retirer un peu de mes autres frais.

Voici le plan de cet Ouvrage.

Ayant établi de quelle maniere l'esprit humain grimpant des individus aux especes, des especes aux genres, des genres prochains aux causes éloignées, forme presque à chaque pas une Science nouvelle, je fais voir comment on parvient à la notion générale de l'esprit.

«Prêtez attention, je vous prie.

L'existence, la possibilité, la substance, l'attribut, la durée, &c. sont des propriétés générales de tous les êtres. J'examine ces propriétés à fond, & je forme de cet examen la Science de l'Etre en général. D'où l'Ontologie, (dont j'omettrai de vous parler, pour abréger,) la Pneumatologie, qui est la science de l'esprit, & la Physique particuliere.

» Attention, encore un coup, c'est de l'abstrait.

Je divise la Pneumatologie en trois branches. La premiere comprend la Théologie naturelle; d'où religion, sectes, hérésies, superstition, fanatisme; d'où l'intolérance, la persécution, la cruauté, la mission du *Duc* d'*Albe*, & le passe-temps de *Charles IX*. La seconde de ces branches consiste dans la Doctrine des Esprits, bons ou mauvais: d'où les Anges, les Démons, les Silphes, les Gnomes, les Lutins, les Spectres, les Revenans; d'où les Sorciers, les Magiciens, les Loups-garous; d'où les visions, les extases, les possessions, les obsessions les exorcismes. Enfin la troisieme branche de la Pneumatologie se distribue en Science de l'Ame raisonnable, en Science de l'Ame sensitive, ou, si vous l'aimez mieux,

en Science de l'une & de l'autre à la fois.

Je passe ensuite aux deux Facultés principales de l'homme, qui sont l'entendement & la volonté.

Comme ces deux Facultés sont de leur nature assez bizarres, assez mutines, je charge la logique de diriger la premiere à la vérité, & la Morale de plier la seconde à la Vertu.

Je divise la Logique en Art de penser, en Art de retenir ses pensées, & en Art de les communiquer.

Je distingue dans l'Entendement quatre Opérations principales, ainsi que quatre branches différentes dans l'art de penser. L'une & l'autre de ces quatre branches se rapportent à chacune des Opérations intellectuelles, qui leur est propre.

» Je ne sçais si vous m'entendez, nous dit le Vieillard ? — Pas trop, lui répondis-je. — Eh bien ! repliqua-t-il, attribuez cela à la perte que j'ai faite des trois quarts de mes dents : redoublez votre attention, & passez quelque chose à ma vieillesse.

La Mémoire naturelle & la Mémoire artificielle sont deux Mémoires. La premiere consiste dans une affectation d'organes, & la seconde, dans la prénotion & dans l'emblême ; ce qui s'appelle l'Art de retenir, un peu différent de celui de transmettre.

Je divise l'Art de transmettre en Grammaire & en Rhétorique. La premiere comprend les signes, la prosodie, la syntaxe, la construction & autres signes de la pensée, tels que les gestes & les caracteres.

Les Caracteres sont, ou idéaux, ou hiéroglyphiques, ou héraldiques. Les Gestes sont les grimaces, les caresses, les soufflets, les coups de

pied au cul & autres semblables gentillesses.

Quant à la Rhétorique, je n'en traite que superficiellement. Je me borne à n'en faire découler que la Déclamation, telle que celle de la plûpart des Auteurs, des Harangueurs, des Panégyristes, des Prédicateurs, des Avocats, & autres Braillards qui gagnent leur vie à étourdir les gens d'esprit, & à faire tourner la cervelle aux Idiots.

« Je passe à la Morale.

La Morale est générale ou particuliere. La premiere sous-entend la Science du bien & du mal moral, s'il y en a ; & celle d'être juste & vertueux, si on peut l'être.

La Morale particuliere comprend la Science de ce que l'homme se doit à lui-même ; de ce qu'il doit à sa famille ; de ce qu'il doit à la société en général ; de ce qu'il doit à ses créanciers en particulier. Ce que *Grotius*, *Cumberland*, *Puffendorff* & *Burlamaqui* ont fort bien développé dans leurs Ouvrages ; mais pour le malheur de la France on lit *Cujas* & *Bartole*, & on laisse là ces *Messieurs*.

Voilà, mes Enfans, en quoi consiste la premiere partie du *Traité de la Science Universelle* que je vais mettre au jour.

La seconde partie de cet ouvrage sera de cent quatre-vingt volumes *in-folio* reliés en basane, & ornés d'un aussi grand nombre de planches que la premiere. Elle contiendra la *Science de la nature*.

Je distribue la *Science de la nature* en Physique & Mathématique.

Observez en passant que je tire encore cette distribution de la réflexion ; & de l'heureux penchant que le Ciel m'a donné à généraliser les choses.

Comme j'ai connu par les ſens les Individus réels, les Aſtres, les Elémens, les Météores, &c. j'ai pris en même temps la connoiſſance des Abſtraits.

Alors la réflexion m'ayant fait voir que des Abſtraits les uns convenoient à tous les individus corporels, j'en ai fait l'objet de la Phyſique générale. Puis ayant conſidéré ces mêmes propriétés dans chaque individu en particulier, avec la variété qui les diſtingue, j'en ai formé l'objet de la Phyſique particuliere.

Je paſſe à une autre propriété plus générale des corps, que je nomme quantité.

J'ai conſidére la quantité ſous trois différens points de vue, & j'en ai fait l'objet des Mathémathiques ſimples, des Mathématiques mixtes, & des Phyſico-Mathématiques.

«De grace, écoutez, ou je me tais.

L'objet des Mathématiques purcs eſt la quantité abſtraite nombrable, ou la quantité abſtraite étendue. L'une eſt l'objet de l'Arithmétique, l'autre eſt celle de la Géométrie.

L'Arithmétique ſe diviſe en Arithmétique par ſignes, & en Arithmétique par lettres. Cette derniere s'appelle la *ſcience des Loups*.

Il y a autant de diviſions & de ſous-diviſions dans les Mathématiques mixtes, qu'il ſe trouve d'êtres réels dans leſquels on peut conſidérer la quantité.

La quantité conſidérée dans les corps en tant que mobiles ou tendant à ſe mouvoir, eſt l'objet de la Méchanique.

La Méchanique ſe diviſe en deux branches: l'une comprend la Statique, qui ſe diſtribue en Statique proprement dite, & en Hydro-Statique.

L'autre comprend la Dynamique, qui se distribue en Dynamique proprement dite, & en Hydro-Dynamique. D'ou la Navigation & la Balistique : d'où la découverte du Mexique, le bombardement d'Alger, & la puissance des Anglois.

« Je passe à l'Astronomie géométrique.

L'Astronomie géométrique est l'objet de la quantité considérée dans les mouvemens des corps célestes. D'où la Cosmographie, l'Uranographie, l'Hydrographie, la Chronologie, & l'art utile & admirable de faire des Cadrans. D'où les Cadrans horisontaux, verticaux, & équinoxiaux, inclinés, déclinans, cylindriques, sphériques ; d'où les Cadrans analemnatiques, azimuthaliques, almuncantariques, judaïques, italiques, babyloniques ; d'où les Cadrans Germaniques, Helvétiques, philosophiques, antiques, & quantié d'autres Cadrans, dont l'usage & l'importance sont connus par tout l'Univers, sur-tout chez les désœuvrés, les moines, & les fainéans.

La quantité considérée dans la lumiere ou son mouvement, donne l'Optique. D'où la Catoptrique & la Dioptrique ; d'où les lorgnettes d'Opéra, les besicles de Vieilles & les lunettes d'Avares.

La quantité considérée dans le Son & ses propriétés, donne l'Acoustique. D'où la Cataçoustique, & l'écho de *Woodstok*. (1)

---

(1) Le fameux Echo de *Woodstok*, près d'*Oxford*, répete dix sept syllabes pendant le jour, quand il fait un peu de vent, & vingt-quatre pendant la nuit : car alors l'air étant plus dense, les vibrations deviennent plus lentes, & l'on entend la répétition de plus de syllabes.

Enfin la quantité considérée dans l'air, donne la Pneumatique. D'où la Crépitologie, l'Asthme, les Vapeurs & l'Art d'étouffer les Chats sous une calotte de verre.

Mes enfants, je vais finir : je n'ai plus qu'un mot à dire de la Physique particuliere.

Je fais suivre à la physique particuliere la même distribution qu'à l'histoire naturelle. Voici comment.

Les Sens ayant procuré la connoissance des Astres, de leurs mouvemens apparens, sensibles, &c. la réflexion a produit l'Astronomie Physique. D'où la connoissance des influences des Planetes, des vertus de la Pleine-Lune, les Prédictions, les Almanachs, &c.

Les Sens ont fait connoître les Météores ; la réflexion a produit la Météorologie D'où la connoissance des gouêtres du Tirol & de la nécessité des parapluie.

Les Sens ont fait connoître les plantes ; la réflexion a produit la Botanique, l'Agriculture, &c. D'où l'art de cultiver les carottes, d'avoir des fraises à *Noël*, & des melons aux *Rois*, en dépit de la nature.

Finalement, les Sens ont fait connoître les Animaux ; la réflexion a produit la Zoologie;

Voyez le Docteur PLOT, *dans son Hist. Naturelle d'Oxfort.* Il y a au nord de l'Eglise de *Shipley*, dans la Province de *Sussex*, un écho qui répéte pendant la nuit ces vingt & une syllabes :

Os homini sublime dedit cælumque tueri
Jussit, & erectos....

Voy. le Lexicon de HARRIS, *au mot* Echo.

D'où la Médecine, l'Anatomie, la Physiologie, l'Hygiene, la Pathologie, la Séméïotique & les trois branches de la Thérapeutique ; d'où le talent de désopiler le foie, la rate & le pancréas en désopilant la bourse ; & l'art de nous envoyer *ad Patres*, un peu plutôt que nous ne le voudrions.

Voilà, mes Enfans, en quoi consiste cette seconde Partie, qui paroîtra peu de tems après la premiere.

Comme je n'ai que soixante-quinze ans, & que ma santé me promet de vivre encore un demi-siécle, j'espere de voir quatre ou cinq éditions du *Traité de la Science Universelle* ; & passer mon temps à le recevoir, le corriger & l'augmenter jusqu'à ce que *Vénus* passe sur le disque du *Soleil*, ou que la Sultane *Mosqua* fasse une pirouette sur le nombril de sa Hautesse : ce qui revient au même. Alors ayant observé ce passage de mon grenier, j'emploierai le reste de mes jours à composer une Ouvrage sur la conjonction des planettes. Adieu mes Enfants. — Ayant fini ces mots le Vieillard partit.

Diégo qui n'avoit bougé de dessous le lit pendant le discours du *Vieillard*, sortit enfin de son réduit, en s'écriant qu'il n'avoit eu que trop de sujet d'être effrayé de ce qu'il avoit vu sur l'escalier. — Le *Loup-Garou*, continua-t-il, n'a repris la figure humaine, en entrant dans cette chambre, que pour nous réciter les trois quarts du Grimoire, & peut-être pour nous enforceler tous. O maudit suppôt de *Belzebut* & d'*Astaroth* ! que n'es-tu dans le fin fond de l'Enfer, avec les Enchanteurs de Pharaon, *Simon le Magicien* & le *Ministre Bekker* (1) ou bien, que n'es-tu

(1) *Balthasar Bekker*, Ministre Calviniste à Amster-

réduit en cendres au milieu de la Grève, ainsi que le furent *Urbain Grandier* à *Loudun*, & *Gofredi* à *Marseille* ! Mais non, je ne puis avoir la satisfaction de te voir brûler vif en ce monde, avant que tu partes pour l'Enfer, ton héritage. Les Tribunaux, les Magistrats, à force de ne plus croire au Diable, ne croiront bientôt plus en Dieu; car rien n'approche plus de l'Athéïsme que de nier la possibilité, la réalité des sortiléges, des enchantemens, des maléfices, des pactes avec le Diable, & du Sabbat. Aussi depuis cet indigne relâchement de la Justice envers les Sorciers, nous voyons journellement des effets terribles de la puissance de Satan & de la méchanceté des ses Ministres. Tantôt une sécheresse excessive brûle les campagnes & fait périr les récoltes; tantôt des pluies continuelles font déborder les rivieres qui inondent les villes & les villages, entraînent les maisons, les ponts, les écluses, &c. Tantôt une grêle affreuse hache en pieces les arbres, les vignes, les moissons, & écrase jusqu'aux hommes & aux animaux. D'un autre côté ce sont des incendies qui consument des cités entieres; des tremblemens de terre qui bouleversent des Royaumes; des volcans de soufre & de feu qui embrasent des Provinces; des guerres sanglantes qui ruinent & désolent les plus belles parties du monde; des pestes horribles qui ravagent continuel-

dam, soutient dans son *Monde enchanté*, que les Diables n'ont aucun pouvoir sur les Hommes, ou plutôt il insinue qu'il n'y a point de Diables. Cet Ouvrage ayant fait grand bruit, les Magistrats d'Amsterdam le déposerent : mais comme c'étoit d'ailleurs un homme de mérite & fort savant, ils lui conserverent sa pension.

lement quelques contrées de la terre : joignez à cela un poison cruel répandu dans l'air, qui depuis quelque temps fait périr les bestiaux ; un venin subtil, qui répandu dans le sang de la moitié des hommes, attaque l'espece humaine jusques dans les sources de la génération : ajoutez encore les Médecins, les Charlatans avec leurs sachets antiapoplectiques, leurs poudres, leurs baumes, leurs pilules, leurs teintures stomachiques ; puis les Avocats, les Procureurs qui trompent & ruinent les Plaideurs ; les Financiers qui sucent le sang du peuple ; les Riches qui foulent aux pieds les pauvres, & qui se méprisent ou se haïssent les uns les autres ; *item*, le froid, le chaud, la misere & mille autres maux qui nous assiégent sans cesse le corps & l'ame. Que l'on dise alors qu'il n'y a point de Sorciers, & que le régne de Satan ne commence pas à prendre le dessus sur celui du Seigneur. O temps ! ô mœurs ! ô monde malheureux, ensorcelé & corrompu !

Il faut avouer, dit le *Compere*, que ce Vieillard est un insupportable bavard : où peut-il avoit péché cet impertinent discours ? Je n'aurois assurément point eu la patience de l'entendre jusqu'à la fin, si je n'eusse observé parmi les sottises qu'il débitoit, certain ordre de choses qui me plut beaucoup. En effet, si quelqu'un avoit à faire un *Traité suivi, raisonné, doctrinal de toutes les Sciences que l'homme peut désirer savoir*, je lui conseillerois de suivre ce plan pour former le *systême figuré des connoissances humaines*, qu'il devroit mettre à la tête de son Ouvrage. Mais pour peu qu'il entrât de Philosophie dans ce *Traité suivi, raisonné, doctrinal de toutes les Sciences*, il ne seroit point praticable ; les vrais dévots s'en scandaliseroient, les hypocrites crieroient à l'*A-*

thée, *au Philosphe*; les Ministres, les Courtisans & ceux qui ont intérêt que le Peuple demeure simple & sot, crieroient au *Raisonneur*, *au Mutin*, *au mauvais Citoyen*; & l'Auteur en seroit quitte à bon marché, si après avoir vu supprimer ou brûler son Livre, on lui laissoit la liberté de s'aller jeter dans la riviere, la tête la premiere. Tel est le génie de ma chere nation. Un Vieillard à demi-timbré s'est enfermé pendant cinquante-deux ans dans un grenier, pour éviter l'importunité des sots, la persécution des méchans, & pour écrire en liberté. Que doit donc faire un homme qui a son bon sens? O temps! ô mœurs!... ô divine Philosophie! dans quel coin de la terre êtes-vous retirée?

CHAPITRE VI.

Le Compere Mathieu *se répand dans le Monde. Persécution qu'il essuie. Autre persécution. Désespoir de* Diego. *Son triomphe.*

J'AI dit dans le Chapitre précédent, que le *Compere Mathieu* étoit aux gages d'un Libraire; mais comme ces gages suffisoient à peine pour la dépense du ménage & notre entretien, & que les *Ducs & Marquis* vivoient en bonne intelligence, le *Compere*, qui commençoit à être connu dans la République des Lettres, travailla pour son compte, & débuta par un Chef-d'œuvre; ce fut son *Traité de Cracologie.*

Comme il connoissoit l'ignorance des quatre-vingt-dix-neuf centiemes des Libraires qui ne savent point apprécier les choses, & l'injustice & l'avidité du reste, qui sachant connoître le mérite d'un Ouvrage, ne le paient point sa valeur: il fit vendre son livre à un de ces Messieurs, le vendit lui-même à un autre, auquel il l'escroqua ensuite, pour le revendre à un troisieme. Il arriva de-là que les trois Libraires crierent *Haro* sur le *Compere Mathieu*; que celui-ci, comme Philosophe, en rit; & que le *Traité de Cracologie* fut vendu ce qu'il valoit.

Un si heureux début ne tenta point le *Compere* de se remettre Auteur à gages. Il continua de travailler pour son compte; & malgré la prudence de Messieurs de la Librairie, il trouva toujours le moyen de se faire bien payer de ses ouvrages;

ce qui le mit en état de prendre un quartier dans le voisinage de notre hôte le vinaigrier ; & de créer deux nouvelles charges en faveur de *Diego* & de moi ; celle de Laquais fut le lot de l'*Espagnol* ; celle de Valet-de-Chambre-Sécretaire fut le mien.

Il s'en falloit beaucoup que la Philosophie eût rendu le *compere* misantrope, sournois, bourru, fantasque, & tel que certains Philosophes le sont : au contraire, il étoit enjoué, poli, ouvert & gracieux. Ces belles qualités jointes à une figure très-avantageuse, le faisoient desirer & rechercher dans les Cercles les plus distingués de *Paris* ; mais cela ne dura qu'un temps; il éprouva bientôt que l'inconstance & l'ingratitude sont le propre des Grands.

Il avoit composé, chanté, publié, quelques couplets un peu caustiques, (& cela le plus innocemment du monde) contre quelques personnes de condition, desquels il éprouvoit journellement les bontés. Ces personnes piquées de cette bagatelle, s'aviserent de décrier le pauvre *Compere* comme un esprit méchant & dangereux, en un mot, comme un monstre & comme une peste dans la société.

Le *Compere Mathieu* avoit l'esprit trop bien fait pour se formaliser de l'injustice & de la lâcheté de ce procédé. Il savoit que le vrai mérite & la Philosophie furent de tout temps en but à la malignité. Il se contenta de renoncer à tout commerce avec les hommes, & de ne s'occuper désormais qu'à écrire.

En conséquence de cette résolution, il ne sortoit plus : il travailolit sans relâche. Pour toute récréation, il s'amusoit de temps en temps à faire quelques légeres observations sur le Gou-

vernement : losqu'il y en avoit un cahier, *Diego* alloit le vendre à un Libraire honnête & discret ; cela servoit aux menues dépenses du ménage.

Nous jouissions d'une tranquillité digne d'être enviée, lorsqu'un soir l'Enfer suscita un Exempt, deux Sergents, trois Recors & six Pousse-culs, qui vinrent enlever mon pauvre *Compere*, ses papiers, ses effets & l'heureuse cassette qui contenoit toute notre ressource & tout notre espoir.

Lorsque ces scélérats furent partis, je dis à l'*Espagnol* que cet événement avoit pétrifié : hé bien ! *Seigneur Diego*, voici bien une autre affaire que la rencontre du Chebec Algérien ? — Ah ! les malheureux, s'écria-t-il, de venir ainsi enlever mon Maître, le plus grand, le plus profond, le plus sublime & le plus honnête des Philosophes de la Terre ! Ah ! les Barbares, de nous laisser sans un sol ! — Le *Révérend Pere Jean de Siguença* le disoit bien un jour sur l'enlévement du *Prophete Elie*, que l'on avoit substitué la rapine au désintéressement, & la violence à la charité. Ah ! *Pere Jean de Siguença*, où êtes-vous ? Que n'étiez-vous ici pour confondre, ou plutôt pour excommunier ce maudit Exempt, avec ses deux Sergents, ses trois Recors, & ses six Pousse-culs !

Heureusement que nous n'étions point tout-à-fait si pauvres que *Diego* le croyoit. Il me restoit encore dix écus. Mais qu'étoit-ce que dix écus pour deux hommes qui n'avoient que cela pour toute ressource ? L'*Espagnol* avoit été autrefois Comédien, Sauteur, Laquais, Ecrivain, Cocher, Colporteur, Suisse, Poëte, & pouvoit l'être encore ; mais moi qui ne suis qu'un sot, qu'un malotru, à quoi pouvois-je servir ?

Ayant passé la nuit dans les plus tristes réfle-

xions, le lendemain matin nous louâmes un galetas chez le Fossoyeur de *saint Médard*; & nous employâmes le reste du jour & les quatre suivans à tacher de découvrir les traces du malheureux *Compere Mathieu*; mais nos peines & nos recherches furent inutiles.

Le soir du cinquieme jour nous nous trouvâmes plus désolés que jamais. Nous venions de faire dans un morne silence le plus léger des soupers, lorsque *Diego* s'écria d'un ton lamentable: Ah! si je n'avois point oublié le métier de Poëte, je pourrois mettre en vers *l'Office* de *l'Immaculée Conception*, ou paraphraser le *Libera*, & tirer de l'un ou l'autre de ces deux Ouvrages de quoi subsister quelque temps; mais, hélas! j'ai oublié le métier de Poëte.... ah! si je n'avois point oublié le métier de Comi-Tragi-Sauteur, je trouverois peut-être de l'emploi; mais, hélas! j'ai oublié le métier de Comi-Tragi-Sauteur, ainsi que le métier de Poëte...... O très chaste & très-respectable Recteur des *Jesuites* de *Saragosse*! très-pieux & très-humble Prélat *Monsignor Tongarini*! très charitable & très-loyal Israélite *Eléazar*! & vous, ô chef-d'œuvre de la Nature, incomparable *Rachel*! votre Serviteur & votre Ami, *Diego-Arias-Fernando* de la *Plata*, *y Mendoça*, *y Rioles*, *y Bajolos* se trouve sans ressource, sans appui & sans consolation.... Cher compagnon! continua-t-il en m'embrassant, allons de ce pas accomplir mon voyage de *saint Jacques* de *Compostelle* en *Galice*; allons accomplir mon vœu. Ensuite, comme le Recteur des *Jesuites* de *Saragosse* m'a dit cent fois que les Saints de son Ordre ont le cœur bon, nous tâcherons de nous les rendre propices en visitant leurs reliques, & les lieux où ils veulent être honorés.

Nous

Nous commencerons par le Bonnet de *saint Anchieta* à *Orense* (1). Puis nous visiterons le Foie de *saint Forget*, à *Astorga* (2), la Brayette de *saint Mena* à *Toro* (3), — le Scrotum de

(1) Lorsque le Pere *Anchieta*, Jésuite & Missionnaire dans le *Brésil*, avoit trop chaud, il ordonnoit aux Poules de s'élever en l'air & de lui faire un parasol de leurs aîles: ce que les poules exécutoient à l'instant, au grand étonnement des spectateurs. *Voy.* JOUVENCI, *Hist. Societ. Lib.* 23 *pag.* 766.

(2) L'an 1649, le Pere *Forget*, Recteur des Jésuites de *Metz*, vendit au Ursulines de *Macon* une maison située dans la premiere de ces deux Villes, pour la somme de 80000 francs Messins. Ces Religieuses avoient fait cette acquisition sur la bonne foi du Pere Jésuite, & s'en étoient rapportées à son estimation. Mais ayant reconnu que cette estimation étoit fondée sur de faux Contrats & de faux Plans, que le Recteur leur avoit fait voir sans songer à aucun mal, ces impertinentes Nonains eurent l'audace d'intenter un procès à l'homme de Dieu; & par une prévarication inouie, le Parlement de *Metz* ordonna que les parties seroient remises au même état qu'auparavant le contrat, à moins que les Jésuites n'aimassent mieux se contenter pour tout prix de ladite maison, de la somme de 28000 livres tournois. *Voyez la Morale pratique, & les Registres du Parlement de Metz.*

(3) Le Pere *Mena*, poussé du louable désir de propager son espece, fit accroire à une *Béate*, sa penitente, que le Ciel lui avoit inspiré de coucher avec elle; il vint tant d'enfants de ce charmant accouplement, que l'inquisition fit arrêter le Jésuite *Mena*. Mais ses Confreres ayant trouvé le moyen de le faire évader, il s'enfuit à Gênes, où il se fit Juif, pour voir s'il ne pourroit pas travailler plus tranquillement à la vigne du Seigneur, dans le Judaïsme, que dans le Christianisme. *Voyez*

Saint Baltazar à *Segovie* (1) —, le Toupet de *S. Gonzalès* à *Colmenar* (2), — l'Anus de *saint Gombar* à *Tolede* (3), — les boyaux de *saint Pierre d'Aviles* à *Truxillo* (4), — le bout du nez de *saint*

ILDEFONSE, Evêque *de Malaga*, *dans son Théâtre Jésuitique*, pag. 25.

(1) Un Bourgeois de *Caparança* ayant trouvé le Frere *Baltazar* en flagrant délit avec sa femme, le tua sur le champ, sans considérer que le fait d'un Jésuite ne peut qu'honorer la couche d'un honnête homme; ce qui est bien douloureux. *Voy. le Théâtre Jésuitique*, p. 398.

(2) Le Pere *Gonzalès Alveria*, ayant obtenu la permission de prêcher l'Evangile dans le Monomotapa, fut inspiré du Ciel d'y faire le métier d'Espion: ce que les Monomotapiens ayant reconnu, ils pendirent le saint Homme; & depuis ce temps-là personne ne s'avisa d'aller en ce pays pour le même sujet. *Voyez l'Histoire des Jésuites, tome II. pag.* 24. SACH. *Lib.* 5.

(3) Le Pere *Gombar*, Recteur des Jésuites de *Montepulciano* en Toscane, ayant été convaincu de s'amuser à certain petit jeu assez commun en Italie, fut honteusement chassé de ladite Ville par les habitants, ainsi que tous les Jésuites qu'il avoit sous ses ordres; ce qui est bien dur assurément. *Voyez l'Histoire Jésuitique*, *p.* 262. SACHIN. *Lib.* 5. *N°.* 107. & *suiv.*

(4) L'amour que la Société a toujours eu pour son prochain, poussa les Jésuites de *Séville* à tirer à eux l'argent de plusieurs personnes, nommément d'une grande quantité d'ouvriers & d'artisans, & ce à sous prétexte de faire valoir cet argent. Lorsqu'ils se virent une somme d'environ 45000 Ducats, le pere *Pierre d'Aviles*, Provincial de l'Andalousie, qui savoit que l'argent est l'hameçon avec lequel le Diable tire les ames à lui, persuada

Mariana à *Badajox* (1), — l'Echine de *saint Santarel* à *Lorca* (2), — les Ongles de *saint Suarès* à *Pénaflour* (3), — & le Nombril de *saint Lorrin* à *Séville* (4).

Là nous entrerons à l'Hôpital pour nous reposer pendant quelques jours, & nous réciterons

---

à ses confreres de faire banqueroute: ce qu'ils firent le plus joliment du monde. *Voy.* ILDEFONSE, Evêque de Malaga, *en son Théâtre Jésuitique*, *pag.* 378.

(1) le Parlement de *Paris*, toujours prêt à interpréter les choses à rebours, fit brûler les œuvres de *Mariana*, parce que ce bon Pere y avoit dit quelque part, que le *Régicide est une action digne de louange, glorieuse, héroïque, & qu'il gémissoit qu'il y en eût si peu qui se portassent à une démarche si généreuse. Voyez M.* DE THOU, *tom.* XV. *pag.* 111 & 112.

(2) Le 13 Mars 1626, les œuvres du Pere *Santarel* furent brûlées par arrêt du même Parlement, & à peu près pour la même bagatelle. *Collatio Judiciorum*, *pages* 204 & 205.

(3) Le 26 Juin 1614, les œuvres du Pere *Suarès* furent brûlées par arrêt du même Parlement, & toujours pour la même chose. *V. ubi sup.*

(4) Le Pere *Lorrin* étoit un homme terriblement porté pour le bien de la Religion & pour le repos de l'état. L'on en peut voir un échantillon dans son *Commentaire sur le Pseaume* 105, où après avoir loué l'action de *Phinès* qui tua *Zambri* & *Cozbi*, il rapporte ces Vers de *Sénéque*:

> .... *Victima haud ulla amplior*
> *Potest, magisque opima mactari Jovi*
> *Quam Rex iniquus.*

tous les matins les quinze Oraisons de *sainte Brigitte*, pour que nous continuions notre pélerinage en santé.

De *Séville* nous irons visiter le Pancréas de *saint Gueret* à *Lebrixa* (1), — la Rate de *saint Gonthieri* à *Monda* (2), — les Fesses de *saint Boitet* à *Grenade* (3), — la Barbe de *saint Comolet* à *Guadixe* (4), — l'Oreille *de saint Aubigny* à *Lorca* (5), — le Fémur de *saint Guignard* à *Murci* (6), — l'Epiglotte de *saint Varade* à *Va-*

---

(1) Le Pere *Gueret*, Professeur du Bienheureux *Jean Châtel*, fut banni de la France, pour avoir enseigné qu'on peut tuer les Rois. *Voyez* MEZERAI, *abrégé Chron. page* 436 *& suiv.*

(2) Le Pere *Gonthieri* eut le courage dans un de ses Sermons, d'exhorter *Henri IV.* d'exterminer tous les Huguenots ; mais ce Prince, encore Hérétique dans l'ame, négligea malheureusement un avis si salutaire. *Voyez* M. DE THOU, *tom. XV. p.* 85.

(3) (4) Les Peres *Boitet* & *Comolet* furent les glorieuses Trompettes de la sainte Ligue. Le Pere *Comolet* prêchant un jour à *saint Barthélemy*, crioit dans le saint enthousiasme qui l'agitoit : *Il nous faut un Aod, fût-il Moine, fût-il Soldat, fût-il Berger, il nous faut un Aod.* Peu de temps après, il vint un Moine qui fut cet Aod. *V. la seconde Apologie pour l'Université de Paris, pag.* 169 & 170. item *le Recueil touchant l'Hist. du* Pere JOUVENCI, pag. 222.

(5) Le Bienheureux Pere *d'Aubigny* fut le Confesseur de *Ravaillac*, & confident de ses Révélations. *Voyez la fin des Mémoires de* CONDÉ, & *les Mémoires de* SULLI.

(1) Le Pere *Guignard* s'étoit amusé à faire quelque

lence, (1), --- la Grosse dent de *saint Alagon* à *Tortose* (2), --- le Sabre de *saint Ignace* à *Montferat* (3), --- & le Prépuce de *saint Girard* à *Toulon* (4).

De *Toulon* nous nous embarquerons pour *Naples*; où, après avoir vu la liquéfaction du sang de *saint Janvier*, nous irons visiter les Sourcils de Saint *Morao* à *Bénevent* (5), --- les Paupieres

---

petits Libelles contre *Henri III* & *Henri IV*, & à soutenir certaines propositions qu'on appelloit *exécrables*. Pour cela il fut pris, emprisonné, pendu, écartelé. La Société perdit en lui un des meilleurs sujets qu'elle eût alors. *V. la Chron. novennaire, page* 433 *& suivant*. MEZERAI, *Abrégé Chron. tom. III. page* 437.

(1) Le Pere *Varade*, en vertu de son ministere, bénit & encouragea *Barriere* pour assassiner *Henri IV*; mais le mal-adroit manqua son coup. *V. Jus Reg. pag.* 334.

(2) Le Pere *Alagon* étoit l'homme du monde le plus généreux; il promit un jour 50000 écus & la Grandesse d'Espagne au Capitaine *La Garde*, pour assassiner le même Prince. Factum *du Cap.* LA GARDE, *au IVe. volume* de L'ETOILLE.

(3) Tout le monde sait que *saint Ignace* pendit son Epée & son Poignard à un des piliers de la Chapelle de la Vierge à *Montferat*, le jour qu'il se voua son Chevalier.

(4) L'édifiante Histoire du bienheureux Pere *Girard*, & de sa chere fille *la Cadiere*, est assez connue.

(5) *Camhy*, Empereur de la Chine, eut neuf fils. Il désigna le quatrieme, nommé *Yum-cim*, pour son successeur. Le Pere *Morao*, mécontent d'une disposition

de *saint Guyot à Capone* (1), — & le Gosier de *saint Boddens à Ostie*. (2). — Puis nous irons à *Rome* faire notre priere sur le Tombeau du *saint Prélat Tongarini*, & baiser la pantoufle du *saint Pere*. De *Rome* nous passerons en *Terre Sainte*; nous irons à *Nazareth*, à *Bethléem*, à *Jérusalem*, à *Capharnaum* & à *la Mecque*. Delà nous reviendrons à *Constantinople*, où nous demanderons au *Kislar Agasi*, s'il n'auroit point

si contraire aux louables projets qu'il avoit dans la tête, fit révolter le neuvieme Fils de cet Empereur contre son frere *Yum-cim*. Mais le Diable, qui est toujours aux aguets pour traverser les plus saintes entreprises, fit échouer celle-ci. Le Pere *Moroo* fut pris & martyrisé, ainsi que le Prince qu'il vouloit mettre sur le trône. *Voyez les Lettres de M. Fabre, Protonotaire Apostolique, & les Anecdotes de l'état de la Religion de la Chine, Chap. V. & suiv.*

(1) *François Martel*, Prêtre de la Paroisse d'*Entrean* près de *Dieppe*, convaincu d'avoir voulu attenter à la vie de *Louis XIII.* par les conseils du Pere *Guyot*, ainsi que de quelques autres petites fredaines, fut condamné par le Parlement de Rouen à être brûlé vif; ce qui fut exécuté. Le Révérend Pere *Guyot*, auroit certainement subi le même sort, mais il se sauva. *Voyez l'Examen des 4 Actes, édit. de Paris* 1643.

(2) L'an 1638, le Pere *Boddens*, Recteur des *Jésuites* de *Mastricht*, le Pere Procureur de la même maison, le Pere Gardien des *Récollets* & un Brasseur de Bierre, nommé *Landsman*, fâchés de voir cette Ville au pouvoir des Hérétiques, entreprirent de la livrer aux Espagnols; mais ayant été malheureusement découverts, les deux *Jésuites* & le *Récollet* furent décapités, & *Landsman*, pendu. *Voyez l'Hist. des Pays Bas, tome I. pag.* 289.

entendu parler de *Rachel*. De *Constantinople* nous viendrons à *Venise*; nous y saluerons le *Juif Eléazar*, & nous y ferons une confession générale pour nous mettre en état de finir dignement notre pélerinage. De *Venise* nous viendrons à *Bellumo* visiter la Mâchoire inférieure du Patriarche *Busembaum* (1), — la Verrue de *saint Criminal* à *Inspruck* (2), — le Tibia de *saint Personni* à *Landsberg* (3), — le Gosier de *saint Holte* à *Ausbourg* (4), — la Savate de *saint Walpold* à *Strasbourg* (5) — la Moustache de *saint Briant*

---

(1) L'Histoire du Patriarche *Busembaum* & de son Commentateur *Lacroix* est trop connue, pour être mise ici.

(2) Le Pere *Criminal* étoit aussi vaillant Soldat, que zelé Prédicateur : il se mit à la tête de ceux de *Remanacor* aux Indes, pour forcer les *Badages* à embrasser l'Evangile ; mais malheureusement pour lui & pour la Religion, il fut tué au premier combat qu'il donna contre ces infidéles. ORLAND. No. 111.

(3) Le Pere *Personni*, déguisé tantôt en soldat, tantôt autrement, parcouroit les maisons des Catholiques en Angleterre pour les exhorter de favoriser les projets du Pape *Pie V*. & du Roi d'Espagne contre ce Royaume. C'est bien dommage que ces saintes entreprises ne réussirent pas ; il en seroit résulté un bien infini pour la Catholicité. *V*. RAPIN THOIRAS, *tom*. *V*. *p*. 300 & *suiv*.

(4) Le Pere *Holte* avoit persuadé un nommé *Patrice Cullen* & d'autres Anglois d'assassiner la Reine *Elisabeth* ; il les avoit même confessés & communiés pour les encourager davantage ; mais le coup manqua, & ces confessions & communions furent en pure perte. *Voyez Hist. du Probab.* page 79 & *suivant*.

(5) Le Pere *Richard-Walpold* avoit engagé *Edouard*

à *Landau* (1) — le Crâne de *saint Kervin* à *Nanci* (2), — l'Index de *saint Campian* à *Toul* (3), — le Gigot de *saint Tesmond* à *Metz* (4), — la Rotule de *saint Guerad* à *Verdun* (5), — la Vessie de *saint Oldecorne* à *Sedan* (6), — & la Fressure de *saint Garnet à Mesieres* (7). Puis ayant fait à *Rheims* une Neuvaine à la sainte *Ampoule*, nous viendrons attendre ici que le Ciel ait pitié de nous en faveur de notre dévotion.

C'est fort bien dit, Seigneur *Diego*, dis-je à l'*Espagnol*, mais il me semble que vous pourriez bien nous tirer de la misere, sans avoir obligation à une Kyrielle de Saints du Calendrier des *Jésuites* Vous êtes encore jeune, dispos, vigoureux ; essayez de vous mettre à faire quelques sauts de Carpe, quelques tours de force, quelques équilibres, &c. Vous savez que le Paillasse de

---

Squirre d'empoisonner la même Princesse : mais cet *Edouard Squirre* ne fut pas plus adroit que *Patrice Cullen* & ses compagnons. *Voyez le Catéchisme de* PAQUIER, *pag.* 212. *&c.*

(1) (2) (3) Les Peres *Briant*, *Kervin* & *Campian* voulurent aussi attenter à la vie de cette Princesse ; mais ils ne réussirent pas mieux qu'*Edouard Squirre* & *Patrice Culen*. Ils furent martyrisés le premier Décembre 1581. *Voyez* M. DE THOU, *tom. VIII*, p. 541 & 542.

(4) (5) (6) (7) Voici le plus beau coup de Jésuite que l'on ait jamais vu. C'est la Conjuration des Poudres. Mais ce coup ayant manqué, comme bien d'autres, les Jésuites *Odecorne* & *Garnet*, qui y avoient participé, furent pendus & éventrés, & leurs Confreres *Tesmond* & *Gerard* se sauverent de peur qu'on ne leur jouât le même tour. *Voyez* MEZERAI, *Abrégé Chron. tom. III. p.* 522. M. DE THOU, *& les Act. in Prodit. p.* 273. *&c.*

la Grande Troupe de la Foire va quitter pour entrer chez les Peres de l'*Oratoire*; pour le peu que vous approchiez de ce que vous dites avoir sçu autrefois, je vous garantis sa place. — Par *sainte Armelle*! tu dis vrai, répondit *Diego*. — En même temps il étendit la couverture de notre grabat au milieu du taudis, se mit à faire quelques cabrioles, quelques moulinets, quelques gambades, & me dit: comment trouves-tu cela, *Jerôme*? — tout au mieux, Seigneur *Diego*, répondis-je; si les Convulsionnaires de *saint Pâris* en savoient faire autant, l'incrédulité seroit plus rare. — O l'incomparable! ô l'admirable ami *Jérôme!* s'écria *Diego*, tu viens de me faire penser à une chose; je veux avoir aussi des Convulsions, moi: il n'y a point de mal à cela: c'est pour la gloire de Dieu, pour confondre l'incrédulité des Impies, & chasser la misere qui va nous égorger. Le Recteur des *Jésuites* de *Saragosse* m'a toujours dit qu'on méritoit doublement, losqu'on savoit concilier la Religion avec ses intérêts. En voici l'occasion, mon cher *Jérôme*, ne la laissons pas échapper.

Le lendemain *Diego* prit deux béquilles & se traîna sur le tombeau du *Bienheureux Pâris*, dans le Cimetiere de *saint Médard*. Il n'y est pas un quart-d'heure que d'horribles Convulsions le saisissent: il fait des grimaces & des contorsions effroyables: les assistants saisis d'admiration s'écrient: miracle! miracle! l'Eglise & les environs se remplissent d'un peuple innombrable; c'est à qui verra, à qui touchera le Seigneur *Diego*: — Serviteur de Dieu, lui crie-t-on, y a-t-il long-temps que vous êtes affligé? — il y a quinze ans, répond-il, en continuant ses cabrioles. — Que vous êtes heureux! ajoute-t-on: vous ne viendrez point ici

huit jours sans être entiérement guéri !

Lorsque la Scene fut finie, & que la foule du monde fut dissipée, *Diego* revint au logis, jeta ses béquilles & me dit : Mon cher *Jérôme*, je n'ai fait de ma vie de pareils sauts : je croyois avoir cinq Légions de Diables dans le corps, tant le zele de notre sainte Religion m'animoit. Cependant cette affaire fait grand bruit, & je ne sais... Il prononçoit ces maux, lorsque le Sieur *Chaulin*, Prêtre & Docteur en Faculté de Théologie, arriva. Le saint Homme sauta au cou de *Diego* en versant un torrent de larmes, & lui dit : Mon cher Frere en Jesus-Christ, beni soit le moment qu'il a plu au Ciel de vous inspirer de venger l'honneur de la Religion par une très-sainte, très-licite & très-pieuse fraude. Continuez, je vous prie ; ne démentez point votre premiere démarche ; attendez tout de la bénédiction de Dieu, de la protection de *saint Augustin*, & de la reconnoissance des Hommes : en même temps il lui donna une bourse de vingt *Louis*. — Adieu, ajouta-t-il, souvenez-vous de vous trouver guéri dans huit jours, & de faire place à d'autres.

Lorsque le *Prêtre Chaulin* fut parti, peu s'en fallut que les Convulsions ne me prissent à mon tour. Mais c'eût été de ces Convulsions occasionnées par la joie qu'un malheureux ressent quand il passe inopinément du plus triste état à une situation heureuse & inespérée.

Diego, plus persuadé que jamais de la sainteté & de l'utilité de l'action, continua la huitaine sur le même ton, se surpassa le huitieme jour, jeta ses deux béquilles & marcha aussi droit qu'il eut jamais fait.

A la vue du prodige les exclamations recommencent ; *Diego* publie que sa confiance au *Bien-*

heureux *Pâris* l'a amené de *Bilbao* en *Biſcaye* : le Vinaigrier, le Foſſoyeur & vingt autres Perſonnes atteſtent de l'avoir connu impotent depuis qu'il eſt à *Paris* : deux cents autres témoins certifient de la réalité de ſes Convulſions & de ſa guériſon : procès-verbaux, & autres actes juridiques ſont dreſſés ſur le tout : l'admiration, le zèle & la dévotion du Peuple redoublent : la foule des paralytiques & des culs-de-jatte devient innombrable ſur le ſépulchre du *Diacre* : le *Prêtre Chaulin* apporte vingt autres *tours*, & y joint les remercimens de tous les Appellants & Réappellants de France : *Diego* & moi allons loger dans le Quartier du *Palais Royal* ; & nous retrouvons le *compère Mathieu* dans un bordel de la rue du *Chantre*.

CHAPITRE VII.

Le Compere Mathieu *raconte ce qui lui est arrivé depuis son enlévement. Il rencontre son condisciple* Whiston. *Entretien qu'ils ont ensemble.*

AUSSI-TÔT que *Diego* eut reconnu le *Compere*, il se jetta à ses pieds & s'écria de toutes ses forces : — O mon bienfaiteur ! ô le plus célebre, le plus honnête de tous les philosophes de la terre ! est-ce vous ou votre Ange gardien que je vois ? . . . . Oui, c'est vous . . . . Ah ! *mon cher Jérôme*, le Ciel nous a rendu notre pere . . . . O mon maître ! apprenez nos peines & notre bonheur.

Lorsque ce maudit Exempt, avec ses deux Sergents, ses trois Recors & ses six Pousse-culs vous eut enlevé, ainsi que votre cassette, nous nous trouvâmes, le pauvre *Jérôme* & moi, les plus affligés de tous les hommes. Je résolus dès ce moment de parcourir l'*Espagne*, l'*Italie*, la *Palestine*, l'*Arabie*, la *Turquie* & l'*Allemagne*, pour conjurer les plus grands Saints de vous rendre à nos vœux, & nous préserver de la misere effroyable qui alloit nous attaquer. Mais il étoit écrit que nous nous reverrions, & que nous éviterions cette misere que nous craignions, sans faire un si long voyage.

Je devins boiteux, paralytique, ensorcelé, par zele de religion ; en conséquence je fus redressé, guéri, admiré, remercié, enrichi, & vous m'êtes rendu, ô l'archi-Patriarche de la Philoso-

phie ! A ces mots *Diego* s'arrêta, & demeura prosterné aux pieds du *Compere*, en poussant des soupirs épouvantables.

Les exclamations, la posture, les soupirs & la figure de l'*Espagnol* effrayerent tellement les deux Nymphes & une Vieille qui étoit là, qu'elles s'enfuirent dans le grenier de la maison. Le *Compere Mathieu*, qui ne comprenoit rien au discours de *Diego*, remit à un autre jour pour rassurer les fugitives, vint à notre nouvelle demeure, où après avoir entendu le récit de l'aventure de *saint Médard*, il nous conta ainsi la sienne.

L'Exempt m'ayant arrêté, comme vous savez, me fit entrer dans un fiacre qui l'attendoit dans la rue, se mit à côté de moi : deux de ses Recors, qui tenoient ma cassette & mes papiers, s'assirent vis-à-vis ; deux Pousse-culs monterent derriere la voiture. Quelques minutes après notre départ j'entendis un cris, & le fiacre s'arrêta. Cinq hommes masqués, ayant l'épée à la main, se présenterent à la portiere, & nous firent mettre pied à terre. L'Exempt, qui étoit un spadassin, voulut raisonner, on le tua : l'un des Recors voulut se mutiner, on l'écrasa ; l'autre voulut le défendre, on l'égorgea ; un Pousse-cul voulut crier, on l'étrangla ; son camarade, plus prudent, se sauva : les étrangers m'ayant examiné, se sauverent à leur tour ; & comme le Guet, que le peuple appelloit de toutes ses forces, alloit arriver, je pris le parti de les suivre, sans avoir eu le temps de ramasser ma cassette.

Assurément, dis-je au *Compere*, vous devez votre délivrance à la méprise de ces cinq personnes masquées. — Pour moi, dit *Diego*, je l'attribue à un miracle. Il n'est point naturel que cinq hommes attaquent, au milieu de *Paris*, un fiacre

contenant un Exempt, deux Recors, trois Pousse-culs, un Philosophe & une cassette. Ce n'est point la premiere fois que le Ciel prend visiblement la défense de la vertu & de l'innocence opprimés ; je soutiens donc que les Libérateurs de mon maître étoient au moins les cinq *Freres Machabées.* — Le *Compere* se mit à rire de l'expression de *l'Espagnol*, & continua ainsi :

Ayant couru environ un quart-d'heure, je me trouvai près de la *Place-Vendôme.* Comme je n'étois point poursuivi, j'entrai dans un café pour réfléchir sur le parti que j'aurois à prendre dans cette extrémité. Il n'étoit point prudent d'aller vous trouver, il ne l'étoit pas davantage de vous faire dire de venir chercher la moitié de dix pistoles que j'avois dans ma bourse : je résolus donc de louer un cabinet dans ce quartier, en attendant l'occasion de travailler à notre réunion. Depuis ce temps-là je demeurai caché dans ma retraite, & je n'en sortis qu'hier au soir pour aller chez un Fripier troquer l'habit brun que j'avois lorsqu'on m'arrêta, contre le surtout rouge dont vous me voyez vêtu.

En revenant de chez le fripier, la curiosité me prit d'entrer dans le même café pour écouter si l'on ne parloit point de mon aventure. Je n'y fus pas deux minutes, que les deux Sergents qui avoient aidé à m'arrêter entrerent, & se mirent à jouer une partie d'échecs sur la table contigue au coin où je m'étois tapi : de sorte que je ne pouvois sortir sans déranger l'un ou l'autre de ces deux hommes. Pour comble de malheur, l'un d'eux ne manquoit point un coup d'échec qu'il ne s'en plaignît à moi : *Que pensez-vous de ma vue ?* me disoit-il à tout moment, *je suis presqu'aveugle aujourd'hui ; je ne vois les coups que lorsf-*

qu'ils sont passés. Jugez de ma contenance en pareil cas, & du besoin que j'avois de toute ma philosophie pour m'empêcher de me trahir moi-même. Lorsque la partie fut finie, l'un de ces Messieurs dit à son camarade : Es-tu sûr que c'est lui ; & qu'il est sorti ce soir de son logis ? — Oui, répondit l'autre ; un de mes émissaires l'a reconnu : il porte encore le même habit brun qu'il avoit lorsqu'il fut arrêté ? J'ai posté quatre de mes gens pour le guetter ; aussi-tôt qu'il sera rentré nous en serons avertis. Il faut avouer, continua-t-il, que ce scélérat eut un bonheur particulier de ce que les amis d'un certain Marquis de *Barjolac*, qu'on devoit conduire à la *Bastille* ce jour-là, ont pris l'une des voitures pour l'autre. Mais il n'a pas su profiter de sa bonne fortune, puisqu'il a l'imprudence de demeurer dans *Paris*, où, comme tu sais, tout se découvre. Sa bêtise lui coûtera cher : car le moins qui puisse lui arriver pour les Libelles abominables qu'il a composés contre la Cour & le Gouvernement, sera le *Fouet* & les *Galères* : & s'il est vrai qu'il a pour ennemis certaines Femmes de condition qu'il a tournées en ridicule, & tous les Gens d'Eglise qu'il a turlupinés, il est perdu sans ressource. — Après avoir fini cet épouvantable discours, les deux Sergents se leverent pour aller écouter quelques nouvelles qui se débitoient à l'autre bout du café, & je profitai de ce moment pour m'évader.

Lorsque j'ouvrois la porte pour sortir, je me sentis tout-à-coup arrêter par le bras. Je faillis de m'évanouir de frayeur : mais ayant levé les yeux, je vis mon Condisciple *Whiston* qui venoit de me reconnoître, & qui étoit fort surpris de l'état où il me voyoit. Je lui dis que la chaleur excessive qu'il faisoit dans ce café m'avoit incommodé.

Whiston étant sorti avec moi, me mena à son auberge, & me retint à souper. Je lui demandai ce qui l'amenoit à *Paris*. Il me dit qu'il avoit acheté une compagnie de Dragons, & qu'il étoit en route pour aller joindre son régiment. Après quelques autres propos assez indifférents, l'on servit. *Whiston* mangea beaucoup: pour moi, je ne mangeai gueres. S'étant apperçu de mon peu d'appétit, & de la profonde mélancolie où j'étois plongé, il s'informa de ce qui pouvoit me chagriner. Je lui contai sans déguisement toutes mes aventures: je lui fis une description pathétique des préjugés dont le monde est imbu, des maux que ces préjugés entraînent après eux, de la honte dont ils couvrent la raison humaine, de l'intolérance des ecclésiastiques, de la tyrannie des loix, & des obstacles infinis que l'on oppose à la liberté de penser & à la vraie philosophie.

Whiston m'écouta sans m'interrompre d'un seul mot; mais lorsque j'eus fini de parler, il me dit: Mon cher condisciple, je ne puis trop vous plaindre de ce que vous êtes atteint de cette folie épidémique, qui fait consister la vraie philosophie à déclamer sans cesse contre les mœurs, les usages, la religion, les loix de votre nation & de tous les peuples policés. Vous avez cru qu'il n'y a point d'autre gloire que la bruyante & funeste réputation d'avoir secoué le joug des préjugés, ou plutôt de toute bienséance & modération; vous avez dit en vous-même, *philosophons*, & vous avez pris un vain fantôme pour la vraie philosophie. Vous vous êtes plaint de ce que votre façon de penser effarouchoit les esprits des Ecclésiastiques & des Magistrats, & ils ne se sont effarouchés que du fantôme que vous avez embrassé pour la vérité. Vous n'avez point considéré

qu'en criant contre l'intolérance, vous deveniez intolérant vous-même; qu'en pestant contre la tyrannie des loix, vous frondiez onvertement ce qui fait votre sûreté & votre appui; qu'en vous roidissant contre les préjugés, les usages, vous embrassiez un systême qui entraîne après lui plus d'abus & plus de maux, que toutes ces choses dont vous vous plaignez si haut. Ignorez-vous encore qu'il est de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, ou de nous paroître telles? Que diriez-vous d'un homme qui s'emporteroit contre le débordement des rivieres, & qui voudroit s'opposer à l'intempérie des saisons? Vous avez dit: la véritable force d'esprit consiste dans la liberté de penser Je le crois avec vous; mais c'est à cette seule liberté qu'il faut se borner. Si l'on veut goûter cette paix de l'ame, cette tranquillité d'esprit qui font le bonheur de la vie, l'on doit supporter les défauts de ses semblables, les plaindre, s'ils sont ridicules, les éclairer, s'il est possible (1): l'on doit éviter la satyre, l'aigreur, les reproches, les emportements, la raillerie, qui sont la source de la haine & de la dissention, & qui ne peuvent que remplir nos jours de douleur & d'amertume. La Religion, les loix de chaque pays sont ce qu'elles sont: si elles ap-

(1) *Impellimur autem natura ut prodesse velimus quam plurimis, imprimisque docendo, rationibusque prudentiæ trahendis.* CICERO de Finib. bon & mal. *Lib. III. Cap. VIII.*

» La nature nous porte à souhaiter de rendre service à autant de personnes que nous pouvons, sur-tout » en les enseignant, & en les instruisant de la maniere » dont ils doivent se conduire ».

portent quelque désordre (1) réel ou apparent, elles causent d'ailleurs tant de bien, qu'elles seront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme. Nous ne sommes point dans ce monde-ci pour labauder, piailler ou contrôler : nous sommes venus pour agir. Agissons donc ; mais agissons de sorte que nos actions nous soient glorieuses, utiles, & qu'elles profitent égale-

(1) Il y a certains maux dans la République qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grand maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, & qui étant dans leur origine un abus ou mauvais usage, sont moins pernicieux dans leur suite & dans la pratique, qu'une loi plus juste ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espece de maux que l'on peut corriger par le changement ou par la nouveauté, qui est un mal fort dangereux. Il y en a d'autres cachés & enfoncés comme des ordures dans une cloaque, je veux dire, ensévelis sous la honte, sous le secret & dans l'obscurité : on ne peut les fouiller & les remuer qu'ils n'exhalent le poison & l'infamie. Les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconvénients qui tous seroient inévitables ou irrémédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, & qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le bien public ne soit autre chose que celui de tous les particuliers. Il y a des maux personnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque Famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou déshonorent les Familles, mais qui tendent au bien & à la conservation de l'Etat. LA BRUYERE, *Caracteres & Mœurs de ce Siecle, chap. X du Souverain, &c. tom. I. pag* 455. *Edit. d'Amsterdam*, 1731.

ment à nos freres (1), avec lesquels la nature a voulu que nous vivions. Enfin si, en agissant,

(1) *Nec potest quisquam beatè degere, qui se tantùm intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit: alteri vivas oportet, si vis tibi vivere.* SENEC. *Epist. XLVIII.*

» Il est impossible de vivre heureux, lorsqu'on » rapporte tout à soi-même & à son intérêt particu- » lier: il faut contribuer au bien-être d'autrui, si l'on » veut procurer le sien propre ».

Sed quoniam (ut præclarè scriptum est à Platone*) non nobis solùm nati sumus, ortûsque nostri partem Patria vindicat, partem Amici: atque (ut placet* Stoicis*) quæ in terris gignuntur ad usum hominum omnia creari, homines autem hominum causâ esse generatos, ut ipsi inter se, alii prodesse possent: in hoc naturam ducem debemus sequi; communes utilitates in medium afferre, mutatione officiorum, dando, accipiendo: tum artibus, tum operâ, tum facultatibus devincere hominum inter homines societatem.* CICERO *de Offic. Lib. I, cap. VII.*

» Parce que (comme dit admirablement *Platon*) » nous ne sommes pas nés seulement pour nous- » mêmes, mais encore pour notre patrie & pour » nos amis; & que, suivant la pensée des *Stoïciens*, » si toutes les productions de la terre sont toutes » pour l'usage des hommes, les hommes eux mêmes » ont été faits les uns pour les autres; c'est-à-dire, » pour s'entr'aider: nous devons tous, en suivant » le dessein de la Nature, mettre chacun du nôtre » dans le fond de l'utilité commune, par un com- » merce réciproque d'offices & de services, & em- » ployer non-seulement nos soins & notre indus- » trie, mais nos biens mêmes à serrer, pour ainsi » dire, de plus en plus, les nœuds de la société hu- » maine».

» S'il étoit possible que, quand l'on va se coucher

l'idée nous prend quelquefois de philosopher, que ce soit d'une maniere à ne point avilir ni dégrader la vraie philosophie, cette science auguste & respectable qui a été donnée aux hommes pour éclairer leur esprit, pour nourrir leur ame, & non pour y trouver la source de leurs malheurs.

Ne croyez point toutefois que je veuille m'ériger ici en contrôleur de votre façon de penser & de vos actions : n'attribuez tout ce que je viens de vous dire, qu'au zele ardent que j'ai de rendre à la vertu, à la société un homme qui a beaucoup d'esprit & de grandes dispositions. Je ne sais ni prêcher ni catéchiser ; je ne sais que donner des conseils & faire du bien. J'ai environ cent pistoles dans ma bourse, je vous prie d'en accepter la moitié pour en faire l'usage que vous jugerez à propos, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le moyen de vous soustraire aux recherches que l'on fait de vous, & que vous soyez en état de fournir à votre subsistance, en faisant un emploi honorable de vos talents. Je pars demain matin. Si dans les recherches que vous pourrez faire pour vous procurer un établissement, vous avez besoin de mon crédit, écrivez-moi ; je suis tout à vous. --- En finissant ces mots, *Whiston* se leva, & sans me donner le temps de le remercier de son présent, il entra dans sa chambre pour se coucher. Comme je craignois que le lendemain avant son départ, l'envie ne lui prît de me faire une sembla-

---

» & prendre le repos, les autres se servissent de notre propre vue, de notre ouie, de notre prudence » même ou de notre valeur, il ne faudroit pas leur » en refuser l'usage ». PLUTARCH. *Symp. Lib. VII. Quæst. IV.*

ble mercuriale, & que d'ailleurs je n'ofois retourner à mon logis, je fus me réfugier dans l'endroit où vous m'avez trouvé.

Prîtes-vous les cinquante piftoles, dit *Diego* au *compere*? -- Sans doute, répondit celui-ci,— Vous avez fort bien fait, reprit l'*Efpagnol.* Votre condifciple *Whifton* ne pouvoit mieux payer la patience que vous avez eue d'écouter fon impertinent difcours. A-t-on jamais entendu une morale pareille à la fienne? A fon compte, il faudroit prefque fe laiffer cracher au vifage; on ne devroit point fe venger, ni tromper perfonne, lorfque c'eft pour un mieux, ni perfécuter aucun hérétique: il faudroit être Juif avec les Juifs, Turc avec les Turcs; l'on devroit refpecter les loix, les ufages de tous les pays, fuffent-ils ceux des Marabous, des Chinois, des Maures & des Algonquins: l'on feroit tenu de reconnoître l'autorité des Souverains excommuniés par le Pape, &c. Oh! ce n'eft pas là ce que le Recteur des Jéfuites de *Saragoffe* m'a enfeigné. Ce *Whifton* raifonnoit comme un Officier tel qu'il étoit: n'eft-il pas vrai, *Jérôme?* — Cela fe peut, répondis-je: cependant, fauf l'avis du *Compere*, je croirois que fon difcours n'eft rempli que de maximes à fuivre, tant je fuis borné.

CHAPITRE VIII.

Le Compere résout de quitter Paris, & de partir pour la Hollande. Aventure qui lui arrive au moment de son départ. Son arrivée à Senlis.

LORSQUE le *Compere Mathieu* nous eut fait le récit de son aventure, il nous dit que puisqu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui à *Paris*, il étoit résolu d'aller en *Hollande*. Nous partîmes donc le lendemain matin : mais à peine avions-nous fait trente pas, qu'un homme vint regarder effrontément le *Compere* sous le nez, le saisit au collet & lui dit d'un ton effrayant : JE T'ARRÊTE DE PAR LE Roi. C'étoit un de ces maudits joueurs d'échecs, c'est-à-dire un des Sergents qui cherchoient le pauvre *Compere*. Le Philosophe fut déconcerté du compliment ; mais s'étant remis dans la minute, il dit à cet homme : A quoi vous servira-t-il de m'arrêter ? Acceptez plutôt vingt-cinq louis, que je vais vous donner, & faites semblant de ne m'avoir point vu. -- Les vingt-cinq louis ayant fait ouvrir deux grands yeux au Sergent, il nous dit de le suivre dans un cabaret voisin, où s'étant fait donner une chambre particuliere, il dit au *Compere* : Mon ami, j'ai le cœur si bon, je suis naturellement si compatissant, que du premier instant que je vous vis, j'ai senti la plus vive inclination à vous servir ; mais je ne pus le faire, attendu que j'étois en trop forte compagnie. Grace à Dieu ! aujourd'hui que je suis seul, je puis satisfaire un si louable desir, moyennant la petite reconnoissance dont vous venez de parler.

Il n'étoit point temps de marchander; il l'étoit encore moins de faire les mutins : une escouade du Guet, qui étoit à quatre pas de là, auroit pu prendre part à la querelle. Le plus court étoit de ne point laisser refroidir le zele du Sergent, & de lui donner les vingt-cinq louis; ce que le *Compere* fit à l'instant.

Le Sergent ayant ramassé & empoché cet argent, nous dit en se frottant les mains : vous voyez que je ne suis pas de ces gens qui n'aiment que plaies & bosses, & qui ne font consister leur bonheur que dans le malheur d'autrui : vous venez d'éprouver combien je suis compatissant; vous allez voir que je ne suis pas moins désintéressé. Holà, notre hôte, à déjeûner pour ces Messieurs.

Lorsque le déjeûner fut servi, le Sergent dit au *Compere* : Pour vous, Monsieur, je ne vous conseille pas de sortir d'ici avant que je vous en avertisse : mes confreres vous espionnent assiduement dans ce quartier, où l'on sait que vous êtes encore, malgré le risque que vous avez couru avant-hier à côté de mon camarade & de moi. O, si nous vous eussions vu alors! vous étiez perdu sans ressource : celui avec qui j'étois est un nouveau venu, en présence duquel je me serois bien donné de garde de vous témoigner la moindre compassion. Tu-Dieu! dans notre métier, il faut connoître son monde; mais j'espere qu'avec le temps il prendra l'esprit du corps, & qu'il ne sera plus de trop lorsque quelqu'un de nous voudra avoir pitié d'autrui. — Le *Compere* remercia très-affectueusement cet homme, & le régala de la bourde suivante :

Monsieur, par tout ce que vous venez de faire pour moi, je ne doute point que vous ne soyez

l'homme du monde le plus propre & le plus digne d'apprendre un secret duquel dépendent mon bonheur & ma vie. -- Parlez, dit le Sergent, vous vous confiez au silence même. -- Sachez donc, reprit le *Compere*, qu'après avoir été délivré des griffes de défunt votre Exempt, par la méprise des amis du Marquis de *Barjolac*, je pouvois m'enfuir de *Paris*, m'exempter du risque que j'ai couru, & des frayeurs continuelles que j'ai eues; mais j'y suis retenu par des liens invincibles. L'amour m'attache à la jeune Comtesse de *Lassy*, le seul objet de ma tendresse & de mes vœux. -- Cela se peut, dit le Sergent; mais quoique vous me paroissiez avoir beaucoup de mérite, je trouve une terrible différence entre votre condition & celle de la Comtesse de *Lassy*. La différence n'est point si terrible que vous le croyez, reprit le *Compere*: tel que vous me voyez, je suis le fils & l'unique héritier du Marquis de *Gourgnac*, un des meilleurs Gentilshommes du *Bas-Poitou*, jouissant de plus de vingt mille livres de rente.

L'été dernier je vis pour la premiere fois mon aimable Comtesse, chez une de ses tantes qui demeure dans notre voisinage, & dès ce moment je ne cessai de l'aimer. Pendant quatre mois qu'elle fut chez cette tante, j'eus le temps de lui faire connoître mon amour, & le bonheur de le voir payé du plus tendre retour. Enfin, après nous être juré une fidélité inviolable, elle partit; & pour comble d'infortune, mon pere me déclara le même jour que j'eusse à me déterminer à épouser la fille du Baron de *Hochepot*, notre voisin. La proximité des biens, certains intérêts de famille, la liaison étroite qu'il y avoit entre mon pere & le Baron, furent les raisons suffisantes pour conclure

conclure ce mariage à l'insu des personnes les plus intéressées, c'est-à-dire, de la Baronne de moi. Comme mon pere n'est point de ces gens à contredire, qu'il est vif, emporté, hargneux, bourru, ivrogne, orgueilleux, tracassier, absolu, tel, en un mot, que la plupart de ces gentilshommes sans éducation, qui n'ont d'autre qualité que celle de jurer, chasser, se soûler, plaider, estropier leurs valets, battre leurs gardes, ruiner leurs fermiers, faire enrager Madame, engrosser ses femmes, & tyranniser leurs familles, je ne m'avisai pas de faire le revêche. Je suppose que dans cette occasion la Baronne ne la fit pas non plus: outre qu'on la disoit amoureuse comme une chatte, je ne lui étois point indifférent: mais qui auroit pu abandonner l'adorable *Lassy*? & quelle différence, grand Dieu! entre l'objet dont mon cœur avoit fait choix, & celle qu'on me destinoit! Ma chere *Lassy* est le chef-d'œuvre le plus parfait de la Nature; & la Baronne étoit borgne, chassieuse, bossue, tortue, boiteuse, lunatique, puante, maussade; & pour surcroît, elle étoit hermaphrodite. Quand même je n'eusse point aimé la Comtesse, & que la Baronne eût été une personne accomplie, ce dernier article m'auroit entiérement révolté. Cependant mon pere ne m'eut point sitôt signifié sa volonté suprême, que je mécriai en me jetant à ses pieds: O mon très-honoré pere! béni soit le moment qui me procure l'occasion de vous prouver mon respect & mon obéissance! quoique j'aie senti de tout temps une secrette aversion pour le mariage, je vous fais un sacrifice de mon inclination, & j'épouse la Baronne tout-à-l'heure, s'il le faut. -- Mon pere, pénétré de joie, m'embrassa pour la premiere fois de sa vie, & courut sur le champ chez

le Baron pour convenir du jour de la cérémonie.

Le bonhomme ne fut pas à une portée de fusil de la maison, que j'enfonçai la porte de son cabinet, & lui enlevai un sac de mille écus qui étoit sur son bureau : après quoi je montai sur un cheval que je laissai à la premiere poste, & j'arrivai à *Paris*, où je me cachai si bien que, quelques recherches que l'on fit, on ne put me découvrir.

Mon premier soin, aprés mon arrivée en cette ville, fut de donner de mes nouvelles à ma Comtesse, & de concerter des moyens de nous voir; ce qu'une de ses femmes & un laquais nous faciliterent. Trois mois après j'appris que mon pere étoit tombé dans une paralysie incurable, que le Baron étoit devenu fou, & que sa fille étoit morte d'un mal de rate.

Malgré un changement si favorable, je n'osai retourner en *Poitou*, ni faire tenter d'obtenir mon pardon. Le Marquis de *Gourgnac* est un homme terrible & inexorable, ce n'est que par sa mort que je puis trouver un remede à ma situation, & me voir en état de donner la main à la Comtesse de *Lassy*.

Je vous ai dit, continua le *Compere*, que j'avois apporté un sac de mille écus à *Paris*; mais cette somme n'étant point assez considérable pour me faire subsister long-temps, ignorant d'ailleurs le moment où il plaira à mon pere de partir de ce monde, je pris le parti de subvenir à ma dépense en me faisant Auteur. Comme je n'ai pas assez de talent ni assez d'érudition pour entreprendre un Ouvrage savant, utile & sensé, qu'au reste cette sorte de besogne est très-longue; que, grace à l'esprit du siecle, les libelles & la satyre sont aujourd'hui les livres à la mode, les mieux payés, & qu'enfin j'ai l'esprit naturellement caustique, je

fis quelques pieces qui me rapporterent beaucoup d'argent, mais qui m'attirerent aussi la disgrace que vous savez. Voilà mon état, & ma résolution est de m'y tenir, sur-tout, ô mon bienfaiteur! s'il vous plaisoit m'indiquer les moyens de pouvoir demeurer en cette ville, & d'écrire en dépit de la police & de ses recherches. Si cela se peut faire, je vous promets vingt pistoles par mois, dont voici le premier d'avance.

Le Sergent, non moins surpris & enchanté de la générosité du *Compere*, que de sa franchise & de sa confiance, s'écria: Ah, mon cher Marquis! je n'y puis tenir. Oui, je ne me borne pas au petit petit service que je viens de vous rendre; je réponds sur ma tête du moindre trouble qui pourra vous arriver dorénavant. Je parlerai à qui il appartient (1), & dès demain vous pourrez courir impunément toutes les rues de *Paris*, moyennant que vous endossiez une soutane, & que vous preniez le petit collet pour vous déguiser. Non content de cela, pour peu que votre pere tarde à sortir de ce monde, je me fais fort de vous faire épouser la Comtesse de Lassy, en attendant qu'il meure. Je connois ici quelques Prêtres de mes amis qui vous marieront à fort bon compte: ce sont de ces Ecclésiastiques honnêtes & désintéressés, qui donnent les messes à huit sols, & qui ne se tirent d'affaire que sur la quantité qu'ils en disent, ou dont ils se chargent. Si vous avez be-

(1) J'ai réfléchi cent fois sur ces paroles du Sergent: *je parlerai à qui il appartient*, &c. J'avoue que je n'ai jamais pu deviner à qui l'on pourroit parler à Paris pour faire impunément des Libelles & des observations sur le Gouvernement.

soin de Notaire, de témoins, &c. c'est la même chose; j'ai tout sous la main, & à un prix raisonnable. Enfin, pour gage de ma parole, ainsi que pour serrer les nœuds de l'amitié sincere qui m'attache à votre personne, je vous prie de me faire l'honneur d'être le parrain d'un fils dont ma femme est accouchée la nuit derniere. -- Mon *compere le Marquis* accepta la proposition: l'on but quelques rasades à l'heureuse issue du compérage & de l'affinité future; & le Sergent ayant promis qu'il viendroit chercher le *Compere* lorsqu'il seroit temps, partit pour aller à ses affaires.

Lorsque nous nous vîmes seuls, je demandai au *Compere Mathieu* ce qu'il attendoit de la fable ridicule qu'il venoit de débiter à cet homme, & auquel il avoit donné presque le reste de notre argent. -- Je ne le sais pas trop, me répondit-il: comme la vanité, l'avarice & la gourmandise sont trois passions qui ont beaucoup d'empire sur les hommes, j'ai voulu prendre celui-ci par ce foible, en l'honorant d'une fausse confidence, en lui faisant une largesse à laquelle il ne s'attendoit pas, & l'amener insensiblement à un certain point de débauche où, profitant du moment que le vin fît son effet, j'eusse pu lui escamoter l'argent que je lui ai donné, & lui dire adieu sans parler. Mais je vois que cette affaire prend un tout autre train, & Dieu sait quelle en sera l'issue : cependant je suis résolu de pousser la fortune jusqu'au bout. — Mon cher maître, dit *Diego*, j'espere qu'avec le secours du Ciel, nous sortirons glorieusement de ce pas: votre bon Ange ne vous a point inspiré sans sujet l'histoire que vous avez contée si naturellement au Sergent. Eh! comment n'en sortirions-nous pas, puisque les Sacrements s'en mêlent? -- Malgré la crise cruelle où nous nous trou-

vions, je ne pus m'empêcher de rire de l'expression de *Diego*; & tout ignorant que je suis, je dis en moi-même qu'il falloit être bien idiot, bien superstitieux & bien espagnol pour parler ainsi.

Il étoit près de huit heures du soir lorsque le Sergent rentra. Il pria le *Compere* de monter dans un carrosse qu'il avoit amené, & nous invita, *Diego* & moi, d'en faire autant.

En arrivant au logis du Sergent, nous entendîmes un carillon qui nous fit croire qu'il y avoit quelque dispute dans la maison : mais étant entrés dans la chambre de l'accouchée, nous trouvâmes une demi-douzaine de femmes autour de son lit, dont la plupart étoient ivres, & qui parloient toutes à la fois.

Le Sergent dit à son épouse : Ma mie, certaines affaires que j'ai eues dans la journée m'ont empêché d'aller prier ton frere le *Charcutier* de venir nommer notre enfant : en revanche, voici M. le Marquis de *Gourgnac* qui veut bien nous faire l'honneur d'être notre compere. Je suis au désespoir de ne pouvoir lui donner une commere de son rang; mais j'espere que M. le *Marquis* ne désapprouvera pas le choix que j'ai fait de la fille de notre ami *Thibaut le Guichetier*. C'est une demoiselle qui, par sa jeunesse, sa beauté & son esprit, ne le cede en rien aux plus hupées de *Paris*.

La Sergente fut très-sensible à la grace que M. le Marquis de *Gourgnac* daignoit lui faire, ils se firent l'un à l'autre beaucoup de compliments, après quoi, & selon l'usage reçu, le *Compere* fut obligé d'embrasser, non-seulement l'accouchée, mais encore toutes les voisines ivres ou non ivres, le nouveau-né, la nourrice, la sage-femme, la garde-enfant, un carme, une laitiere, un garçon boulanger, tous parents de la maison, ainsi que

trois ou quatre petits Sergentereaux qui couroient par la chambre.

L'accolade étoit à peine finie que la commere arriva. Je puis dire que le Sergent n'avoit point flatté le portrait : aussi le *Compere* la lorgna-t-il d'un œil si philosophique, que je jugeai qu'il eût mieux aimé contracter avec elle une affinité plus proche que le compérage.

Environ une demi-heure après l'arrivée de cette demoiselle, le Sergent pria le *Compere* de prendre le devant avec elle & l'enfant, & ajouta qu'il alloit suivre ; après quoi il nous dit, à *Diego* & à moi : Mes amis, toutes les personnes que vous voyez ici sont de la famille, & ne vous connoissent pas ; mais comme il se pourroit faire que pendant mon absence il vînt ici quelqu'un de qui il est inutile que vous soyez vus, je vous prie d'entrer dans le sallon voisin, & d'y vuider une bouteille que je vais vous envoyer, en attendant notre retour. — La bouteille étant venue, il but un coup à notre santé ; puis il entra dans un cabinet joignant, où après avoir mis les louis que le *Compere* lui avoit donnés, dans une boîte qui étoit sur la cheminé, il sortit, oublia la clef sur la porte, & courut rejoindre son monde à l'église.

Lorsque nous fûmes seuls, *Diego* s'écria : O vous qui avez inspiré à Judith le courage d'égorger Holopherne, accordez moi l'adresse & la fermeté de voler ce maudit Sergent ! — Ayant fini ces paroles, il fit trois *signes de croix*, dit son *in manus*, ouvrit la porte du cabinet, mit la boîte dans sa poche, referma la porte, & fut jeter la clef dans le privé de la maison.

Lorsqu'il fut de retour il me dit : Mon cher *Jérôme*, voici la moitié de la besogne finie : prions maintenant *saint Agatocle* qu'il la conduise à une

heureuse fin. En même temps il tira son chapelet, se mit à prier, & pria jusqu'à ce que le Sergent & son monde fussent de retour.

Quoique l'on ne tardât gueres à servir le souper, j'eus le temps de conter l'aventure au *Compere*, & les frayeurs qu'elle me causoit; mais lorsqu'il eut appris que la clef étoit perdue, il me rassura, & parut d'une humeur charmante pendant tout le temps que l'on fut à table, c'est-à-dire toute la nuit.

Sur le minuit l'*Espagnol* sortit pour quelques nécessités naturelles, & un moment après il poussa un cri épouvantable. L'on courut voir avec de la lumiere s'il ne lui étoit point arrivé quelque malheur, & on le trouva tombé sur le Carme, qui s'amusoit avec la Nourrice au pied d'un escalier; ce qui faillit de troubler la fête. Mais le Sergent ayant dit que cela arrivoit assez fréquemment à son parent, & *Diego* n'ayant reçu d'autre mal qu'une égratignure au bout du nez, chacun reprit son train ordinaire; & le Sergent qui n'avoit cessé de chanter depuis plus d'une heure, se mit à chanter de plus belle, & chanta tant, but tant, parla tant, que vers les trois heures il fallut l'emporter ivre sur son lit.

Comme il étoit dans un état à ne s'éveiller de plus de six heures, nous demeurâmes jusqu'à ce qu'il fît jour. Alors ayant pris congé de la compagnie, ainsi que de l'accouchée, nous sortîmes de *Paris* par la porte *Saint Antoine*; puis prenant à gauche nous tirâmes, à vu de clocher, droit à *Senlis*.

CHAPITRE IX.

Arrivée du Compere Mathieu *à* Senlis. *Rencontre d'un Homme extraordinaire. Histoire de cet Homme.*

A PEINE fûmes-nous dans les champs que nous ouvrîmes la boîte ; mais quelle fut notre surprise & notre joie, lorsque nous y trouvâmes, outre les *Louis* du *Compere*, pour plus de quatre mille écus de bijoux, tous fruits assurément de la pitié du Sergent. Cette découverte faillit de nous faire tourner la tête. *Diego* fit plus de trente cabrioles & plus de soixante moulinets ; mais lorsque nous refléchîmes que nous n'étions pas encore hors de danger, nous modérâmes nos transports, & nous fîmes tant de diligence que le soir nous arrivâmes à *Senlis*.

Etant entrés dans la premiere Auberge, nous demandâmes à l'hôtesse ce qu'elle avoit à nous donner à souper. Elle répondit qu'elle n'avoit qu'un gigot de mouton, une poularde & six cottelettes dont elle ne pouvoit même disposer, parce qu'il étoit arrivé un étranger quelques momens avant nous, qui avoit retenu le tout pour lui seul. Le *compere Mathieu* dit que cet étranger étoit fou : qu'il y avoit de quoi manger pour six personnes, & qu'il prétendoit en avoir sa part.

L'hôtesse nous ayant conduit dans une chambre au bout de la cour, où étoit cet étranger, nous trouvâmes un gros & puissant homme, ayant le visage plein & vermeil, la barbe noire, les

yeux à fleur de tête, qui s'amusoit à vuider quelques bouteilles, en attendant le souper L'aspect de cet homme déconcerta un peu la Philosophie du *Compere*, qui étoit déterminé à lui demander hautement la moitié de la portion qu'il s'étoit destinée ; c'est pourquoi il se contenta de lui exposer très-poliment le sujet de sa visite. L'étranger fit d'abord quelques difficultés ; mais ayant appris que le *Compere* étoit Philosophe, il nous accorda le plus galamment du monde de souper avec lui, à condition que l'hôtesse chercheroit de quoi augmenter le service de quelques plats.

Enfin l'heure du souper arriva, & chacun mangea de très-bon appétit. Au dessert l'étranger demanda au *Compere*, qui il étoit ? Celui-ci dit qu'il étoit de *Domfront*, & le fils de *Mathieu* le Cordonnier. ---- Par la ventrebleu ! s'écria l'étranger, tu es mon neveu ; ta mere est ma propre sœur ; je suis cet Oncle Capucin, que tes parens croient aux Indes à prêcher l'Evangile aux Infideles. Çà, dis-moi : d'où viens-tu ? où vas-tu ? Le *compere Mathieu* sauta au coup de son Oncle, l'embrassa plus de dix fois, & lui conta nos aventures jusqu'à ce jour, ainsi que celles de *Diego*. Alors l'Oncle du *Compere* nous dit : Mes Enfans, puisque j'ai appris votre histoire, il est juste que je vous conte aussi la mienne.

Mon cher neveu sait que mon Pere étoit Tonnelier. Comme ce métier avoit mis le bon homme à son aise, il m'envoya au Collége d'*Alençon* pour y faire mes études. Quoique j'apprisse passablement le Latin, il ne se passoit point de semaine que mon régent ne me donnât le fouet. Il prenoit pour méchancheté certains petits tours de gentillesse qui m'amusoient & qui fai-

soient rire mes Camarades. Comme je grandissois, que je devenois de plus en plus gentil, & que mon Régent me battoit toujours, je lui dis que s'il s'avisoit de me battre encore, il s'en repentiroit. Trois jours après il voulut me fouetter à son ordinaire; mais je lui donnai un coup de canif dans le cul, pour lui apprendre à connoître son monde. Après quoi je m'enfuis à *Domfront*, où mon Pere me paya avec usure ce que le Régent m'avoit promis, & voulut me mettre à son métier; mais ma Mere ayant obtenu que je continuerois mes études, l'on m'envoya à *Caen*, où je parvins jusqu'en Philosophie. Alors ayant eu encore quelque querelle avec mes Maîtres, je m'engageai dans le Régiment de *Navarre*, qui étoit en garnison en cette Ville.

Comme j'étois grand & bien fait, je ne tardai gueres à monter aux Grenadiers Je me puis flatter d'avoir réuni dans ce poste toutes les qualités d'un véritable homme de guerre. Je me grisois réguliérement tous les jours : je tenois le tripot de tous les jeux de hazard : je tirois l'estaffe de toutes les Donzelles du quartier : je cassois les vitres de quelque Cabaret au moins tous les trois jours : je racolois le plus de jeunes gens qu'il m'étoit possible, & je mangeois leur argent après les avoir enrôlés : je jurois moi seul autant que tous les Grenadiers du Régiment : bref, j'avois déjà été quinze fois en prison ; j'avois estropié cinq de mes camarades ; j'en avois tué trois, & j'étois bien résolu de continuer sur le même ton, lorsque mon Capitaine s'avisa de m'ôter mon habit, & de me renvoyer.

Je retournai chez mon pere. Le bon vieillard me mit au travail, & prétendit me moriginer ; mais je le priai très-instamment de n'en rien fai-

re, jusqu'à ce qu'il m'eût montré les fondemens de l'autorité qu'il prétendoit avoir sur moi (1). Ma mere, qui savoit que son mari étoit vif, & que son fils ne l'étoit pas moins, résolut de nous séparer, de crainte qu'un jour ou l'autre je ne rossasse le bonhomme. Elle me proposa d'être *Fourbisseur* ou *Capucin* : je choisis le Capuchon.

En conséquence de cet heureux choix, je fus en *Bretagne* trouver un Oncle qui étoit Provincial de l'Ordre, & j'endossai le Harnois Séraphique sous le nom de PERE JEAN DE DOMFRONT. Lorsque je fus ordonné Prêtre, l'on m'envoya prêcher dans les Villages ; & après avoir rempli cet emploi pendant trois ans, je devins le Directeur de la Supérieure d'un Couvent d'*Ursulines*.

Cette Supérieure étoit une Maman d'une quarantaine d'années, qui avoit été belle dans sa jeunesse, & qui avoit encore le teint d'une femme de trente ans. Elle me confioit souvent les assauts qu'elle avoit à soutenir contre le Démon de la concupiscence ; elle me disoit qu'elle lui opposoit constamment le jeûne, la priere & la discipline ; mais que ces armes avoient quelquefois si peu d'efficacité, qu'elle se trouvoit presque réduite à ceder à la violence de son tourment, & à s'abandonner au seul soulagement que la Nature lui suggéroit dans son état. — Eh ! que ne s'y abandonnoit-elle ! interrompit *Diego*, en dirigeant son esprit envers Dieu, pour que l'ame ne participe point aux souillures du corps. — Que

(1) Ce n'est que par une suite de la foiblesse & de l'ignorance où naissent les enfans, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parens. *Voy. le Dict. Encycl. au mot* Enfant.

dis-tu, dit *Pere Jean* à l'*Espagnol*? — Je dis, répondit ce dernier, que si mon ancien Maître le Recteur des *Jésuites de Saragosse* eût dirigé la Supérieure dès sa tendre jeunesse, elle n'auroit point eu à combattre le Démon de la concupiscence jusqu'à l'âge de quarante ans.

Je fus touché du sort de cette Religieuse, poursuivit *Pere Jean*, & de celui de tant de victimes infortunées que la cagoterie, l'avarice, la politique, l'ambition des Parens, & quelquefois le délire de l'imagination d'une jeunesse aveugle & sans expérience, réduisent à lutter éternellement contre la nature & le tempérament.

Un jour que la Supérieure m'avoit fait la description d'une des plus vigoureuses attaques qu'elle eût encore essuyées, je lui dis que les moyens dont elle se servoit pour éteindre la concupiscence, ne contribuoient qu'à l'enflammer; que les jeûnes, les veilles & la discipline échauffoient le sang au lieu de le tempérer; que le moyen de s'affranchir de l'importunité des désirs étoit de les suivre (1), & que je mettrois fin à son tourment, si elle me vouloit jurer le secret. Elle le jura. Je lui proposai mon moyen: elle l'approuva. En conséquence de l'accord elle me donna deux clefs avec lesquelles je pouvois entrer en son quartier; la nuit suivante nous commençâmes à livrer le premier assaut à son ancien ennemi, & nous ne donnâmes de relâche qu'autant que la prudence l'exigeoit, pour ne point faire soupçonner mes évasions nocturnes.

Au bout de dix mois mon Gardien, qui avoit été autrefois Mousquetaire, voulut me débus-

---

(1) Voy. *Les Mœurs*, p. 75.

quer de ma direction. Un soir que tout le Couvent étoit au Chœur, & que nous nous chauffions l'un & l'autre à la cuisine en attendant le souper, il entama la conversation sur la Supérieure, & la finit par me défendre de la diriger : je luis dis que je la dirigerois ; il me repartit que je ne la dirigerois pas, & s'emporta tellement qu'il saisit un écumoir pour me frapper. Je parai le coup avec une cuiller à pot que je trouvai sous ma main, & je lui en portai un si terrible coup au-dessus de l'oreille gauche, qu'il tomba le cul dans une chaudronnée de tripes que le cuisinier venoit d'ôter du feu. Voyant que la chaleur ne lui faisoit faire aucun mouvement, je l'examinai de près, je vis qu'il étoit mort.

Quoi ! s'écria *Diego*, vous avez tué un Capucin ! — Oui, par-dieu, répondit *Pere Jean*. — vous ne croyez donc pas qu'il y ait un Enfer ? — Est-ce qu'un homme d'esprit croit aux fables ? repartit *Pere Jean* (1). Vous devriez croire au

---

(1) *Cogita..... illa quæ nobis inferos faciunt terribile, fabulam esse : nullas imminere mortuis tenebras, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia. Luserunt ista Poëtæ, & vanis nos agitavêre terroribus.* SENEC. Consol. ad Marciam.

» Soyez persuadé que tout ce qu'on nous dit d'un » Enfer épouvantable, ne sont que des fables. Les » Morts ne sont sujets ni à des ténebres affreuses, » ni à de noires prisons, ni au Phlegeton ardent, ni » au fleuve Léthé, ni à un Tribunal redoutable. Ce » sont des inventions de Poëtes, qui se sont plû à » nous remplir l'ame de vaines frayeurs ».

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

moins qu'il y a un Purgatoire, reprit *Diego* : comment avoir tué un Capucin! quel crime! juste Ciel! quel crime! j'aimerois mieux avoir tué tous les Rois de la terre.

A ce spectacle, poursuivit *Pere Jean*, le cuisinier poussa un cri horrible & s'évanouit. Pour moi, je pris le Gardien sur mes épaules, je sortis par une petite porte dont j'avois la clef, j'emplis son capuchon de pierres, & je le jettai dans la riviere. De-là je me rendis à l'autre bout de la ville chez une de mes pénitentes qui étoit dangereusement malade, & que j'avois confessée l'après-midi : lorsque minuit fut sonné je fus chez la Supérieure, à qui je contai mon aventure.

Mon récit la fit presque mourir de frayeur. — On va vous chercher, me dit-elle, & on vous découvrira. — Ne craignez rien, lui dis-je : permettez moi seulement de rester ici ; je réponds du reste. Chez nous, comme dans tous les autres Ordres, l'on a soin de tenir de telles fredaines cachées. Si l'on nous attrape on nous punit sans que le monde en soit instruit ; si nous nous évadons, l'on n'en dit mot. Enfin, de quelque maniere que nous disparoissions, l'on trouve toujours le moyen d'en céler la cause : vous entendrez bientôt dire que le Gardien &

» Heureux celui qui a pu connoître la cause de » toutes choses, fouler aux pieds toutes sortes de » crainte, ainsi que le destin inexorable, & tout ce » qu'on nous raconte des suites de la mort. VIRG. *Georg. Lib. II.*

N. Il faut convenir que voilà des autorités bien décisives.

moi sommes passés dans les Isles pour la conversion des infideles. — Voilà donc pourquoi, dit le *Compere*, tout *Domfront* est persuadé que vous prêchiez la Foi dans le nouveau Monde. — La Supérieure me cacha & me nourrit pendant un mois, continua *Pere Jean*; mais comme pendant le jour il falloit que je me tapisse, tantôt dans une armoire, tantôt sous un lit, ce genre de vie m'ennuya. Je proposai à la bonne Mere de passer en *Angleterre* : la crainte des représailles de Satan la détermina à me suivre.

Ayant fait en sorte de me procurer un habit, elle s'accommoda de ceux d'une Pensionnaire; & par précaution contre la misere, elle se munit d'une somme de huit cent *Louis d'or* qui appartenoit à la Communauté. Comme la Ville étoit une place ouverte, nous partîmes un soir pour nous rendre au bord de la mer, qui n'étoit pas éloignée, & nous eûmes le bonheur de rencontrer un pêcheur qui nous conduisit à *Jersey*, où nous nous mariâmes pour éviter tout scrupule. Ensuite nous partîmes pour *Londres*; nous louâmes une maison; nous nous mîmes en ménage; & nous avions déjà vécu quinze jours en bonne intelligence, lorsqu'une fluxion de poitrine enleva ma chere moitié.

Je pris le parti de me consoler avec une petite *Ecossoise* qui me servoit, & dont je ne me pouvois faire entendre que par signes.

Un soir que je m'étois amusé dans un café, je revins un peu tard au logis; je frappai à la porte, & personne ne l'ouvrit : l'ayant fait enfoncer, je trouvai mon cabinet ouvert, la dot de la défunte enlevée, & l'*Ecossoise* éclipsée. Tout autre que moi se seroit désespéré : mais comme j'avois appris chez les Grenadiers à me *ficher* de tout,

à ne m'étonner de rien, je pris le parti de chercher fortune ailleurs & d'oublier cette disgrace.

En attendant je vendis mes meubles; & je me mis en pension chez un Marchand de vin, François d'origine. Cet homme étoit veuf & n'avoit qu'une fille d'environ dix-sept ans, nommée *Lucile*. Au bout d'un certain temps je devins amoureux d'elle; je lui déclarai ma passion; je lui plus, & lui proposai de passer à *Paris* avec moi pour jouir à loisir de notre tendresse. Elle m'opposa d'abord l'amour qu'elle avoit pour son pere: mais je lui fis comprendre que cet amour étoit très-susceptible de dispense (1), & elle se détermina à me suivre.

Ayant choisi un temps où le bonhomme étoit absent pour quelques jours, *Lucile* se saisit d'un *à compte* de mille livres sterlings sur sa Dot à venir; je m'appropriai quelques petits effets qui me convenoient; & nous partîmes de *Londres* sous les auspices de l'amour.

Quelques jours après notre arrivée à *Paris*, le chien de *Lucile* s'avisa de pisser sur le jupon de l'entretenue d'un jeune Seigneur, logée dans la même maison que nous. On battit le chien: on piailla, on chanta pouille à *Lucile*; je répondis pour ma femme, je m'emportai, je souffletai l'entretenue & je cassai un bras à l'entreteneur. Dans toute autre occasion cette affaire n'auroit point eu de suite: mais comme les Seigneurs qui entretiennent des filles ont le bras long, celui-ci forma plainte, obtint information, trouva des témoins, & pour finir l'histoire, je fus décrété, emprisonné, condamné, ruiné, & par surcroît cocufié par mon Procureur, mon Avocat, mon Rap-

(1) *Voy. Les Mœurs, pag.* 459.

porteur ainsi que par les trois quarts de mes Juges, que la pauvre *Lucile* sollicita en vain pour moi.

Lorsque je fus élargi, la misere nous contraignit de nous séparer. *Lucile* se remaria à un vieux Commandeur, & moi je demeurai veuf jusqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE X.

Continuation de l'Histoire de Pere Jean.

JE fis amitié avec un *Marseillois*, Capitaine de vaisseau marchand & très-galant homme, auquel j'exposai mon désastre & ma situation. — Venez à *Marseille* avec moi, me dit-il ; j'ai acheté un vaisseau que je dois armer & charger à mes frais : vous serez mon second ; je vous enseignerai la navigation, & je me fais fort de vous mettre en état de commander au bout de quelques voyages. — Je remerciai mon ami, & j'acceptai sa proposition.

Pendant trois ans que je demeurai avec ce *Marseillois*, je fis deux voyages à la *Martinique*, un à *Constantinople*, un à *Malthe*, & un à *Raguse*. Ayant appris pendant ce temps-là tout ce qu'il faut savoir pour être un excellent Marin, mon ami me confia son vaisseau, & je partis pour la *Guadeloupe*.

Étant arrivé à la hauteur de *Minorque*, je découvris un Corsaire de Barbarie quatre fois plus fort que moi. Comme il étoit excellent voilier, il m'atteignit en peu de temps, m'attaqua avec furie, & je me défendis de même. Il se fit pendant trois heures un carnage horrible : enfin j'avois souffert trois abordages, il ne me restoit plus que dix hommes, mon vaisseau alloit couler à fond lorsque je me rendis. — Apparemment, dit *Diego*, que vous n'aviez pas attaché de relique au mât de votre vaisseau. — Par la mort ! s'écria *Pere Jean*, si tu ne me laisses achever, je t'étran-

glerai. Ces mots pétrifierent l'*Espagnol*, & il se tut.

Le Commandant du Corsaire étoit un philosophe Italien, qui avoit été Hermite & Augustin : en conséquence de notre ancien harnois il me traita avec toutes sortes d'égards & d'honnêteté. Lorsque nous fûmes arrivés à *Alger*, mes gens furent mis aux fers : pour moi, je demandai à être circoncis ; & lorsque je fus instruit de la loi du Prophete, on me fit l'opération.

Au bout de quelque temps *Hali-Coprogli*, cet Italien qui m'avoit pris, me choisit pour l'accompagner dans une course qu'il alloit faire sur les côtes d'*Espagne*. Ayant croisé environ un mois sans rien rencontrer, l'idée lui vint de faire une descente en *Catalogne*. Ce projet réussit au-délà de nos espérances : nous fîmes quatre-vingt-cinq esclaves, nous pillâmes neuf Eglises, six comptoirs, deux Monasteres, & nous remportâmes un butin immense.

Hali, pour quelques raisons particulieres, prit la route de *Smirne*, au lieu de celle d'*Alger* ; il vendit ses esclaves, ses effets, son vaisseau, récompensa l'équipage, & me fit présent de douze mille piastres.

Je demeurai un an à *Smirne* : pendant ce temps-là j'appris la langue turque & un peu de médecine. Alors, ennuyé d'une vie si sédentaire, je fretai un vaisseau, je le chargeai de cuirs, de cire & de soie : je vins à *Venise*, où je vendis une partie de mes marchandises à un Juif, qui me donna sa fille en troc pour le reste. C'étoit un tendron d'environ quatorze ans, très-joli, le vrai lot d'un vivant comme moi.

Lorsque je fus en mer je voulus user de mes droits sur ma conquête : la poulette commença

par faire la grimace, & finit par me donner la *V*.... A ces mots *Diego* poussa un profond soupir. — Pourquoi soupire-tu, dit *Pere Jean* ! — Hélas! répondit l'*Espagnol*, c'est qu'au récit dont il a plu à votre Hautesse de nous honorer, je reconnois les divins appas de ma chere *Rachel*, la perle des filles, le bijou de toutes les filles, le meilleur cœur de fille !... *Pere Jean* croyant que *Diego* étoit devenu fou, le fit taire, & continua ainsi:

Lorsque je fus de retour à *Smirne*, un Anglais de ma connoissance me conta que quatre jours avant mon arrivée, l'on avoit brûlé deux *Jésuites*, pour avoir *loyolisé* un Musulman; que la veille on avoit empalé le Philosophe *Hali*, sans que l'on sut pourquoi; & que le *Cadi* avoit jugé à propos de s'instituer légataire universel de ce dernier. Je conclus du récit de l'Anglois qu'il n'y avoit point de sûreté à *Smirne* pour les honnêtes gens; & comme ma fortune avoit quelque chose d'analogue à celle de défunt *Hali*, je me défis de mes marchandises, & je m'embarquai pour *Constantinople*.

— Que fîtes-vous de la Juive? dit le *Compere* à *Pere Jean*. — Oh! pour la Juive, répondit ce dernier, je la vendis à un *Sangiac*, qui la revendit à un *Lescher*, qui la prêta à un *Lety*, qui la loua à un *Nezran*, qui la donna à un *Dervis*, qui l'emmena à la *Mecque*, & qui la perdit en route, à ce que j'en appris par la suite. — Ici *Diego* commença à beugler comme un veau; mais *Pere Jean* lui imposa silence, & continua ainsi son histoire.

Notre route avoit été des plus heureuses; nous étions déjà entré dans la mer de *Marmora*, lorsqu'une tempête affreuse nous jetta sur les côtes de la *Romanie*; & nous fit faire naufrage entre

Héraclée & *Rodesto*. J'eus le bonheur, ainsi que trois autres personnes du vaisseau, de gagner le rivage; mais je n'eus pas celui d'éviter une troupe de paysans qui nous guettoient & qui me laisserent sans un sou.

Dans cette extrémité, je ne crus mieux faire que d'aller en *Servie* chercher fortune dans l'armée Ottomane. Je la joignis qui alloit au secours de *Belgrade* assiégée par le *Prince Eugene*; j'offris mes services au Général des Croyans, & je devins Espion.

Je fis trois voyages au camp des Ennemis: pour le premier je reçus cent sequins; pour le second cent-cinquante; & pour le troisieme, on me donna 200 coups de bâton sur la plante des pieds.

Huit jours après cette aventure, les Turcs furent entiérement défaits par les Impériaux. Je me ressentois encore trop de ma derniere gratification pour pouvoir me sauver avec les débris de l'Armée. Je fus donc pris & mené à *Komore* en Hongrie; où m'étant fait Chrétien, je reçus environ 200 Ducats, tant par les aumônes des particuliers, que des présents d'un Parrain & d'une Marraine illustres, qui crurent gagner le Paradis, en tenant un Turc sur les saints fonds de Baptême.

Quelques semaines après ma conversion, je me munis de passe-ports & de bons certificats; je fus prendre congé de mon Parrain, de ma Marraine & du Prêtre qui m'avoit converti; je leur fis mille remerciemens de la charité vraiment chrétienne qu'ils avoient eue à mon égard; je leur souhaitai mille bénédictions, & je partis pour *Venise*.

Etant arrivé à *Venise*, je rencontrai un de mes anciens confreres Capucins, qui étoit devenu

un des principaux piliers des Tripots de cette Ville, & qui avoit fait une fortune considérable au jeu Ce confrere se nommoit *Vitulos*. Il avoit jetté le froc aux orties quelque tems après moi, & pour un sujet à peu près semblable au mien. Il me conta ses aventures; je lui contai les miennes; & nous conclûmes qu'il conviendroit de nous associer ensemble; ce que nous fîmes. Quelques mois après notre association, j'eus querelle avec un Noble, & je le jettai, lui & son valet, dans un canal. Comme dans une Ville comme *Venise* une pareille action est un crime de lèse-Majesté, je partis le plus secrettement qu'il me fut possible avec la femme, ou *soi-disant femme* de mon Confrere *Vitulos*, & je pris la route de *Rome*.

Etant arrivés en cette Ville, je louai un quartier près de la *Chiesa di S. Lorenzo in strada della suburra*. Je m'occupai les premiers jours à consoler Madame *Vitulos* de la perte de son mari; mais comme à la fin le métier de consolateur me fatiguoit, j'allois de temps en temps boire bouteille *in Campo di fiori*, & me promener dans les plus beaux quartiers de Rome, tant pour me dissiper que pour corroborer ma *vertu consolative*; & lorsque j'étois de retour, Madame *Vitulos* ne s'en trouvoit pas plus mal.

Etant un jour à ma promenade ordinaire, j'entrai dans le Jardin du *Belvedere* du *Vatican*. Jusques-là, aucune de ces Statues admirables, aucun de ces Tableaux précieux dont *Rome* est remplie, & dont j'avois entendu dire tant de merveilles, ne m'avoient touché. Il faut ordinairement un certain dégré de connoissances acquises par l'étude du dessin, pour découvrir les beautés de ces sortes de choses; mais ayant jetté

les yeux sur la figure de *Laocoon* (1) qui se trouve dans ce jardin, & dont *Pline* fait un si grand éloge, je fus tout-à-coup saisi de respect & d'admiration (2) pour ce précieux reste de l'antiquité,

---

(1) *Laocoon* étoit fils de *Priam* & d'*Hécube*, & Prêtre d'Apollon. Il entreprit de dissuader les Troyens de recevoir le Cheval de bois, que les Grecs feignoient d'avoir consacré à Minerve. C'est pour cela qu'on dit qu'un Serpent monstrueux l'étrangla avec ses deux Fils. Le Groupe dont il est ici question, faisoit jadis un des principaux ornemens des Bains de l'Empereur *Titus*. Voici ce que *Pline* en dit :

Laocoon qui est in Titi Imperatoris domo, opus omnibus & Picturæ & Statuariæ Artis præferendum, fecere summi artifices Agesander, Polydorus & Athenodorus Rhodii.

(2) *Pere Jean* n'a pas tort : j'ai toujours entendu ceux qui avoient été à Rome parler de ce Groupe avec une espece d'enthousiasme. Un des valets du Marquis d'*Importante - Bête*, qui avoit été en Italie avec son Maître, & qui avoit tout vu comme on doit voir, tandis que le Marquis examinoit tout, admiroit tout & ne voyoit rien, me dit un jour en parlant de *Laocoon* : » C'est déjà un coup de Maître » aux Sculpteurs, qui ont fait cet admirable mor» ceau, que d'avoir tiré du même bloc de marbre » trois Statues qui sont si bien détachées l'une de l'au» tre, & dont les attitudes sont si différentes. Mais d'a» voir sçu, en détachant ces Figures, conserver & prati» quer dans le marbre un Serpent dont il faut que » le corps se trouve dans les espaces vuides qui sont » entre les trois Statues, où il fait plusieurs plis & » replis, & où il va de l'un à l'autre ceindre le corps » du Pere & celui de chaque Enfant qu'il entortil» le tous ensemble ; c'est ce qui paroît d'une indus» trie, d'une adresse, d'une intelligence inimi» table.

& je conçus pour lors que l'art avoit quelquefois approché si fort de la nature, qu'il étoit impossible que le plus ignorant, le plus insensible de tous les hommes ne reconnût, ne sentît cette nature dans ces chefs-d'œuvres accomplis que les plus célebres Artistes nous ont laissés.

Le plaisir que j'avois ressenti à examiner cet admirable morceau de sculpture me détermina à prolonger mon séjour à *Rome*, pour y voir à loisir tout ce qui mérite l'attention d'un étranger. J'y fis la connoissance de quelques Artistes intelligents, qui voulurent bien me faire remarquer & m'expliquer les parties les plus intéressantes des meilleures pieces que cette ville contient.

Madame *Vitulos* s'apperçut bientôt que je la négligeois; elle s'imagina que j'avois formé quelque connoissance qui pouvoit lui devenir préjudicia-

---

» La violence des efforts qu'une douleur extrême » fait faire à *Laocoon* paroît dans tout son corps, » même jusqu'à l'extrémité des pieds, dont les doigts se » retirent avec contraction : tous ses muscles sont telle» ment enflés, qu'il semble que la peau est prête à se » crévasser. La contorsion de tous ses membres forme » une attitude merveilleuse qui met dans tout leur jour » toutes les parties de ce corps, qui est peut-être le plus » parfait qui nous soit resté de l'Antiquité. La douleur » & le désespoir qui paroissent sur le visage de cette hom» me infortuné font frémir d'horreur & de compassion. » Enfin, plus on regarde cette Figure, plus il semble que » sa douleur augmente, que les veines de son corps s'en» flent par la force du venin qui est déjà passé dans le » sang ; plus l'on s'imagine voir les muscles se gonfler, » les arteres battre avec impétuosité, & les approches de » la mort sur son visage livide & défiguré. Les Figures des » Enfants ne sont pas moins intéressantes.

ble,

ble, & rogner la petite portion de consolation à laquelle elle étoit réduite. Elle s'en plaignit : je lui contai naïvement le morif de mes absences ; elle fit semblant de me croire, & tout fut dit.

Un jour que je m'étois amusé un peu tard avec mes amis, je revins à la maison, & je trouvai Madame *Vitulos* éclipsée : mais elle avoit été plus honnête que mon *Ecossoise* ; elle n'avoit emporté que ce qui lui appartenoit.

Je crus d'abord qu'elle étoit allé retrouver M. *Vitulos* ; mais j'appris par une voisine que le Pere *Giovanne Francesco Maria della Concezion*, Prieur des Carmes chaussés du grand couvent l'avoi fait enlever. J'avois presque envie de rosser le *Signor Giovanne*, lorsque je le trouverois dans les rues ; mais ayant entendu dire qu'il avoit continuellement cinq ou six *braves* à ses ordres, qu'il portoit un poignard à la ceinture & des pistolets dans ses manches, j'oubliai cet affront, & je continuai à parcourir les places, les églises, les palais & les environs de *Rome*, pour voir ce qu'il y avoit de plus rare.

CHAPITRE XI.

Continuation de l'Histoire de Pere Jean. *Réflexions du* Compere *sur cette Histoire. Evénement terrible.*

APRÈS avoir demeuré encore quelque temps à Rome, je fus à Florence, à Genes, à Milan, à Turin; puis je rentrai en France, & je m'arrêtai à Lyon sous le nom de Médecin étranger. La petite vérole faisoit alors des ravages affreux dans cette Ville. Un riche Négociant, auquel cette funeste maladie venoit d'enlever cinq Enfants, de six qu'il avoit, me rencontra un jour dans un café, & me demanda quel remede on opposoit à un mal si cruel dans les autres pays? Je lui répondis que les Turcs y opposoient l'inoculation. Comme il ne comprenoit point comment l'on pratiquoit cette inoculation, je le lui expliquai; & il m'invita de passer chez lui le lendemain pour l'entretenir encore là-dessus.

Etant allé chez ce Marchand, ainsi qu'il m'en avoit requis, j'y trouvai un Prêtre & trois Médecins qu'il avoit apparemment invités pour m'entendre parler. L'un de ces Médecins, curieux de savoir si je pouvois donner la définition d'un mal dont je prônois le remede, me demanda ce que c'étoit que la petite Vérole? — Monsieur le Médecin, lui répondis-je, si j'étois ici sur les bancs, je vous dirois qu'en considérant la petite vérole du côté de la nature, elle provient d'une matiere pestilentielle qui se mêle avec le sang dès le moment que l'homme est conçu, & qui se ma-

nifeſte plutôt ou plus tard, ſelon les ſujets; que dans la manifeſtation, elle ſe diviſe en diſcrete, indiſcrete ſimple,& diſcrete maligne: en confluente, confluente ſimple, & confluente maligne: j'ajouterois que l'on connoît ces différences par leurs ſymptômes particuliers, & je décrirois ces ſymptômes. Mais comme je ne regarde ici la petite Vérole que du côté de ſes effets, je dis que c'eſt un germe deſtructeur que preſque tous les hommes portent dans le ſang, qui eſt toujours prêt à ſe développer, & qui, ſemblable a un monceau de poudre, n'a beſoin que de la plus petite étincelle pour produire un embrâſement terrible, je dis que plus on differe de payer ce tribut à la nature, plus on court de danger lorſqu'elle l'exige; que cette maladie a ſes moments d'action & de fureur; que dans ce dernier cas, preſque tous ceux qui en ſont atteints, le ſont mortellement; les autres ſont triſtement défigurés, & portent toute leur vie des marques cruelles de ſa malignité.

En conſéquence de ce que je viens d'avancer, j'ajoute que ſi dans quelque ſaiſon favorable l'on pouvoit procurer la petite Vérole à un enfant, chez qui le venin eſt encore en petite quantité, il y auroit cent à parier contr'un qu'il en réchaperoit, & qu'il ne courroit aucun riſque d'être défiguré, ni de perdre la vue ou l'uſage de quelque membre C'eſt ce moyen que les Turcs ont trouvé, & qu'ils mettent en pratique, non ſur des raiſons frivoles, mais ſur mille expériences réitérées, ſur les faits les plus conſtatés, ſur les calculs les plus exacts de la bénignité de la petite Vérole inoculée, & des ravages affreux de la pe- Vérole naturelle.

Mon Ami, dit le Médecin, ce que vous venez de dire paroît plauſible; j'ai déjà entendu parler

de cette Inoculation, & de la maniere dont les *Turcs* la font. Mais comme ces *Turcs* ne font que des bêtes, en comparaison de nous autres *François*, ils n'ont point considéré qu'il est très-possible de donner la petite Vérole à quelqu'un qui ne l'auroit jamais eue. Que ne sachant point dans quel état est la personne que l'on veut inoculer, ni si le sujet dont on a tiré le Virus est sain; il se pourroit faire qu'on insinueroit en même-temps quelqu'autre Virus caché, ou du Scorbut ou de la grosse Vérole, qui venant à se développer avec celui de la petite Vérole, produiroit infailliblement un contraste funeste & dangereux, feroit mourir le malade, ou le rendroit infirme pour le reste de ses jours. Qu'il y a des temps où notre corps paroît en santé, & où cependant il est le plus près de la maladie, & que si par hasard on inoculoit dans ce temps, il est certain qu'on développeroit d'un côté le germe de la petite Vérole, & de l'autre celui de la maladie dont on est menacé. Il s'ensuit de-là que l'Inoculation est une Méthode plus nuisible que salutaire; que le plus court est de laisser agir la nature; & que lorsque cette maladie arrive, un Médecin sage & prudent doit suivre en tout l'usage adopté par la Faculté.

Monsieur le Médecin, répondis-je, les *Turcs* ne sont point si bêtes que vous le croyez. Ils pratiquent l'Inoculation avec toutes les précautions possibles pour la réussite. Ils ont une attention particuliere dans le choix des deux sujets, de celui dont on prend le Virus, & de celui auquel on le communique. Le premier doit être réputé très-sain, & sa petite Vérole doit être de l'espece la plus bénigne: pour ce qui est du second, s'il est d'un tempérament cacochime, scor

ɔutique, s'il est sujet à quelque maladies particu-
culieres, s'il est atteint de quelque vice vénérien,
cancéreux, écrouelleux, ils ne l'inoculent point
qu'il ne soit parfaitement guéri.

Ils inoculent ordinairement les enfants depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de puberté ; ils savent que passé cet âge les passions, le travail, l'intempérance & les débauches de diverses espéces, commencent à communiquer au sang une âcreté peu propre à cette opération. Et comme, contre le préjugé de presque tous les Médecins de ce pays-ci, ils sont persuadés que la grande chaleur est contraire à la petite Vérole, ils ont choisi l'hiver & le printemps pour faire l'Inoculation.

Ils ont encore un égard particulier à la constitution du sujet. Comme les personnes fort robustes, les gens bilieux, sanguins & phlegmatiques, sont peu propres à être inoculés, ils ne les y admettent qu'après des préparations convenables.

Enfin l'argument le plus fort, ou plutôt l'argument invincible qu'on peut opposer à toutes les objections contre l'Inoculation, est le calcul fait d'après une longue suite d'années, que de quatre-vingt-onze personnes inoculées il peut en mourir une, & que dans la petite Vérole naturelle il en meurt un septieme : ce qui fait treize pour un.

Oh ! si cela est, dit le Marchand, dès demain je fais inoculer le seul Fils qui me reste. J'avois six enfants, il en est mort cinq après avoir été traités *à la Françoise* : si le sixiéme doit partir, j'aime autant que ce soit *à la Turque*. — Holà, Monsieur, dit le Théologien, n'allez pas si vîte en besogne. N'avez-vous point entendu que

cet Inoculateur vient de dire que de quatre-vingt-onze personnes inoculées il en meurt une ? Si le Fils qui vous reste venoit à être le malheureux sur qui le sort tombât, vous auriez commis un homicide affreux. — Monsieur de la Théologie, dis-je au Prêtre, il est bien étonnant que dans un pays comme la France, les gens de votre sorte aient constamment quelque chose à dire contre tout ce qui peut contribuer au bien être & à l'avantage des sujets de l'état. Croyez-vous que lorsqu'un Général, qui se trouve à la tête de quatre-vingt-onze mille hommes, est enveloppé d'une ennemi beaucoup plus fort, & par lequel un treizieme de son Armée va certainement être détruit ; croyez-vous, dis-je, que ce Général trouvant l'occasion certaine de battre cet ennemi & de rompre ses desseins pour jamais, lui livre bataille en ne risquant que mille hommes, devienne l'homicide de ces mille hommes? — Non, répondit le Théologien. — Eh bien, repris-je, un Pere qui auroit quatre-vingt-onze Enfants qui devroient tous avoir la petite Vérole naturelle, & dont la treizieme partie seroit certainement la victime de ce terrible fléau, *les* feroit inoculer tous, seroit un Général qui sacrifieroit la quatre vingt-onzieme partie de son armée, pour en conserver la septieme. — L'ami, dit le Théologien, votre raisonnement n'est qu'un sophisme absurde. Il y a une grande différence entre un Général, qui a reçu du Souverain le droit d'ordonner tout ce qu'il juge à propos pour le salut de son Armée, à des soldats qui se sont soumis volontairement à lui obéir, & un Pere qui n'a aucun pouvoir de cette nature sur des Enfants, qui n'ont de leur côté aucun usage de raison, & par conséquent point la faculté de

ſe ſoumettre, ou de ne point ſe ſoumettre à ſes ordres avec connoiſſance de cauſe. — Monſieur le Théologien, repris-je, vous raiſonnez comme un Théologien. Il eſt faux qu'un Général commande toujours à des gens qui ſe ſont ſoumis volontairement à ſes ordres & avec connoiſſance de cauſe; puiſque très ſouvent le Souverain les y a ſoumis de force, en vertu de ſon autorité ſuprême, & pour raiſon ſuffiſante, mais à eux inconnue. Je m'arrête à ce dernier point, & je dis que ſi le Souverain a le droit de contraindre ſes ſujets de prendre les armes, de prévenir, de livrer bataille à l'ennemi, en ne riſquant que le quatre-vingt-onzieme d'entr'eux, au lieu que s'ils ſe laiſſoient ſurprendre de cet ennemi il en périroit le ſeptieme, ce droit doit s'étendre ſur les Enfants ainſi que ſur les Adultes, & il peut ordonner que tous les Enfans de ſes ſujets ſoient inoculés. Ceux qui viendront à mourir des ſuites de cette opération, feront les victimes ſur leſquelles le ſort ſera tombé, de périr pour la conſervation des autres. J'ajoute enfin que ſi la Nature n'a point donné aux Peres un tel pouvoir ſur leurs Enfants, le Souverain peut le leur conférer: car c'eſt le bien de l'Etat. Ainſi voilà les Peres qui ont le même droit que le Général, & les enfants la même obligation que les Soldats. — Monſieur l'Inoculateur, interrompit le Théologien avec une ſorte d'emportement, vous parlez-là du *droit* que la Nature donne, du *Droit* que le Souverain confere; nous autres Eccléſiaſtiques n'entendons rien à ces *Droits*. Mais le cinquieme Commandement de Dieu ſe trouve au *Chap.* XX, *v.* 14 *de l'Exode*; la Sorbonne eſt là pour l'expliquer, & moi je ſuis ici pour vous dire que toutes les Propoſitions que vous venez d'alléguer en

faveur de l'inoculation, sont scandaleuses, erronées, blasphématoires, fausses, hérétiques, impies, détestables tendantes à la subversion du Christianisme, à l'etablissement du Déisme, de l'Athéisme, & de mille erreurs monstrueuses.— Abominable bavard! m'écriai-je, si je n'étois pas dans une maison que je respecte, je te jeterois tout-à-l'heure par la fenêtre.—Holà, Messieurs, dit le Marchand, point de bruit chez moi, s'il vous plaît. Monsieur le Théologien, j'avois jugé à votre mine pincée, sérieuse, à votre démarche grave, à votre air de suffisance, & surtout par l'habit que vous portez, que vous deviez être un homme de quelque savoir, de quelque jugement; c'est pourquoi je vous avois invité pour dire votre sentiment sur la méthode que cet Etranger propose: maintenant je vois que vous n'êtes qu'un ignorant, un pitoyable raisonneur, un incivil, un emporté, un brutal: je vous prie de sortir de chez moi à l'instant, & de n'y j'amais mettre le pied. Pour vous, Monsieur, me dit-il, vous n'êtes pas meilleur Logicien que cet impertinent Ecclésiastique; mais j'ai entrevu parmi les raisons que vous tâchiez à débrouiller, que vos vues sont louables, votre cause juste, & votre méthode praticable. Vous pouvez inoculer mon fils, lorsqu'il vous plaira. Je vous promets cinquante pistoles, si vous réussissez à mon gré. — Je remerciai le Marchand de la confiance qu'il vouloit bien avoir en moi; & je lui promis de faire mon possible pour le satisfaire. Alors les trois Médecins se leverent, firent chacun une révérence bien séche, & partirent. Pour moi, je commençai dès le lendemain à préparer le fils du Marchand à l'opération. Elle réussit si parfaitement, qu'en moins de trois mois j'avois ino-

culé plus de deux cents Enfants, dont il n'étoit mort que trois. Il étoit péri au moins le quart de ceux que les Médecins de la ville avoient traités.

Cependant les chaires, les confessionnaux retentissoient des déclamations des Prêtre contre la pratique infernale que je venois d'introduire à *Lyon*. Toutes les presses de la Ville gémissoient sur les Libelles que Messieurs de la Médecine lâchoient contre moi. J'étois un séducteur, un empoisonneur, un pertubateur d'Etats, en un mot, un homme à pendre ou à rouer. Mais toutes ces bagatelles ne m'empêchoient point d'aller mon train.

Je continuois toujours à inoculer avec le plus grand succès, lorsque j'appris que mes ennemis étoient sur le point d'obtenir une Lettre de cachet contre moi. Je résolus de partir *incognito* de *Lyon* pour *Paris*. Mais trois Prêtres & deux Médecins s'étant trouvés à mon départ, me dirent mille invectives, ameuterent la populace, & je fus poursuivi à coup de pierres jusqu'à une demi-lieue de la ville.

Lorsque je fus arrivé à Paris, je confiai à un honnête homme l'envie que j'avois de tenter si les Medecins de cette Ville ne feroient point plus raisonnables que ceux de *Lyon*. L'honnête homme me répondit que je n'étois point le premier qui eût fait cette tentative, que les Médecins s'y étoient constamment opposés, & que le plus court pour moi étoit d'attendre la résolution du Parlement sur cet article. Je trouvai étrange qu'il fallût que des Jurisconsultes décidassent de quelle maniere les Médecins doivent administrer leurs remedes, & je pris le parti d'attendre la décision de cette affaire.

Quelques jours après mon arrivée dans cette

Capitale, un singulier genre de folie épidémique saisit tout-à-coup les trois quarts de la France. Ceux qui avoient de l'argent se battoient pour le troquer contre du papier. Je ris quelque temps de cette manie; mais la maladie m'ayant pris à mon tour, je me donnai mille peines pour me défaire de mes especes, & je ne fus guéri de mon mal, qu'après m'être apperçu que toute ma fortune ne consistoit plus que dans la valeur intrinséque de mes Billets.

Etant réduit à peu près dans le même état où les paysans de la *Romanie* m'avoient mis, & enrageant de ce qu'en France un honnête homme ne pouvoit faire fortune, ni en faisant des choses raisonnables, ni en faisant des sotises, je m'associai avec un certain *Monsieur Gribaudier*, qui faisoit profession de réparer par l'industrie le tort que la fortune lui avoit fait. Je devins très-habile dans cette profession. Mais la Justice jalouse de nos succès fit arrêter *Monsieur Gribaudier*, & l'ayant convaincu d'avoir enfreint certaines Loix, elle le fit pendre au beau milieu de la Grève.

Ce procédé m'indigna, & de dépit je m'enfuis en Hollande, où je devins *Janseniste*, *Luthérien*, *Arménien*, *Calviniste*, *Brouniste*, *Anabaptiste*, *Boréliste*, *Collégien*, *Socinien*, *Arien*, *Préadamite*, *Juif*, *Hernhutter*, *Enthousiaste*, *Quaker*, *Déiste*, *Manichéen*, *Pyrrhonien* & *Athée*.

En vérité, dit le *Compere Mathieu*, j'en aurois bien fait autant en pareille occasion.

Me trouvant dans un pays où l'on avoit la liberté de penser, continua *Pere Jean*, je crus qu'on devoit y avoir celle d'agir. J'agis donc; mais mes actions ayant déplu aux Hollandois, ils me firent danser une sérenade vis-à-vis une de leurs maisons de ville, me firent marquer d'un fer

chaud sur l'omoplate, ainsi que l'on fait au front des chiens pour les empêcher de la rage, & puis ils m'envoyerent scier du bois de Brésil dans un *Rasphuys*.

Ce genre de travail étant trop uniforme pour m'amuser, m'ennuya; & comme on ne voulut point m'en donner d'autre, je fonçai un soir la porte du Laboratoire, & je m'enfuis dans le pays de *Cleves*. Etant prêt à entrer dans la Ville de *Wesel*, je rencontrai un *habillé de bleu* qui me demanda si je ne voulois point servir le Roi de Prusse: je lui répondis que sa Majesté Prussienne pouvoit se servir elle-même, & que je ne servois personne. L'*habillé de bleu*, piqué de ma réponse, tira son épée pour me frapper; mais je la lui arrachai des mains; je lui en donnai cinquante coups sur les épaules, puis je la cassai en deux & la lui jettai au visage: après quoi, au lieu d'entrer dans la Ville, je la laissai sur la droite, & je m'arrêtai à *Cologne*, où je repris le métier de *Monsieur Gribaudier*.

Lorsque j'eus amassé trois ou quatre cents ducats, je partis de *Cologne*, & je retournai à *Paris*, où je trouvai que la Police avoit dispersé toutes mes anciennes connoissances. En attendant que j'en fisse de nouvelles, le Baron de *Montenoi* me prêta sa femme pour me désennuyer, & se contenta de l'intérêt de dix écus par mois. L'on ne pouvoit pousser la générosité plus loin; aussi personne n'a l'ame plus noble que le Baron de *Montenoi*. Au bout de six semaines la Baronne devint fourbue: son mari la reprit, la fit traiter, la prêta à un autre, puis encore à un autre, si bien qu'à la fin la piece étant devenue hors de cours, il ne la prêta plus à personne, & la mit au billon.

Plusieurs personnes trouvoient étrange que le

Baron de *Montenoi* prêtat ainsi sa femme aux honnête gens; mais le Baron qui avoit autant d'esprit que de noblesse d'ame, disoit à ceux qui entendoient raison, qu'il n'y avoit rien de si naturel que cela, & le leur prouvoit. Il disoit aux Théologiens, que puisque *Abraham* (1) avoit abandonné sa femmne au Roi d'*Egypte*, lui, Baron de *Montenoi*, pouvoit bien en faire autant de la sienne à ses Amis; & que comme *Abraham* avoit reçu pour cela des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses & des chameaux, lui, Baron de *Montenoi*, pouvoit bien tirer quelques Louis d'or de ce trafic, pour avoir quelques livres de viande à mettre dans son pot. Quant aux gens du commun, M. le Baron leur citoit l'exemple de plusieurs peuples qui prêtent leurs femmes aux étrangers pour les régaler; de tant de particuliers en France qui prêtent les leurs pour leur profit; comme les Plaideurs à leurs Juges, les Commis aux Maltotiers, les Marchands aux Usuriers, les Officiers aux Grands, les Grands l'un à l'autre, jusqu'à, y compris *Aboul-Chica*, qui vendit la sienne au Roi de *Congo* pour avoir un emploi dans les Fermes. Enfin le Baron disoit aux Politiques, que l'usage de louer, prêter ou vendre sa femme, étoit une nouvelle branche de commerce entre les sujets d'une même Monarchie, un nouveau moyen de faire circuler l'argent, de contenter les riches, d'enrichir les pauvres, & de donner des sujets à l'Etat. Bref, il apportoit tant de raisons pour appuyer la justice & l'utilité de son fait, que tout le monde eût dû en être content; mais l'esprit de l'homme n'est point fait pour se payer de raisons.

---

(1) *Genes. chapitre XII. v. 11, 12, 13, 14, 15, 16.*

Je reviens à mon Hiſtoire.

J'ai dit que j'avois apporté de *Cologne* environ trois ou quatre cents Ducats, que j'avois gagnés en continuant le métier que *Monſieur Gribaudier* m'avoit enſeigné; mais comme je n'épagnois rien pour me procurer tous les agrémens de la vie, je me vis bientôt à ſec.

Pour cette fois j'oppoſai ma plume à la miſere. Je fis un livre, où je démontrai clair comme le jour que le fils d'*Amram* & de *Jocabed* n'étoit pas ſi grand ſorcier qu'on nous le faiſoit accroire, & que ſans un troupeau d'ânes ſauvages, ſa baguette toute-puiſſante eût opéré un prodige de moins. (1) Cet ouvrage fit grand bruit; l'Imprimeur qui l'avoit imprimé fut connu, enfermé & ruiné. Deux Auteurs eurent l'audace de me réfuter; mais je roſſai l'un & j'éreintai l'autre, pour leur apprendre à reſpecter la vérité. Après cet exploit je partis de Paris, & je pris la route d'Orléans.

J'avois avancé environ deux lieues ſur cette route, lorſque je vis arriver un Poſtillon criant de toutes ſes forces: *oh hé, oh hé, place à M. le Marquis qui va à la guerre.* Lorſque ce Poſtillon fut près de moi, il me ſangla un grand coup de fouet à travers le viſage, parce que je ne m'étois point rangé dans la boue pour laiſſer à ſon cheval le plus beau & le milieu du chemin. Je me mis à jurer de mon mieux, & je jurois encore lorſque le *Marquis qui alloit à la guerre* arriva. Celui qui conduiſoit la chaiſe de poſte m'en fit autant que le Poſtillon, & je redoublai mes imprécations.

---

(1) TACIT. *Hiſt. Lib. V.*

Le *Marquis* ayant fait arrêter la voiture, me demanda d'un ton fier ce que je disois? — Je dis, répondis-je, que je voudrois que les Postillons, les chaises de poste, & les *Marquis qui vont à la guerre* fussent à tous les Diables. — Ah, faquin, répondit-il, je vais t'apprendre à qui tu parles. —En même temps, il sort de sa voiture, met l'épée à la main, & avance pour me frapper je me mets en défense; il jure, foi de Gentilhomme, qu'il me fera pendre; à ces mots, je lui assene un coup de gourdin sur l'occiput, & je l'envoie rejoindre les Héros du neuvieme siécle.

A ce spectacle, le Conducteur effrayé s'enfuit à toute bride. Pour moi, voyant que personne ne me guettoit, je me saisis de l'épée, de la montre & de la bourse du Guerrier; je quittai la route d'*Orléans*, je pris celle de *Dreux*, je traversai la Normandie, & je ne m'arrêtai que sur les côtes maritimes de cette Province.

Après avoir rodé pendant quelque tems çà & là, je me fixai près du *Havre de Grace*: où ayant épousé la veuve, les deux filles & la niece d'un *Maître d'Ecole* de village, j'embrassai la profession du défunt.

Mes éleves firent de tels progrès sous ma conduite, qu'en moins d'un mois les plus grands battoient leurs peres, & les plus petits crachoient au visage de leurs meres. Les parens mécontens de cette nouvelle espece d'éducation, me citerent devant le Curé du lieu pour rendre compte de ma Doctrine. Lorsque je fus arrivé chez le Pasteur, il me dit: Monsieur le Maître d'Ecole, vous me feriez plaisir de m'instruire de vos sentimens touchant la soumission, l'obéissance, l'amour, le respect, la reconnoissance que les enfants doivent à leurs peres & meres. — Monsieur le Curé, lui

répondis-je, je suis fortement persuadé qu'ils ne leur doivent rien de tout cela; ce n'est que par une suite de l'état de foiblesse & d'ignorance où ils naissent, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parents (1). Comme vous n'êtes qu'un sot, Monsieur le Curé, je me dispense de vous alléguer d'autres raisons philosophiques qui autorisent mon opinion. Adieu, Monsieur le Curé. — Ayant fini ces mots, je retournai chez moi.

Comme je me doutois bien que le Curé chercheroit à se venger de ma naïveté, je partis le lendemain pour le *Cotentin*. Là je devins Commis, Maquignon, Contrebandier, Opérateur, faux Témoin, Procureur & faussaire; mais ayant appris que la Justice me faisoit chercher, pour ce dernier métier, je retournai à *Paris*, où, après avoir débauché mon ancienne hôtesse & houspillé son mari, je suis parti ce matin pour aller voir si les Moscovites ne feroient point plus tolérans que les François.

Votre Histoire, dit le *Compere Mathieu* à *Pere Jean*, acheve de me confirmer dans une opinion qu'il n'appartient qu'à un Philosophe d'avoir. Vous avez commencé votre vie exemplaire par donner un coup de canif dans le cul de votre Régent, parce qu'il vous fouettoit sans sujet; vous avez quitté vos études pour vous mettre Grenadier, & vous avez réuni dans ce métier toutes les gentillesses d'un véritable homme de guerre; vous avez escamoté une Religieuse des griffes de Satan qui la tourmentoit, & vous vous êtes marié avec elle

(1) *V. la Note ci-devant.*
V. aussi les Mœurs, *pag.* 49 & *suiv.*

pour lui ôter ses scrupules ; vous avez enlevé la fille d'un Marchand de Vin de Londres, parce qu'il ne vous l'auroit point donnée ; vous avez été Turc, Corsaire, Chrétien, Médecin, Luthérien, Calviniste, Quaker, Manichéen, Athée, &c. vous avez épousé quatre femmes à la fois, de crainte d'en manquer : je ne trouve rien de plus naturel que tout cela.

Mais quand je considére que vous avez été emprisonné, ruiné, cocufié, parce qu'un chien avoit pissé sur le jupon d'une entretenue ; quand je considere qu'on vous a donné deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, parce que vous aviez trop bien servi sa Hautesse ; quand je considere que la justistice vous a recherché pour avoir été associé avec un homme qui tâchoit de faire fortune comme il pouvoit, & que cette même Justice vous a persécuté pour avoir composé un livre contre un Juif qui est mort il y a plus de 3000 ans ; quand je considere que vous avez été battu par des faquins de valets, parce qu'étant à pied vous ne vous dérangiez point pour la Poste, & que vous avez été contraint d'ôter la vie à un Marquis qui vouloit vous ôter la vôtre, ou du moins vous faire pendre, parce que vous aviez eu l'audace de vous défendre contre un Gentilhomme ; quand je considere qu'il vous fallut fuir la vengeance d'un cagot de Curé, pour avoir enseigné les élémens de la Loi naturelle aux enfants de ses paroissiens, & que la Justice de Normandie vous cherche encore pour avoir rendu service à autrui aux dépens d'une conscience qui n'appartient qu'à vous : quand, dis-je, je considére que vous avez été errant, poursuivi, proscrit, persécuté, pour avoir éclairé les hommes par des exemples puisés dans la pure Nature & la vraie Philosophie, pour

avoir tâché de jouir librement de la seule vie (1) que nous avons à espérer, & fait en sorte de ne point mourir de faim au milieu des biens de ce monde ; je ne doute plus que les Loix n'aient été inventées (2) pour détruire la Liberté naturelle, en fixant pour jamais la Loi de la propriété, & le droit barbare (3) de l'inégalité.

Oui, mon *cher Oncle*, continua le *Compere*, les Loix, la Religion, les Préjugés, la Violence se réunissent constamment contre celui qui ose penser & agir. Dans cet état de contrainte, l'homme demeure esclave, tandis qu'ils devroit être libre, & vit dans l'indigence au milieu du patrimoine de la Nature.

Si quelque génie transcendant, tel que l'inimitable *Pere Jean*, vient à s'appercevoir qu'il naît libre & hors de toute sujetion naturelle (4) à l'égard de son Pere ou de son Prince ; que rien n'est capable de le soumettre à aucun pouvoir sur la terre (5) que son propre consentement ; en un mot, que le vice, la vertu, le bien & le mal moral, le juste & l'injuste, & tout ce qui en dépend, ne consistent que dans l'opinion de ceux (6) qui les ont inventés pour appuyer leurs intérêts (7) ;

---

(1) *V. la vie heureuse, pag. 34.*

(2) *V. le Discours de* J.-J. ROUSSEAU *sur l'origine de l'inégalité parmi les Hommes, pag. 99.*

(3) *V. l'Encyclop. Disc. prélimin.*

(4) *Ibid.*

(5) *Encyclop. au mot* Gouvernement.

(6) *V. le Discours sur la vie heureuse, pag. 6.*

(7) *V.* MONTAIGNE, Tom. II. p. 391, où il est parlé

si, dis-je, cet homme rare auquel il a été réservé de déchirer le voile de l'illusion, tente de secouer le joug du travail, de la misere, de la servitude & de sa superstition, en usant des droits que la Nature (1) lui a donnés, il a tout à craindre de la tyrannye du plus fort, à moins qu'une prudence consommée ne le mette à l'abris des recherches de la justice & de la persécution des Prêrres.

Corbieu, dit *Pere Jean*, mon Neveu a raison. Je me suis moqué de tout temps de ces billevesées dont on endort les sots. J'ai toujours regardé la Religion & les Loix comme des inventions humaines; je n'ai consulté dans toutes les actions de ma vie que la seule (2) voix de la Nature: aussi ai-je rencontré par-tout des ennemis injustes & dangereux; mais j'ai éludé leurs piéges par ma prévoyance, mon adresse & ma fermeté. C'est sur ces vertus qui ne m'ont jamais abandonné, que j'ai fondé la tranquillité d'esprit dont je jouis, & qui sied si bien à la liberté de penser que j'ai adop-

---

des sentimens de *Protagoras*, d'*Ariston*, & de *Trasimaque*, sur la nature des Loix, du Juste & de l'Injuste, &c.

(1) *Voyez* PLAT. in Georg. *où l'un des Interlocuteurs se plaint de ce qu'en* inculquant à la jeunesse les principes de la Justice, on étouffe les sentimens nobles & élevés que les enfants apportent en venant au monde : *& il ajoute qu'on* ne voit briller en eux le droit de la nature, que quand ils viennent à secouer le joug des Loix.

(2) *Nihil aliud sibi naturam latrare nisi ut cum,*
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,
Jucundo sensu, cura semota, metuque.
LUCRET. *Lib* 2.

tée, ainsi qu'au sang froid inaltérable, qui, malgré Cicéron (1) & ses semblables, ne m'a jamais quitté, même en tuant des Capucins & des Mar-

---

(1) *Tu cùm furiales in concionibus voces mittis; cùm domos civium evertis; cùm lapidibus optimos viros foro pellis; cùm ardentes faces in vicinorum tecta jactas; cùm ædes sacras inflammas; cùm servos concitas; cùm sacra ludosque conturbas; cùm servos, uxorem sororemque non discernis; cùm quod in eas cubile non sentis; cùm bacharis; cùm furis, cùm das eas pœnas, quæ sunt solæ hominum sceleri à Diis immortalibus constitutæ.* CICER. Orat. pag. 1622.

» Quand vous haranguez le Peuple avec une éloquen- » ce empoisonnée : quand vous renversez les maisons » des citoyens ; quand à coup de pierres vous chassez les » plus dignes Sénateurs hors de la place publique, lors- » que vous réduisez les Temples en cendre ; quand vous » excitez les esclaves à la sédition, & que vous troublez » la célébration du Culte Religieux ; quand emporté par » une brutalité infâme, vous ne faites point de distinc- » tion entre votre femme & votre sœur, & que vous » ne vous souciez point de qui vous souillez la couche ; » lorsque, semblable a une Bacchante effrenée, vous » vous abandonnez à des fureurs horribles : c'est alors » que vous êtes en proie à ces supplices terribles que les » Dieux ont destinés pour châtier les crimes des hom- mes. «

Sua quemque fraus, suum facinus, suum scelus, sua audacia de sanitate & mente deturbat: hæ sunt impiorum furiæ, hæ flamma, hæ faces. Ibid. p. 1827.

» La propre injustice d'un chacun, sa propre malice, » son infamie, sa hardiesse désespérée, le transporte » hors de lui-même, le trouble le rend furieux. Ce sont » là les furies qui tourmentent le méchant ; ce sont-là » les flammes & les flambeaux avec lesquels les Dieux » le poursuivent. «

quis. Joint à cela, ma conſcience n'a jamais ſenti l'aiguillon de ce que le vulgaire appelle remords, & que j'appelle le ſupplice des foibles & des idiots (1) : ma Philoſophie ſe croiroit déshonorée, ſi elle s'occupoit de ces fâcheuſes réminiſcences (2), qui ne doivent leur origine qu'aux préjugés & à l'ignorance. Qu'en dis-tu ? l'homme aux reliques, ajouta *Pere Jean*, en parlant à *Diego*. — Très-redoutable *Pere Jean*, répondit *l'Eſpagnol*, je dis que dans certains cas, ma morale reſſemble aſſez à la vôtre ; à cette différence près, que la Philoſophie, que je reſpecte, mais que je ne

---

(1) *V. le Diſc. ſur la Vie heureuſe*, pag. 63.

(2) . . . . . . *cur tamen hos tu*
Evaſiſſe putes ; quos diri conſcia facti
Mens habet attonitus, & ſurdo verbere cædit?
Occultum quatiente animo tortore flagellum :
Pœna autem vehemens, ac multò ſævior illis
Quas & Cædius gravis invenit, & Rhadamantus,
Nocte dieque ſuum guſtare in pectore teſtem.
JUVENAL, Sat. XIII. v. 143 & ſeq.

» Pourquoi vous imaginer que ces gens ſans foi, ſans » probité, ne ſont point punis de leurs crimes ? Oui, » ce méchant homme ſe condamne ſoi-même à tous mo- » ments ; il eſt ſaiſi d'une ſecrette horreur, il ſe perſécu- » te, il ſe tourmente, il eſt lui-même ſon bourreau. » Les peines qu'il endure ne ſe peuvent exprimer ; » elles ſont plus terribles que les plus affreux arrêts de » *Cæditius*, plus cruelles que ceux que *Rhadamante* pro- » nonce dans les Enfers. Quoi ! avoir dans le fond de » ſon ame ; jour & nuit, un ſecret témoin de ſon crime ! » ah ! quel tourment !

comprends pas tout-à-fait, vous fait agir, & que dans toutes mes actions, je n'ai d'autre motif que mes intérêts particuliers, d'accord avec la Religion appliquée selon les principes que l'on m'a inculqués dans l'éducation honnête que j'ai reçue chez les *Jésuites* de *Saragosse*. Au reste, mon *Révérend Pere*, je vous regarde comme un saint homme, qui, par les traverses de votre vie, avez expié depuis long-temps le Capucinide que vous avez commis, & l'Apostasie dont vous vous êtes rendu coupable, soit à *Alger*, soit dans votre transmigration de *Paris* en *Hollande*.

Pendant le récit que *Pere Jean* avoit fait de son Histore, il s'étoit formé à l'ouest un orage très-considérable ; l'on entendoit par le bruit du tonnerre qui devenoit de plus en plus fort, que la ville de *Senlis* en auroit sa part ; & *Diego* achevoit de parler, lorsqu'un tourbillon furieux qui précédoit la pluie & la grêle, qui alloit tomber en abondance, renversa une partie de la cheminée de la Salle où nous étions. L'*Espagnol* effrayé de cet accident, s'écria : Mes amis, nous allons périr ! la chûte de cette cheminée est un avertissement de la colere divine qui va fondre sur nous. Je me souviens dans ce moment que c'est demain le jour de l'Assomption de la Vierge, & que nous avons mangé à notre souper un gigot de mouton, une poularde & six côtelettes. Prosternons-nous, mes chers compagnons ; intéressons le plus grand Saint du Paradis en notre faveur, & dites de cœur & d'affection ce que je vais réciter de bouche. — En même temps il se jetta à genoux, d'une voix triste & lamentable, il entonna la priere suivante.

O vous ! qui avez commencé par ne rien valoir ; mais qui ayant été blessé à la jambe au siége

effroyable, ou tous les élémens se confondent, où le Ciel & la Terre enflammés font une esquisse du dernier des jours. Daignez, dis-je, jeter un regard compatissant sur tous vos Serviteurs ; nommément sur mon doux maître, *Mathieu* le Philosophe, sur le vertueux *Pere Jean de Domfront*, sur mon ami *Jérôme* & sur moi. Ne permettez pas que nous périssions pour avoir mangé un gigot de mouton, une poularde & six côtellettes la veille de l'*Assomption* : rognez les griffes de Satan qui se prépare à nous gripper : reverrouillez les portes de l'abîme qui est prêt à nous engloutir : détournez la Foudre ! . . . . — A ces mots le Tonnerre éclatant d'une force épouvantable, perça le toit & le plancher de la chambre, & brisa en mille pieces la table autour de laquelle nous étions.

A ce spectacle effrayant, *Diego* tomba par terre & foira dans ses chausses. *Pere Jean* plus irrité de l'incongruité du foireux qu'épouvanté du coup de Tonnerre, prit l'*Espagnol* par le collet, le jeta au milieu de la cour & ferma la porte. Ensuite ayant rallumé la chandelle, il prit une bouteille qui étoit sur la cheminée, la vuida d'un seul trait, & nous dit en se rasseyant : Je voudrois bien savoir où vous avez pêché cet original : il est par la corbieu fou. J'ai eu la patience d'écouter son impertinente priere à *saint Ignace* ; mais, vertu de froc ! foirer en présence de *Pere Jean* ! je ne le souffrirai jamais. —— Tout le monde n'est point si intrépide (1) que

(1) L'intrépidité est une force extraordinaire de l'ame, qui l'éleve au-dessus des troubles, des désordres, & des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle,

vous, lui dis-je ; l'épouvante fait certains effets sur l'un qu'elle ne fait pas sur l'autre. Il y a mille personnes à qui il en seroit arrivé autant, en voyant le Tonnerre tomber à leurs pieds. Au reste il seroit à propos d'avertir l'hôte de cet accident ; la Foudre pourroit bien avoir mis le feu au grenier. ----- Ma foi, dit *Pere Jean*, tant pis pour le grenier. Je ne me mêle point des affaires d'autrui ; faites - en de même ; & songeons à vuider les six flacons qui sont là sur ce buffet. Mais je ne puis revenir de cet original !

Mon cher Oncle, dit le *Compere*, il faut en avoir pitié. Les *Jésuites* & la superstition lui ont fêlé le timbre, ainsi qu'à bien d'autres : il est confit dans une piété si puérile, si ridicule ; il est plongé dans une ignorance si crasse, qu'il cite à tort & à travers l'Ecriture, les Légendes, son Recteur des *Jésuites* de *Sarragosse*, & dans des circonstances si peu analogues à ses citations, qu'il me fait rire quelquefois & met en colere mon *Compere Jérôme*. Au reste c'est un assez bon garçon, qui m'est fort attaché, & que je garde parce que je lui fais faire par principe de Religion & par bêtise, tout ce qu'un homme d'esprit pourroit faire par principe de Philosophie. — Je lui pardonne donc, dit *Pere Jean* ; mais cela n'empêche pas qu'il soit un original. A propos, mes enfants, vous allez en Hollande ? ---- Oui, répondit le *Compere*. —— Hé bien, reprit *Pere Jean*, je vous accompagnerai jusques-là ; alors

---

elle ; & c'est par cette force que les Héros se maintiennent en un état paisible, & conservent l'usage libre de leur raison dans les accidens les plus surprenants & les plus terribles. *Réflexions & Maximes morales*, *page*. 78.

je continuerai ma route pour la Russie ; & si vous voulez faire ce voyage avec moi, il ne tiendra qu'à vous. — Très-volontiers, dit le *Compere* ; à Dieu ne plaise que je rejette une telle proposition : la fortune a voulu que je retrouve un oncle si chéri, si respectable, je ne l'abandonnerai de ma vie. Dès ce moment tous nos biens furent déclarés communs ; nous nous promîmes une fidélité à toute épreuve ; nous cimentâmes notre union en vuidant le reste de nos flacons, & nous conclûmes de finir la soirée en cherchant *Diego*, qui n'avoit point reparu depuis la fin de son oraison.

Après quelques perquisitions inutiles, nous fûmes contraints de mettre l'hôte & tous ses gens en œuvre pour retrouver le pauvre *Espagnol* : l'on parcourut toutes les granges, toutes les écuries, toutes les caves, tous les greniers de la maison, l'on s'égosilloit à crier : *Diego, Seigneur Diego, où êtes-vous ?* Point de *Diego*. Enfin l'on désespéroit de le trouver, lorsqu'on le découvrit dans un poulailler, où il s'étoit tapis parmi une quarantaine de poules.

Ayant rassuré l'*Espagnol* le mieux qu'il nous fut possible, il sortit de son réduit. Deux vigoureuses servantes lui écurerent le fessier, il changea de chausses, il rentra dans la chambre, & *Pere Jean* lui dit : L'*ami Diego*, en considération du récit que ton maître m'a fait de ton mérite singulier, je te pardonne l'incongruité de ton derriere : je te déclare que tu es compris dans l'alliance qui vient d'être contractée entre mon neveu, *Jérôme* & moi ; que tu auras voix en chapitre ainsi que chacun de nous ; que je te prends sous ma protection spéciale en tout, contre tout, fût-il contre Lucifer. — Ah ! très-vénérable *Pere Jean*, s'écria *Diego*, en se jetant à deux genoux, après mon maître que voilà,

vous serez désormais celui que j'aimerai le plus sur la terre. Tous les jours de ma vie, à commencer dès ce moment, je réciterai cinq *Pater* & cinq *Ave Maria* à l'honneur de *sainte Barbe*, pour qu'elle daigne vous conserver dans le sentier de la vertu, & qu'elle vous préserve de mort subite, ainsi qu'elle fit autrefois *Auduin* le Chartreux, lorsqu'il tomba dans la neige.(1) Je prierai *saint Gassien*, dont l'Eglise célebre aujourd'hui la fête, qu'il veuille vous accorder joie, santé, richesse, & qu'il vous fasse élire pape un jour : car le Ciel m'a révélé dans le poulailler, que vous étiez le seul qui méritiez de remplir un poste si important, & qu'il ne falloit pas moins que votre vigueur, votre fermeté, votre exemple, pour réformer certains petits abus qui commencent à se glisser parmi les Pasteurs de la Bergerie du Seigneur. Lorsque *Diego* eut fini de parler, chacun fut se coucher, & le lendemain de grand matin nous partîmes de *Senlis*.

---

(1) Un Chartreux nommé *Auduin*, étant un jour tombé dans un précipice rempli de neige, y fut conservé en vie l'espace de quatre mois, par l'intercession de *sainte Barbe*. Au bout de ce temps-là, il sortit du précipice, se confessa, communia, & mourut aussi tôt.
Voy. TILMAN, *Bredenbach. Sac. Coll. Lib. IV. item. Chronic. Cartrus. Lib. IV. Cap. III.*

CHAPITRE XII.

Notre arrivée à Mons, *Capitale du* Hainaut Autrichien : *accident fâcheux qui nous arrive dans cette Ville, & les suites qu'il eut.*

IL ne nous arriva rien de remarquable dans notre route jusqu'à *Mons*, Capitale du Hainaut, & la premiere Ville étrangere que nous rencontrâmes après être sortis de France.

Lorsque nous fûmes aux portes de cette Ville, l'Officier de garde nous demanda en mauvais françois qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. *Pere Jean* qui savoit que dans ce Pays-là l'on est assez scrupuleux sur l'article des Voyageurs, répondit que nous venions de *Valenciennes*, & que nous étions Bourgeois de la Ville. L'Officier qui ne nous connoissoit pas nous laissa entrer.

Diego qui étoit démeuré derriere sans que nous nous en fussions apperçu, arriva quelques minutes après, & l'Officier lui fit les mêmes questions qu'il nous avoit faites. L'*Espagnol* fier de la protection que *Pere Jean* lui avoit promise à *Senlis*, répondit en enfonçant son chapeau : je m'appelle *Don Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos*; je suis un Gentilhomme Espagnol, né à *Bilbao* en *Biscaie*; je fus jadis l'élève du très-chaste & très vertueux pere Recteur des *Jésuites* de la Ville de *Sarragosse* en *Aragon*, le Page chéri de feu Monsignor *Herculè-François-Marie Tongarini*, Evêque de *Mansoura* en *Mansourie* : aujourd'hui, j'ai l'honneur d'être le serviteur du célèbre

Mathieu, le Patriache du bon sens, le compagnon de son compere *Jérôme*, l'ami, le protégé de l'intrépide & respectable *Pere Jean* de *Domfront*, qui a été Grenadier, Capucin, Juif, Hérétique, Quaker & Athée, & qui, par la grace de Dieu, est aujourd'hui meilleurChrétien que notre Saint pere le Pape, ou peu s'en faut. —– L'Officier, qui étoit un Allemand, n'entendant rien à ce discours de *Diego*, le fit mener par deux fusiliers chez le Commandant de la Place.

Ce Commandant, qui étoit un vieux Papa à demi-sourd, ne comprenant pas mieux le François que l'Officier, fit approcher l'*Espagnol* pour entendre ce qu'il disoit. Celui ci lui cria à l'oreille ce qu'il avoit débité à l'Officier. Le Commandant croyant qu'il lui disoit des sottises, tomba sur le harangueur, le régala de quelques coups de canne, & l'envoya en prison.

Une demi-heure après cette scene singuliere, le vieux Allemand fit ramener *Diego* devant lui, & l'interrogea derechef; l'*Espagnol* tint le même discours, & ajouta que le Patriarche *Mathieu*, le respectable *Pere Jean* & l'ami *Jérôme* étoient dans la Ville.

Le Commandant ayant compris ces derniers mots, nous fit chercher. Lorsqu'on nous eût trouvés & conduits devant lui, ils nous demanda qui nous étions, quel étoit notre pays? le *Compere Mathieu* lui répondit avec gravité que nous étions Philosophes, & que n'étant soumis à aucunes Loix ni aucun Gouvernement, nous n'étions point plus d'un pays que d'un autre. Là-dessus on nous envoya au cachot.

Le Commandant ne s'étant jamais trouvé dans le cas d'avoir affaires à des Philosophes, tint un Conseil de guerre pour savoir ce qu'il devoit fai-

re de nous. Il fut conclu que l'on devoit nous examiner à fond ; que si nous étions des Espions, il falloit nous faire pendre, sinon que nous recevrions vingt-cinq coups de bâton, & que nous serions chassés de la Ville, pour nous apprendre à respecter les usages établis dans les pays où nous nous trouverions désormais.

Le lendemain de ce Conseil de guerre, le Commandant nous fit amener devant lui, nous fit reprocher par un Auditeur d'en avoir imposé à notre arrivée à l'Officier de garde, d'avoir insulté *Son Excellence*, & nous fit demander nos passe-ports. Le *Compere* & moi présentâmes les nôtres, qui furent rejettés comme invalides & surannés : *Pere Jean* & *Diego* n'ayant rien de mieux à montrer, le Commandant conclut que nous étions dans le cas d'être traités comme Espions.

A ce mot, le *Compere Mathieu* s'écria : quoi! l'on triateroit des gens comme nous comme Espions, sous prétexte que nous sommes entrés dans cette Ville sans être munis de passe-ports valables! n'est-il point libre à tout le monde, sur-tout à un Philosophe, de parcourir la terre entiere sans être tenu de rendre compte à qui que ce soit de ses intentions & de ses démarches? Par quel droit Monsieur le Commandant s'arroge-t-il le pouvoir d'interdire l'entrée d'un pays à un étranger qui n'est pas muni d'un vain papier, lequel ne rend ni ses vues ni ses intentions meilleures? Un chacun ne porte-t-il pas sur son front le passe port de la Nature? Lorsqu'un homme en voit un autre aller, venir, agir, ne doit-il point penser qu'il ne fait qu'user de la Liberté naturelle, à laquelle, ni Prince, ni Roi, ni tel autre Usurpateur d'une autorité injuste & barbare, n'a aucun droit de s'opposer? O Liberté chérie! l'esclavage & l'intolé-

rance t'ont bannie de la terre! — Monsieur le Philosophe, dit l'Auditeur, comme Monsieur le Commandant a passé sa jeunesse à être Fifre & ensuite Tambour, il n'a point eu l'occasion d'apprendre ce que c'est que cette Liberté naturelle dont vous parlez: depuis ce temps-là il fut occupé à remplir les devoirs des différens grades par lesquels il a passé, & n'a point eu le loisir de s'instruire davantage sur cet article; mais il est Commandant, & en cette qualité il a ordre de ne laisser entrer aucun étranger en cette Ville sans passe-ports suffisans, ou sans produire quelque honnête bourgeois qui réponde de sa personne, & qui rende raison des motifs qui l'amenent ici. Ces précautions ont été dictées par la prudence. Nous sommes voisins de la France, & à la veille d'une guerre avec elle; nous ne saurions trop nous précautionner contre les entreprises que cette Puissance pourroit former contre cette Ville, qui est une des clefs du pays: d'ailleurs cet usage est fondé sur un Droit naturel & propre à chaque Nation en particulier, lequel est de prendre chez elle telles mesures qu'il lui plaît pour son bien-être & sa conservation, sans devoir en rendre compte à personne. — Voilà donc les raisons, dit le *Compere*, que vous avez à alléguer pour appuyer vos injustices & vos vexations? ô Nations policées!... Hélas, divine Liberté! quand est-ce que.... Le *Compere* alloit continuer; mais le Commandant fit signe à la garde qui nous avoit amenés de nous reconduire au cachot.

Le lendemain nous fûmes présentés derechef devant le vieux Allemand, qui nous interrogea chacun en particulier. Le *Compere* lui tint à peu près le même discours que la veille, & l'envoya promener; *Pere Jean* voulut le battre; *Diego* le

traita d'hérétique, & moi je dis qu'ils avoient raison tous trois. Après cet examen nous fûmes renvoyés en prison.

Quelques jours après, l'Auditeur dont j'ai parlé plus haut, vint nous annoncer que l'on n'avoit rien trouvé à notre charge touchant l'espionnage; mais que comme nous étions des impertinents qui avions menti à l'Officier de garde, qui avions plusieurs fois perdu le respect dû à son Excellence, qui l'avions insultée, nous étions condamnés à passer une *rouste* (1) sur la place d'armes de la ville. A cette terrible nouvelle *Diego* se mit en priere; le *Compere* pesta de plus belle contre la persécution & la tyrannie; *Pere Jean* se fit apporter un baril de biere & but le reste de la journée & toute la nuit. Pour moi, je m'endormis, en attendant le régal que l'on destinoit à nos épaules.

Le lendemain matin un détachement de 50 Grenadiers vint nous prendre, pour nous mener où l'on nous attendoit. L'Officier qui commandoit cette troupe nous dit, en sortant de prison, de nous réjouir; qu'au lieu de 800 hommes que l'on avoit commandés pour l'exécution, il n'y en auroit que 780; qu'au lieu de six tours que nous devions passer, nous n'en passerions que cinq; & que par le calcul qu'il avoit fait, nous ne recevrions chacun que quinze mille six cents coups d'étrivieres, au lieu de dix-neuf mille deux cents que nous aurions reçus, si le Pere Confesseur de son Excellence n'eût intercédé pour nous, & ne l'eût porté à adoucir notre sentence.

Cette épouvantable consolation fit un tel effet

---

(1) C'est ainsi que les Allemands nomment le châtiment qu'on appelle en France, *passer par les baguettes*.

sur mon individu, qu'à l'instant les nerfs de ma jambe gauche se retirerent, & je suis demeuré boiteux depuis ce temp-là. Comme ceci est un fait constant, je prie en passant Messieurs les Physiciens d'exercer leurs spéculations sur un phénomene aussi singulier.

Au bruit qui s'étoit répandu qu'on alloit vergeter l'omoplate de quatre Philosophes, qui ne reconnoissoient point de loi, qui n'étoient d'aucun pays, il s'étoit assemblé un peuple innombrable pour assister à l'exécution de quatre hommes qu'il s'étoit figuré devoir être extraordinaires & autrement faits que d'autres.

C'étoit au milieu de cette multitude que nos gardes nous conduisoient. *Pere Jean* fumant sa pipe, marchoit d'un pas grave & assuré: le *Compere* le suivoit en jurant; *Diego* prioit, & moi je pleurois. Nous approchions de l'endroit fatal: six ou huit maudits Tambours préludoient déjà la marche qu'ils alloient battre pendant le régal dont on se promettoit d'honorer notre philosophie, lorsque tout-à-coup *Pere Jean* renversa quatre Grenadiers de sa droite & fendit la presse: le *Compere* & *Diego* le suivirent; j'en fis de même, & en quatre pas nous nous trouvâmes dans une Eglise vis-à-vis de laquelle nous venions d'arriver (1) & d'où nos gardes n'oserent nous tirer.

Lorsque nous fûmes dans ce lieu, *Pere Jean* s'écria: Par la vertu de *saint Adhelme!* je savois bien que je me tirerois de cette affaire-ci. Un hom-

(1) Dans le temps que cette aventure arriva, les Eglises, les Couvens, les Cimetieres des Pays-Bas Autrichiens étoient des asyles pour certains criminels. Mais il s'est fait depuis quelque changement à ce sujet.

me tel que moi ne perd jamais la tête, dans quelque péril qu'il se trouve. Vivent les gens d'esprit, morbleu! Pour toi, dit-il au *Compere*, tu aurois juré long-temps avant que tes imprécations nous eussent épargné la millieme partie des coups que nous allions recevoir. Et toi, pieux bavard, dit-il à *Diego*, j'ai bien voulu être ton ami, ton protecteur; je le ferai même toujours; mais c'est sous cette condition que de ta vie tu ne compromettras la personne de *Pere Jean* avec les Commandants allemands. *Diego* reçut cette mercuriale les yeux baissés, fit une profonde inclination, & continua sa priere que l'événement n'avoit pas interrompue.

Nous fûmes à peine une heure dans cet asyle, que nous nous vîmes fournis de vivres au moins pour quinze jours. Dans l'après-midi un honnête Cordonnier nous apporta plus de cent quatre-vingt florins d'une quête qu'il avoit faite *pour de pauvres Philosophes qui étoient en franchise*. Il nous dit que les Confréries de l'Eglise où nous étions s'intéressoient pour nous auprès de son Excellence, & qu'elles espéroient d'obtenir incessamment notre délivrance. Nous remerciâmes le Cordonnier, & il partit.

Vers le soir le Curé de cette Eglise vint nous voir. Comme il nous trouva causant, il nous dit d'un ton brusque, que nous devrions bien respecter le lieu où nous étions, & nous souvenir que Dieu y étoit présent. — M. le Curé, dit le *Compere*, Dieu n'est pas plus présent en ce lieu qu'ailleurs. C'est un Être parfait, immense, que rien ne peut contenir que sa propre immensité: il ne peut se diviser ni s'étendre, ni se restreindre dans aucun lieu. — Tu es donc un hérétique, dit le Curé? Je ne suis ni hérétique, ni orthodoxe, ré-

pondit le *Compere*; je n'endosse aucune livrée de parti : je suis ce que tout le monde devroit être; je suis philosophe. — D'où vient donc l'asyle dont tu jouis, maraud? — Il vient, répliqua le *Compere*, de l'ignorance & de la méchanceté des hommes. L'établissement que *Moïse* (1) a fait des asyles pour des personnes entiérement innocentes, est une preuve de ce que je viens d'avancer. Si une personne avoit commis un homicide innocemment, devroit-il chercher d'asyle ailleurs qu'aux pieds de la Justice, & d'autre protection que celle des loix? Mais de tout temps les hommes ont été sots, injustes, méchants, & les loix tyranniques ou insuffisantes. Ce n'est pas tout : indépendamment de la cause vicieuse qui a produit l'établissement des asyles, ces asyles sont devenus eux-mêmes la source d'une infinité d'abus affreux : les plus grands scélérats y furent à l'abri de toutes poursuites, & exempts de toutes peines (2). N'allons point chercher des exemples chez les Payens; arrêtons-nous au Christianisme. Pour le peu que vous ayez lu ailleurs que dans votre bréviaire, M. le Curé, vous aurez vu que la coutume ayant, dès le regne de l'hypocrite *Constantin*, fait regarder les Eglises comme des lieux de refuge, *Théodose* & ses successeurs furent obligés de restreindre ce privilége, qu'on avoit étendu à des gens indignes de toute protection : mais ces loix, ni celles que *Justinien* fit

(1) *Voy.* ce que dit là-dessus, GROTIUS, *Lib. II. cap.* XXI. §. 5. & LE CLERC *sur les Nombres* XXXV. 6.

(2) *Voy. l'Hist. de l'Acad. des Inscript. &c. Tom. V. Edit. de la Haye*, p. 52. & suiv.

là-dessus long-temps après, ne furent point des barrieres assez fortes pour empêcher que vous autres, Messieurs les Ecclésiastiques, ne fissiez servir le progrès d'un abus si énorme au dessein d'établir votre propre domination, & d'attenter sur le droit du Magistrat. Vous aurez encore lu, M. le Curé, que les conciles ouvrirent l'asyle à toutes sortes de criminels, & le leur assurerent par les foudres de l'excommunication qu'ils lancerent contre ceux qui les en oseroient tirer; que nos souverains Seigneurs & Maîtres, les Papes de *Rome*, ne manquerent point de pousser aussi loin qu'ils purent l'immunité de ces lieux, que leur prétendue sainteté devroit faire regarder comme souillés par une telle protection (1)...... Qu'entends-tu, interrompit le Curé, par ce fatras de rapsodies dont tu m'ennuies? J'entends, dit le *Compere*, qu'il est étonnant qu'on ait établi des asyles pour recevoir un homme qui, après avoir commis innocemment quelque crime, fuit les poursuites de la Justice comme celles d'une bête féroce; qu'il est encore étonnant que ces lieux destinés à être le refuge des malheureux, soient devenus celui des plus grands scélérats. J'entends

(1) *Voy.* JACQUES GODEFROI *sur le Code Théodosien*, *Lib.* IX. *Tit.* XLIV. & XLV. *Tom.* III. page 356. & seqq. BUDÆUS, *Jurisp. Hist. Specim.* § 15. & seqq. THOMASIUS, *Not. in* LANCELOT. *Lib.* II. *Tit.* XX. p. 1048 & seqq. HERTIUS, *Dissert. de Superiorit. Territor.* §. *n.*

Ceux qui voudront voir ce qui concerne le Droit d'Asyle, que les Ambassadeurs s'attribuent, pourront consulter THOMASIUS, *Diss. de jure asyli, Legat Ædibus compet.* & *le Traité de* BYNKERSHOEK *du Juge Compétent des Ambassadeurs*, *Chap.* XXI.

enfin qu'il est surprenant que des Magistrats assez ignorants ou assez méchants pour confondre l'innocent avec le coupable, soient assez sots, assez foibles, pour respecter le vain asyle d'un lieu qui n'a pas lui-même, & qui ne peut recevoir de Dieu ni des hommes l'impertinent privilége de mettre l'innocence à couvert d'être traitée comme le crime, & le scélérat à l'abri de la punition de ses forfaits. — Je l'avois bien pensé, s'écria le Curé en s'en allant, que tu étois un maudit hérétique!

Lorsque le Curé fut parti, *Pere Jean* dit au *Compere*: Sais-tu bien, mon Neveu, que tu déraisonnes; & que le galimatias dont tu viens de régaler ce Prêtre pourroit en certaines occasions nuire à notre Philosophie? — Je le sais aussi bien que vous, mon Oncle, répondit le *Compere*; mais comme je me suis apperçu d'abord que ce Curé n'est qu'un ignorant, je n'y ai point regardé de si près. Je réserve à raisonner en forme lorsque j'aurai affaire à des personnes raisonnables. — Hélas! dit *Diego* en s'adressant au *Compere*, est-il possible que les grands hommes aient aussi leurs moments de foiblesse & d'aveuglement! Vous venez de dire que Dieu n'habite point ici préférablement à d'autres lieux; à la bonne-heure, c'est que vous ne l'y voyez pas. Mais les *Saints*! mon cher Maître, les *Saints*! pourriez-vous dire aussi qu'ils ne sont point ici plutôt que dans d'autres lieux? Ne voyez-vous pas là-haut *Saint Laurent* avec son gril, *Saint Crépin* avec son tranchet, *Sainte Anne* avec sa quenouille, *Sainte Apolline* avec sa mâchoire, *saint Pierre* avec ses clefs, *saint Paul* avec son sabre, *saint Antoine* avec son cochon, & *saint Martin* qui fais l'aumône au Diable? Ne voyez-

vous point là-bas *saint Corneille*, au cou duquel pend une hardellée *d'ex voto*, qu'on prendroit pour les breloques d'un Opérateur, si l'on ne savoit qu'il y a une terrible différence entre les opérations miraculeuses d'un Saint & les prestiges d'un Charlatan. Ah, mon maître, mon cher maître ! si ce Curé que vous venez d'irriter, s'avisoit de nous excommunier tous, que deviendrions-nous ? Nous deviendrions abominables aux yeux de Dieu, en horreur aux bons catholiques, & aussi maigres (1) que des chats dans la saison des grenouilles. — Auras-tu bientôt fini, dit *Pere Jean* à l'*Espagnol* ? je croyois que cette affaire-ci t'auroit rendu plus raisonnable ; mais, à ce que je vois, c'est de mal en pis avec toi. -- En conséquence de l'ordre de *Pere Jean*, *Diego* se tut.

Lorsque la nuit fut venue, nous soupâmes sur les provisions que l'on nous avoit fournies, & nous fûmes nous coucher dans une vieille chapelle où les marguilliers nous avoient fait apporter quelques bottes de paille. Le lendemain de grand matin, nous apprîmes que notre grace étoit accordée, & que nous pouvions partir. Un Sergent & huit fusiliers qui nous attendoient à la porte de l'église, nous entourerent à notre sortie, nous conduisirent hors de la ville ; & le Sergent nous signifia en nous lâchant, que M. le Commandant nous défendoit, sous peine de la vie, de remettre le pied dans *Mons*.

Lorsque nous fûmes libres, le *compere Mathieu*

(1) C'est une croyance assez généralement reçue parmi ceux de la Communion de Rome, que les personnes excommuniées deviennent pâles, maigres, languissantes, étiques, cacochimes, & qu'ils périssent misérablement au bout d'un certain temps.

nous dit en soupirant : Je partirois content de cette ville, si j'avois eu le temps de dire ma pensée à ce Commandant allemand : j'eusse volontiers passé la moitié de la *rousle* qu'on nous destinoit, pour avoir pu lui faire une dissertation en regle sur le droit de la Nature & sur le prétendu droit des Gens, & lui prouver qu'il n'est qu'un sot, qu'un brutal, un vil instrument de la tyrannie du plus fort. Mais il nous fit retirer au moment que j'allois lui débiter tout ce qui me venoit dans l'esprit là-dessus. Ah ! mon cher oncle, si nous sommes dans le cas de trouver souvent des animaux semblables sur la route de Russie, il vaut mieux retourner en France. --- *Pere Jean* répondit que le malheur qui venoit de nous arriver ne devoit son origine qu'à l'imprudence de *Diego* ; que comme il espéroit qu'il seroit plus sage par la suite, nous pouvions hardiment continuer notre route, en laissant toutefois les villes Autrichiennes hors de notre chemin. Le *Compere* consentit à la proposition de son oncle ; mais il témoigna quelque peine de ne point voir *Bruxelles*, *Louvain* & *Anvers*, avant d'arriver en Hollande. *Pere Jean* s'appercevant du chagrin de son neveu, dit qu'il n'y avoit point grande perte en cela ; que les Brabançons en général, ainsi que les Flamands leurs voisins, quoique fort honnêtes gens, étoient le peuple le plus sot, le plus vain, le plus superstitieux de toute l'Europe ; que pendant que l'on voyoit s'élever de temps en temps chez les autres nations, même en Espagne, quelque génie sublime, soit dans la Littérature, les Arts ou la Philosophie, ces animaux Belgiques croupissoient encore dans la plus crasse ignorance, dans une léthargie, dans une indolence qui fait honte à l'humanité : que les prétendus beaux Esprits qui se

trouvoient parmi eux n'étoient que de pitoyables bavards, que le plus petit Philosophe croté qui court les rues de *Paris* mettroit à *quia*. Il ajouta que si le hasard venoit à y produire quelque plante qui promît quelque bon fruit, la superstition l'étouffoit aussi-tôt; que les Prêtres & les Moines y étoient trop nombreux & trop considérés; que l'*Universitas alma Lovaniensis*, au lieu de donner à ses éleves des principes qui pussent élever leur esprit au moins jusqu'au sens commun, étoit un cloaque d'inepties & d'absurdités, un réceptacle de mille subtilités scholastiques & ridicules, où un jeune homme qui auroit les moindres dispositions en y arrivant, se pervertiroit le jugement sans ressource, & deviendroit incapable du moindre raisonnement. Que pour ce qui étoit d'*Anvers*, tout ce qui y respiroit ne méritoit pas d'être vu; que ce qui pouvoit y intéresser un galant homme, étoient les peintures exquises que l'on y voyoit des *Rubens*, des *Vandick*, des *Jordans*, de ces peintres admirables qui, après avoir illustré leur siecle & leur patrie, ont fait place à un tas de misérables barbouilleurs, à des rapetasseurs de vieilles croûtes, à d'indignes charlatans qui trompent impudemment le trop crédule étranger (1), en lui

---

(1) Je n'ai pu comprendre pourquoi *Pere Jean* s'emportoit plutôt contre les barbouilleurs d'*Anvers* que contre les barbouilleurs des autres pays. Il est vrai que dans cette ville il y en a quinze contre un ailleurs. Mais est-ce aux barbouilleurs seuls qu'il faut s'en prendre, s'il y a tant de tromperie dans le commerce de Tableaux à *Anvers*, ainsi que bien d'autres villes, ne fourmille-t-il pas d'une quantité d'autres brocanteurs de Tableaux qui ne sont pas barbouilleurs? Comme *Pere Jean* n'étoit point un homme à se laisser trop questionner, je n'osai lui demander la raison de cette préférence.

vendant de mauvaiſes copies ou quelques *Enſeignes à bierre*, pour des tableaux originaux...... Savez-vous, mon cher oncle, interrompit le *Compere*, que ce que vous dites-là touchant la vente d'une choſe pour une autre, eſt contraire à la bonne philoſophie? — Ma foi, je n'y ſongeois pas, dit *Pere Jean* : or çà, que les *Brabançons*, les *Flamands*, les *Anverſois* aillent à tous les diables; je n'en parle plus : continuons notre route; nous parlerons à notre aiſe lorſque nous ſerons arrivés à notre deſtination.

Nous continuâmes effectivent notre route, & cela avec tant de diligence, qu'en trois jours & demi nous arrivâmes à *Amſterdam*.

CHAPITRE XIII.

Rencontre d'un ancien ami de Pere Jean. *Repas chez deux Négociants Français.*

En entrant dans la Ville d'*Amsterdam*, un homme habillé de brun, portant une petite perruque ronde, accourut sauter au cou de *Pere Jean*, l'embrassa trois ou quatre fois, & lui dit : Est-ce bien toi, mon cher *Pere Jean* ? comment te portes-tu ? Et qu'as-tu fait de ma femme ? A ce mot *Pere Jean* s'écria; par la fressure de notre saint Pere le Pape ! c'est mon ami *Vitulos* : ma foi, je me porte comme le *Pont-neuf* : pour ta femme, le diable sait où elle est. Le Pere Prieur des *Grands Carmes* de *Rome* me l'a soufflée, comme je te l'avois excroquée. Que le Ciel en soit béni ; j'ai éprouvé dans cette occasion la vérité du proverbe qui dit : *Que nous serons mesurés de la même mesure dont nous mesurons les autres* ; mais j'en suis tout consolé —— Et moi je n'en ai jamais été attristé, dit *Vitulos* : tu m'as défait d'un fardeau qui me pesoit terriblement sur les bras. Si tu ne m'avois point enlevé cette sorcière à tous les diables, je l'aurois noyée un jour ou l'autre. Vive la communauté en toute chose. Morbleu ! le droit de propriété est un droit inventé par *Beelzebut* pour faire enrager les hommes. La possession d'un bien tourmente, fatigue, ennuie le possesseur, ou tente, ou fait tort à celui qui ne le posséde pas. — Oh ! oh ! dit le *Compere*, Monsieur est Philosophe, à ce que je vois ? — Oui-dà, répondit *Vitulos*, & de la plus fine espèce même. Ce n'est pas ce

dont il est question pour le présent ; où allez-vous loger ? *A la Ville de Lyon*, dit *Pere Jean* — Fort bien, reprit *Vitulos* ; j'y suis logé aussi : allons, partons. Ce soir je vous mene tous souper dans la meilleure compagnie du monde, où la liberté, l'enjouement & le plaisir le disputent avec la bonne chere : car je suppose que ces Messieurs qui accompagnent mon ancien Camarade, sont de ses amis. — Vertu de froc ! dit *Pere Jean*, crois-tu que je voyage avec mes ennemis ? Ce joli drôle que tu vois est mon Neveu ; c'est l'arc-boutant du bon sens & le restaurateur de la Philosophie : voilà son Compatriote & *Compere Jerôme*. Ce long flandrin efflanqué, avec sa physionomie de brebis, est le Seigneur *Diego-Arias-Fernando de la Plata, y Mendoça, y Rioles, y Bajalos*, Gentilhomme Espagnol, qui prie plus Dieu dans un jour, que nous n'avons fait pendant tout le temps que nous avons été *Capucins* : en général, ce sont mes intimes, mes bons amis, mes associés, & qui seront aussi les tiens, lorsque tu le voudras. — *Vitulos* enchanté poussa un cri de joie ; & sans regarder s'il étoit au milieu de la rue, il nous félicita & nous embrassa tous l'un après l'autre. Ce qui fit bien rire les gens, & sur-tout un boulanger vis-à-vis de la boutique duquel nous étions.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'Auberge, *Vitulos* nous conta qu'il étoit à *Amsterdam* pour certaines affaires qui concernoient la Philosophie : qu'il avoit des liaisons fort étroites avec *M. Dominus*, qui étoit l'agent des *Révérends Peres Jésuites* dans ce pays-là : que quant aux personnes chez lesquelles il vouloit nous mener souper, c'étoient deux Négocians François, demeurant ensemble, ayant chacun une très-jolie femme, chez lesquels il s'étoit introduit sous le manteau de la *Franc-*

Maçonnerie, & chez qui il avoit la liberté de mener deux, trois ou quatre amis, toutes les fois qu'il y étoit invité.

L'heure du souper étant venue, *Vitulos* nous mena chez ces Messieurs, qui nous reçurent le plus affectueusement du monde, ainsi que Mesdames leurs Epouses; trois autres conviés qui se trouvoient là, nous firent aussi beaucoup de politesse. Bref, l'on servit, & depuis long-temps je n'ai vu une table si délicatement fournie, ni de repas où regnât plus de gaieté, où il se dît plus de bons mots, plus de saillies, enfin où l'esprit & l'enjouement se trouverent si parfaitement réunis.

Lorsque le dessert fut servi, l'un de nos hôtes nous dit, Messieurs, je vous prie de nous excuser si vous n'avez point fait meilleure chere. Cependant je remercie le ciel de ce qu'il ne nous a point fait naître trois mille ans plutôt; car si l'on en croit le bon-homme *Homere*, le meilleur cuisinier de ce temps-là n'étoit point capable de faire une sausse-robert. Tout ce que nous eussions pu vous donner alors eût été un taureau bouilli, ainsi que fit *Ajax* à *Agamemnon*; deux cochons rôtis, comme fit *Eumée* lorsqu'il régala *Ulisse*. — Monsieur a bien des bontés; dit *Diego*: je prie Saint Barth... Monsieur a bien des bontés, assurément, interompit *Pere Jean*; mais si nous en voulous croire le bon-homme *Homere*, il nous en contera bién d'autres. Où diable auroit-il appris ce qui se servoit sur la table des Grands, lui qui étoit un Poëte, & par conséquent si gueux qu'il n'a peut-être jamais mangé que des oignons, des feves, & des pistaches? — Fort beau, mon Confrere, dit *Vitulos*, ayez meilleure opinion de Messieurs les Poëtes; s'ils peuvent ignorer par état ce qui se sert sur la table des Grands, ils ont

le privilége de le savoir par *inspiration*; l'enthousiasme dont ils sont possédés quelquefois, les éleve au rang de ces intelligences célestes, qui connoissent mille choses sans le secours des sens, & dont les lumières étendues ont quelque chose de divin. *Homere*, par exemple, a parcouru toute la Méditerranée, & je ne sache point qu'il ait jamais vu de tempête : voici toutefois de quelle façon il en décrit une au *XXe Livre* de son *Iliade*.

Comme la Compagnie n'entend point le *Grec*, je me servirai de la traduction de ce passage.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie;
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie:
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour,
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne fasse voir du *Stix* la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Si du *Gué-Trouin* vivoit encore, je lui défierois de peindre du moindre de ces traits les orages qu'il a essuyés dans le cours de ses expéditions (1).

---

(1) Et moi je défierois *Homere* & son prôneur *Vitulos* de décrire, soit par *inspiration* ou autrement, non pas une Tempête, mais certains petits morceaux de chair qui nous pendent sous le nez, aussi admirablement que *Lazarelli* les a dépeints dans le Sonnet sui-

Gran sostegni del mondo, almi Coglione,
Del Celestè Fattore opre ingegnose!
Da caricare i piccioli Cannoni,
Ond armato và l'huom, Palle focose,

Toutefois, mon cher camarade, les vers que je viens de réciter ne sont qu'un foible échantillon du passage original.

Mais ne reculons point jusqu'à *Homere*; n'allons point si loin, de crainte de nous fatiguer. Ne voyons nous pas parmi les Poëtes de nos jours, (*qui, par parenthese, ne sont que des Poëtraux en comparaison des anciens*) ne voyons-nous pas, dis-

---

Robusti, ancorche teneri, Palloni,
Con cui gluocan. trà lor Mariti, e Spose:
Del corpo human spermatici Embrione,
Dé Venerei, piacer Fonti amorose,
Magazzeni vitali, ove Natura
l'human seme riposto, a i figli suoi
D'assicurat la successiou procura:
Ma la gloria maggior, che tutti oscura
Gl'incliti pregi vostri, è l'esser voi
Del mio Don Ciccio Archetipo, e figura.
Cicceid. Sonn. 185.

Homere dans la description qu'il fait de la mer en furie n'a eu besoin, comme le dit fort bien *Vitulos*, que d'*inspiration*, ou plutôt de son imagination vive & impétueuse. Mais le Poëte Italien réunit ici l'imagination la plus brillante à ce que l'esprit a de plus profond, de plus exact, de plus poétique, de plus fin & de plus élégant. Ceci soit dit sans faire tort à ce que *Vitulos* entend prouver à *Pere Jean*. Mais je veux faire voir en passant que l'imagination est un foible avantage pour un Poëte sans l'esprit ou le sentiment.

Note du Reverend Pere Gardien des Capucins de Neausle.

je, parmi nos Poëtes, les uns perchés au coin d'un mauvais grenier, décrire en vers pompeux l'ordonnance, la régularité, la magnificence, la majesté d'un palais qu'ils n'ont jamais vu; la distribution, la proportion, le goût, la richesse des appartements où ils ne sont jamais entrés; la perspective riante, les chefs-d'œuvres de marbre, de jaspe, de bronze; les bosquets, les terrasses, les canaux, les fontaines, &c. qui embellissent des jardins dont ils n'ont jamais approché? N'en voyons-nous pas d'autres tapis dans leur galetas, & plus poltrons que le *Sosie* d'*Amphitrion*, tracer d'un crayon terrible l'ébranlement de deux armées prêtes à se charger, la violence de leur choc, le bruit des armes, le hennissement des chevaux, les cris des combattants joints au tonnerre du canon & de la mousqueterie; l'assemblage épouvantable de fumée, de poussiere & de feu; le spectacle horrible des morts, des mourants, des corps & des membres palpitants; en un mot, l'acharnement des vainqueurs, la rage, le désespoir des vaincus, toutes les horreurs du carnage, & la fuite d'un combat dont l'effroyable tableau tracé par des vers dignes d'un tel sujet, fait autant d'effet sur notre ame émue, que si nous étions les spectateurs de l'action même? D'autres, couchés sur un grabat, plus transis qu'amoureux, nous peignent d'un pinceau léger, mais plein de feu, les tendres discours, les baisers amoureux, les plaisirs vifs & doux, les ravissements délicieux de deux jeunes amants, à qui le hasard vient d'accorder pour la premiere fois une nuit tranquille, une nuit favorable à leurs desirs & à leurs amours. En voilà assez, je crois, pour prouver à l'univers entier, qu'en vertu du privilége de la poésie, l'Auteur de l'*Iliade* pouvoit savoir par une ef-

pèce d'inspiration ce qui devoit avoir été servi sur la table d'*Eumée* & d'*Ajax*, quoiqu'il vécut plus de trois cens ans après ces Héros — L'Ami, dit *Pere Jean*, tu ferois bien de. boire un coup, car tu vas t'enrouer. Après quoi, tu me diras si dans ces temps-là la nature n'avoit pas aussi abondamment pourvu qu'aujourd'hui les champs, les rivieres & les bois, de tous les animaux, de toutes les productions de la terre, dont nous savons si bien garnir nos tables.

Vitulos, au lieu de boire un coup, en but deux & continua ainsi:

La nature a été de tout temps aussi abondante, aussi variée en ses productions qu'elle l'est aujourd'hui. Il y a eu de tout temps des gens riches, & même des gourmands, puisqu'*Esaü* vendit son patrimoine pour un plat de lentilles: indépendamment des gens riches & des gourmands, il y eut des cuisiniers; mais ces cuisiniers étoient tout au plus des marmitons, en comparaison des cuisiniers françois d'aujourd'hui, sur-tout de ceux des Ecclésiastiques & des Maltôtiers, race de gens qui ne vivent que du malheur d'autrui, ainsi que les Médecins, les Apothicaires, les Avocats, les Procureurs & tant d'autres qui ont la conscience aux talons, & les ongles crochus comme les éperviers.

La cuisine des Anciens n'approcha donc jamais de la nôtre. Pour le prouver, je commence par *Abraham*, qui n'étoit certainement point pauvre, puisqu'avec son monde seul, il battit le Roi *Chordorlahomor* & ses trois confreres, qui avoient eu l'audace de s'emparer des biens & de la personne de *Loth* son Neveu: or ce Patriarche ne donna pour tout régal aux trois Anges qui vinrent lui rendre visite dans la vallée de *Mambré*, qu'un veau grillé

grillé, cinquante-six livres de pain cuit sous la cendre, & quelques pintes de *Boter-Melk*. De tels hôtes méritoient certainement bien un régal plus honnête & plus délicat; mais *Abraham*, tout hospitalier, tout généreux qu'il étoit, ne put faire l'impossible (1).

Les *Egyptiens* n'étoient vraisemblablement pas gueux, puisqu'un de leurs Rois fit délivrer pour plus de quatre millions de florins d'ails, d'oignons & de poireaux aux ouvriers qui bâtirent la grande Pyramide que l'on voit encore aujourd'hui à quelques lieues du *Grand Caire* : à en juger par une dépense si extraordinaire pour un sujet si peu important en soi, je répete donc que les *Egyptiens* devoient être des gens à leur aise, mais qui faisoient très mauvaise chere. Ils avoient fait des Dieux de plusieurs animaux mangeables, ainsi que des légumes les plus nécessaires à la marmite. (2) D'où il résulte encore une grande diminution sur la variété, sur la multiplicité des mets.

---

(1) Les Israëlites, postérieurs à ce Patriarche, ne furent point meilleurs cuisiniers que lui. L'on ne voit dans leur repas ni sauces ni ragoûts. Leurs plus grandes délices étoient le lait & le miel.

(2) *Quis nescit — qualia demens*
Ægyptus portenta colat? Crocodilon adorat
Pars hæc: illa pavet saturam serpentibus Ibin.
Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ;
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.
Illic cæruleos, hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Porrum & cæpe nefas violare, aut frangere morsu
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis

Car les animaux & les plantes qui avoient le bonheur d'être inscrits dans le Catalogue de ces Dieux étoient sacrés, & l'on n'y pouvoit toucher. Il s'est même vu des occasions, au rapport d'*Hérodote* & de *Diodore*, où la disette fut si grande que les *Egyptiens* se mangerent les uns les autres, plutôt que de mettre une de leurs Divinités au pot. De sorte que dans ce pays-là il valoit mieux être un Bœuf qu'un Homme.

Pour les animaux dont les *Egyptiens* pouvoient manger, ils en rejettoient la tête: autant de diminué encore. Le cochon étoit réputé immonde; de-là point de hure pour eux, point de jambons, point d'oreilles; de-là, ni langues fourrées, ni boudins, ni saucisses, ni andouilles, ni cervelas, point de pieds de cochon à la sainte menoud, point de carré au petit lard, point d'échinées en côtelettes, point de poulets piqués, bardés, lardés; point de mets enfin, soit rôtis, soit à la braise, soit en ragoût, où le lard entre aujourd'hui pour le tiers de l'assaisonnement.

Après avoir parlé du Patriache *Abraham* & des *Egyptiens*, je viens aux *Assyriens*. Ces Peuples passoient leur vie dans la sensualité & les délices de leurs serrails. Pour peu que l'on ait lu, on se ressouviendra des galanteries de *Sémiramis*, de la mollesse de *Ninias* & de ses descendants. Leurs bâtiments étoient de la dernière magnificence; le faste, le luxe les environnoient de toutes parts; pour leurs repas, il y régnoit plus de profusion & de confusion dans le service, plus d'emportement &

Numina! lanatis animalibus abstinet omnis
Mensa. Nefas illic fœtum jugulare capellæ. Juv. Sat. XV.

de diffolution parmi les conviés, que de délicatesse & de civilité : témoin ce qu'en rapportent plusieurs Auteurs, & nommément le Prophete *Daniel*, lorsqu'il parle du festin que *Balthazar* donna à toute sa Cour.

Quant aux *Médes*, l'on voit dans la *Cyropédie de Xénophon*, que leur table ressembloit assez à celle des *Babyloniens*.

Pour les *Grecs*, il est prouvé que dans les siecles héroïques ils n'avoient ni cuillers, ni fourchettes, ni nappes, ni serviettes : ils mangeoient avec les doigts comme le bon *Pere Adam*, & s'essuyoient à leur barbe comme *Mathusalem*. Il n'étoit point question dans ce temps-là de gibier, de volaille, ni d'œufs. L'on n'en voit pas même paroître sur la table des Amants de *Pénélope*, qui étoit bien les plus friands coquins du temps. Il en est de même des fruits & des légumes. Quant aux poissons, ils les méprisoient tellement que dans l'*Odissée*, *Ménélas* s'excuse d'en avoir mangé sur ce qu'il étoit réduit à la derniere nécessité. Aujourd'hui l'on fait gloire d'avoir sur sa table un bon Esturgeon.

De tous les *Grecs* postérieurs à ces temps héroïques, il n'y eut que les *Athéniens* qui débarbouillerent un peu l'Art de faire la cuisine. Tout ce qu'on nous conte de leurs festins, consistoit toutefois plus dans l'appareil du service, que dans le choix & la délicatesse des mets. Si quelque chose pouvoit faire désirer à un galant homme de se trouver à leurs repas, c'étoit les conversations enjouées & savantes qui occupoient les convives ; mais par malheur il ne s'y trouvoit point de femmes. Eh ! peut-on trouver un repas agréable, s'écria tout-à-coup *Vitulos*, où ce Sexe enchanteur ne préside pas? Convenez, mon cher *Pere Jean*,

que quelque délicatement composé que soit un plat, il n'est rien en comparaison de ce qu'il devient, lorsque ce qu'il contient est servi par une main telle que celle de l'une ou de l'autre de nos deux charmantes Hôtesses. Que de charmes! que de graces! dans la dissection, le choix, l'arrangement des morceaux, & la maniere de les présenter. O main blanche! main mignone & dodue! continua-t-il en se jettant sur celle de la Dame qui étoit à côté de lui, que votre vue est séduisante, lorsque ce qu'elle daigne nous servir est accompagné d'un doux regard, d'un sourire aimable, de ces mots obligeans, de ces graces enchantereffes, qui sont la sauffe de toutes les sauffes, l'élixir & la quinteffence des ragoûts les plus exquis, que l'art des cuisiniers ait inventé depuis le déluge jusqu'à nos jours. Oui, charmante Hôtesse, c'est de vous que l'on pourroit dire:

Le gratie, l'accoglienze, i risi é quanti
Modi son di vaghezza e leggiadria,
Il suave parlar: gl'alti sembianti,
La beltate, il valor, la cortesia,
Il senno, e li costumi honesti è santi,
E tutto quel che di laudato sia
Con quanto di valor piovano i dei
S'accoglie è fà sol'una lode in lei.

Et vous, dit-il en s'adressant à l'autre Dame, n'est-ce point de votre divine personne qu'*Ottavio Rinuccini* parloit autrefois lorsqu'il disoit:

L'oro del crin, la maestà del viso;
La porpora de' labbri, il sol degli occhi;
De la fronte le rose, e'l bel narciso;

L'arco del ciglio, che saete scocchi;
La voce, e'l gesto, e'l portamento, e'l riso;
Il guardo, che ferisce ovumque tocchi,
La grazia sua, la sua virtu divina,
Fan dell'anime altrui dolce rapina.

Or çà, dit *Pere Jean*, auras-tu bientôt fini? Je crois fort que ces Dames s'amusent plus des douceurs que tu leur débites, que de tes rapsodies sur la cuisine des Anciens; mais sçais-tu bien que voici leurs maris, qui pourroient fort bien ne point prendre toutes ces gentillesses sur le même ton. — Nos Hôtes ayant dit à *Pere Jean* qu'ils connoissoient le Pélerin depuis long-tems; qu'ils ne s'effarouchoient point de tout ce qu'il pouvoit conter à leurs femmes; & ces Dames ayant témoigné que cela leur feroit plaisir de l'entendre continuer à raisonner sur les Anciens, *Vitulos* reprit son premier sujet & dit:

Puisque ces Dames veulent bien me permettre de continuer, je passe à la cuisine des *Lacédémoniens*. Cette Nation mangeoit en public: les tables étoient distribuées par quinze personnes, auxquelles on donnoit tous les deux jours un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de monnoie pour l'apprêt & l'assaisonnement. Ce ne sera certainement pas encore ces gens-là qui donneront gain de cause à ceux qui voudront soutenir que la cuisine des Anciens l'emportoit sur la nôtre. Des *Lacédémoniens* je retourne aux *Athéniens*, pour vous dire qu'après ceux-ci les *Romains* son venus, qui renchérirent de quelque chose sur la cuisine des premiers; mais encore n'étoit-ce rien que la cuisine des *Romains* en comparaison de la nôtre.

Savez-vous bien, Monsieur *Vitulos*, dit le *Compere Mathieu*, que vous pourriez bien vous tromper dans votre calcul, & que l'on ne doit point tout-à-fait juger de la façon de manger d'une Nation par quelques traits que l'on en rapporte? non plus que l'on ne devra juger un jour de la table des Rois de *Suede* du dix-sept & du dix-huitieme siecle par celle de *Charles XII*.

Je sais cela aussi bien que vous, Monsieur le Philosophe, répondit *Vitulos*. Il y a trente ans que j'ai lu dans *Lamprides*, dans *Ammien Marcellin* & autres, que des Empereurs Romains, tels qu'un *Trajan*, un *Adrien*, un *Alexandre Severe*, un *Julien*, se contentoient souvent à leurs repas, lorsqu'ils étoient à l'Armée, d'un plat de pois ou de boullie; & je n'ai point jugé pour cela que l'on ne mangeât alors que des pois & de la bouillie; non plus que je n'ai jamais jugé de la bonne chere des *Italiens* du seizieme siecle, par le Pape *Adrien VI*. qui ne mangeoit que du *Stokvis*.

De tout cela enfin, je reviens à dire qu'il y a trois mille ans, ainsi qu'auparavant, l'on se contentoit de grosses pieces & de bon appétit pour sausse (1). Mais pour gagner ce bon appétit l'on travailloit, & aujourd'hui tous ceux qui mangent splendidement ne travaillent pas. Je sens que l'on va me demander si les anciens riches travailloient? Je répondrai que oui: & cela depuis le sceptre jusqu'à la houlette. *Rebecca* alloit fort loin chercher de l'eau dans une cruche qu'elle portoit sur ses épaules; & cette *Rebecca* étoit la belle-fille

(1) Le cochon rôti dont *Vitulos* a parlé ci-devant étoit un cochon de cinq ans, & le régal de cinq personnes. HOMER. *Odyss.*

de cet *Abraham* dont j'ai parlé tantôt, & qui étoit un *Maître Gars*, comme disent les Normands. Les enfants de *Priam* tirerent eux-mêmes de la remise le char qui devoit porter ce Prince au Camp des *Grecs*, y attelerent les mulets & les chevaux, & chargerent dessus le coffre qui contenoit la rançon d'*Hector*. L'on voit encore les fils d'*Alcinoüs*, Roi des *Phéniciens*, dételer les mulets du char de la Princesse *Nausicaa*, leur sœur, & celle-ci partir de là avec ses femmes pour aller laver ses robes à la riviere. A ces trois exemples j'en pourrois joindre cent autres (1); mais j'espere que ce que je viens de dire suffira pour cette fois.

Bois un coup, Robin-mignon, dit *Pere Jean*, tu as de l'esprit comme un sorcier aujourd'hui. Où diable as-tu pêché la Litanie que tu viens de nous débiter? Si tu étois demeuré Capucin, tu serois aujourd'hui Général de l'Ordre.

Il me semble, dit une des Dames, que *Monsieur Vitulos* a dit tantôt que les Poëtes d'aujourd'hui n'étoient que des *Poëteraux* en comparaison des Anciens. J'ai toute les peines du monde à

(1) Tels, que celui de *Saül* qui reçut la nouvelle du péril où étoit la ville de *Jabes* en *Galaad*, lorsqu'il étoit occupé à conduire un couple de Bœufs. *Reg.* XIV. 5.

Celui de *Jacob*, qui fut de *Bethsabée* à *Haran*, (distance de plus de 200 lieues) seul à pied, un bâton à la main, qui couchoit où la nuit le surprenoit, & mettoit une pierre sous sa tête pour lui servir d'oreiller. *Gen.* XXXII. 11.

Celui d'*Eumée*, qu'*Ulisse* trouva faisant des souliers, & qui avoit bâti lui-même les étables pour les troupeaux qu'il nourrissoit. *Odyss.* 14.

Celui de *Gédéon*, de *Ruth*, d'*Elisée*, d'*Ulisse*, &c. &c. &c.

croire cela ; je voudrois bien entendre le *Grec* pour en juger.

Madame, dit *Vitulos*, il ne faut point entendre le *Grec* pour cela : il ne faut que comprendre quelques traductions des pieces qu'ils nous ont laissées, avec ce que nos Poëtes ont fait de meilleur, & vous verrez la différence. Sans parler du fameux Epithalame qui fait partie des Livre saints ; sans parler de quantité d'autres morceaux qui valent cent fois mieux : qui approche aujourd'hui du *divin Anacréon* dans la maniere de peindre l'amour tel qu'il est ; c'est-à-dire, tel que nous ne le connoissons guere ? Les ouvrages de ce Poëte charmant ne sont que des graces, ne sont que des fleurs. Quelle aisance ! quelle délicatesse ! quel naturel dans la Poësie de la tendre *Sapho* ! écoutons-la exprimer la violence de son amour, dans la foible traduction d'un passage des précieux restes que nous avons d'elle.

Heureux ! qui près de toi, & pour toi seul soupire !
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler ;
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire :
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler ?
Je sens de veine en veine une subtile flâme.
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois ;
Et dans les doux transports, où s'égare mon ame
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus se répand sur ma vue ;
Je ne sens plus ; je tombe en de douces langueurs,
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit.... je tremble.... je me meurs,

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout entreprendre, &c. (1).

Quel ordre ! quel admirable mélange de circonstances & d'incidens ! quelle harmonie ! quel tableau ! Où est l'Amante de nos jours qui sente & s'exprime ainsi ? je dis plus, qui puisse comprendre tout le vrai, toute la délicatesse que vous venez d'entendre ? Ah, Madame ! il faut avoir le cœur de *Sapho* pour apprécier tout le mérite de chaque mot de ce chef-d'œuvre tel qu'il est dans l'original. J'y renvoie les curieux : ils le liront ; ils le trouveront peut-être froid & insipide. Ne vous en étonnez pas, Madame : il faut de grands mots aujourd'hui pour exprimer de petites choses ; mais de grands mots font ouvrir de grandes oreilles, & c'est assez dans le temps où nous sommes. — Monsieur *Vitulos*, dirent ces Dames, en riant, il se fait tard ; vous nous permettrez, ainsi que toute la Compagnie, de nous retirer. D'ailleurs, votre acharnement contre nos pauvres Poëtes modernes pourroit nous dégoûter de lire leurs ouvrages, & ce seroit un plaisir de moins pour nous. Bon soir.

Lorsque ces Dames furent parties, *Vitulos* con-

(1) L'original de cette traduction est une des plus belles Odes de *Sapho* que *Longin* nous a conservée. Mais comme cette Ode a passé par les mains de plusieurs Copistes & de différents Critiques, elle a beaucoup souffert des uns & des autres. Le Roi de France en possède un manuscrit très-ancien, écrit sans distinction de vers, sans ponctuation, sans ortographe. L'on eût mieux fait de nous la donner telle qu'elle est dans ce manuscrit, qu'avec tous ces retranchemens, additions, transpositions, changemens, qu'*Isaac Vossius* & autres y ont fait.

tinua, & nous dit : Le cœur des Anciens étoit tellement fait pour sentir, qu'ils exprimoient tout le feu dont leur ame sensible & volupteueuse étoit capable, jusques dans les passions les plus injurieuses à la Nature & au beau sexe. Si nous ouvrons *Diogene Laërce*, nous y voyons de quelle façon le divin *Platon* s'exprime sur ce sujet dans le fameux Distique qu'il a fait sur son cher *Agathon*.

Tout le monde sait qu'à l'*instar* de ce Philosophe & d'autres Anciens qui lui ressembloient, certaine Nation de delà les *Monts* se pique quelquefois de s'égayer à ce jeu, & de rimer sur ce sujet ; mais quelle différence entre leurs Poësies & ce que les Anciens nous ont laissé dans ce genre ! On peut voir comment *Jean de la Casa*, Archevêque de *Benevent*, & grand Pédéraste, s'il en fut un, s'explique sur cet article dans son *Capitulo del forno*. Quelles grossiéretés ! en comparaison de l'élégante & délicate polissonnerie du Philosophe grec. Cet Archevêque étoit toutefois un des plus polis Ecrivains de son temps, un des plus fameux Poëtes du siecle de *Dante*, du *Tasse*, de l'*Arioste* & du *Guarini* : il étoit l'Emule du *Berni*, du *Varchi*, du *Mauro*, du *Bino*, du *Molsa*, du *Dolce*, ainsi que du *Firenzuola*, du *Pucil*, du *Caro*, du *Franco*, du *Cardinal Bembo* & de l'*Aretin* même (1) ; & tel que l'Europe n'en a point de pareil aujourd'hui en fait de polissonnerie, si vous en exceptez *Piron* ; mais aussi, qu'est-ce que ce *Piron* ? J'ai vu des Grenadiers dans leurs corps-de-garde

(1) Tous Poëtes plus ou moins libres & polissons dans certains endroits de leurs ouvrages.

rougir, en entendant lire certains de ses Ouvrages.

J'aurois mille chose à rapporter là-dessus, Messieurs, si trois raisons ne m'obligeoient à finir; 1°. Ce que je viens de dire n'étant qu'une simple réfutation de ce que mon Confrere *Pere Jean* avoit avancé sur l'ignorance d'*Homere* touchant la cuisine des Anciens, & une légere preuve que les Anciens étoient meilleurs Poëtes que nous (1), mon discours deviendroit, si je m'étendois davantage, une dissertation sérieuse en forme, ou plutôt une plate & ennuyeuse rapsodie, une compilation indigeste, qui vous fatigueroit sans vous instruire: car, soit dit en passant, je ne suis ni érudit ni savant. 2°. Il est indécent à tout honnête homme de trop gloser sur le dernier article que je viens de toucher en parlant des amours de *Platon*, du goût particulier de l'Archevêque de *La Casa* & de leurs semblables; & ridicule à moi de trop m'étendre sur les amours plus honnêtes d'*Anacréon* & de *Sapho*, puisqu'il y a plus de deux ans que je ne me suis apperçu si je vis ou si je végéte.

---

(1) Si j'eusse osé interrompre Monsieur *Vitulos*, je lui aurois dit que ce qu'il avançoit étoit vrai en partie, mais que les Anciens n'ont jamais approché de nos meilleurs Poëtes Dramatiques, encore moins du célébre *la Fontaine*, dont les Fables sont autant au-dessus de ce que les Anciens ont fait de mieux en ce genre, que la *Henriade* de *Voltaire* est au-dessus de la *Pucelle* de *Chapelain*. Il paroît que *Vitulos* savoit cela aussi bien que moi; car il puise les exemples qu'il cite ici dans quelques pieces, où il y a plus de sentiment que d'esprit, & laisse là celles où il faut l'un & l'autre. J'ignore enfin pourquoi en élevant généralement tous les Poëtes anciens jusqu'aux nues, il ne parle d'aucun Poëte Latin.

Enfin il est temps que je me taise, & il est juste que chacun ait son tour à parler.

Ma foi, dit *Pere Jean*, voilà ce que tu as dit de plus raisonnable depuis une heure que tu brailles & que tu nous étourdis. J'avois cru dans le commencement que ce n'auroit été que pour quelques minutes; mais lorsque tu entreprends une fois de prouver quelque chose, tu entasses faits sur faits, preuves sur preuves, sottises sur sottises; tu parles *Grec*, *Latin*, *Italien*, *Allemand*, *Espagnol*, *Hébreu*, *Chinois*, *Arabe*, & tu ne songes point que tu assommes ceux qui t'écoutent. Çà, bûvons à la santé de nos hôtes, qui nous ont si bien régalés.

Lorsque cette santé fut bue, *Pere Jean* dit au *Compere*: Et toi, mon neveu, tu ne dis rien, tu es là comme un hébêté! régales-nous donc d'un plat de ta philosophie. L'un des conviés, qui étoit un Hollandois, ayant entendu parler de philosophie, demanda au *Compere* s'il n'étoit rien autre que philosophe, & si par hasard il n'étoit point aussi *Cocceien* ou *Voetien* (1). — Je ne suis ni l'un

(1) Ces mots désignent les Sectateurs de deux fameux Thélogiens Protestants, dont l'un se nommoit *Cocceius* & l'autre *Voetius*. Le premier fut professeur d'Hébreu à *Brême* sa patrie, puis à *Francker*, & finit par enseigner la Théologie à *Leyde* où il mourut en 1669. On a de lui de longs, longs, longs *Commentaires sur la Bible*, & *d'autres Ouvrages*, imprimés en 10 vol. *in-folio*, qui ont fait autant de bruit en Hollande, que s'ils en eussent valu la peine. Sa maniere singuliere d'interpréter l'Ecriture lui attira plusieurs adversaires, dont les principaux furent *Voetius*, & les *Voetiens*.

Ce *Voetius* étoit de *Husden*: il assista au Synode de *Dordrecht*, & fut professeur en Théologie & en Langues

ni l'autre, répondit le *Compere*: je m'embarrasse fort peu de ces impertinentes opinions qui divisent les savants, & qui répandent leur ridicule jusques dans vos écoles. Je suis un philosophe qui, par mes profondes réflexions sur la nature des choses, me suis élevé autant au-dessus des préjugés des autres hommes, que le soleil est au-dessus des étoiles par sa clarté. J'ai étendu mes regards sur tous les objets dont je suis environné (1); j'ai pénétré dans les replis les plus cachés

---

Orientales à *Utrecht*, où il étoit aussi Ministre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il dit des injures si atroces à ses ennemis, & fait paroître une passion & une fureur si extraordinaires, qu'on le prendroit pour un Energumene, si l'on ne savoit que c'est un Théologien qui dispute contre un autre. Cet esprit brouillon & opiniâtre ayant été fait Recteur de l'Université d'*Utrecht*, qui étoit Cartésienne, y fit défendre la Philosophie de *Descartes*, & fit paroître tant d'emportement contre ce grand homme, que s'il eût eu autant de crédit en Hollande que *Calvin* en avoit à *Genève* lorsqu'il fit brûler *Servet* en faisant la grimace d'intercéder pour lui, il lui auroit fait subir le même sort, & pis encore, s'il eût été possible.

(1) Quoique je ne sois qu'un sot, il me semble que *Charron* insinue dans le *Liv. II. Chap. II. de la Sagesse*, qu'il a entrevu les découvertes que le *Compere Mathieu* a faites en Philosophie. Ce *Charron* étoit un Pyrrhonien fieffé: & du Pyrronisme à la saine Philosophie, il n'y a qu'un pas; & lorsqu'il n'y a qu'un pas d'une chose à une autre, l'on n'a ordinairement point besoin de lunettes pour voir de l'une à l'autre. Ayant établi au commencement du Chapitre susdit qu'il faut recevoir avec toute humilité & soumission les vérités que la Sagesse Eternelle a revélées, se conformer aux usages, aux

de l'esprit & du cœur de l'homme, & j'ai vu que l'univers entier étoit plongé dans l'illusion, l'erreur, la malice & le mensonge.

---

coutumes, se soumettre aux Loix, &c. en un mot s'accommoder extérieurement à tout, *parce qu'il en faut rendre compte à autrui*, mais que les pensées, opinions, jugemens sont nôtres & libres; voici comme il proposa les fondemens de son systême d'Indifférence & de Scepticisme.

Or le vrai moyen d'obtenir & se maintenir en cette belle liberté du jugement, & qui sera encore une autre belle leçon & disposition à la sagesse, c'est d'avoir un esprit universel, jettant sa veuë & consideration sur tout l'univers, & non l'asseoir en certain lieu, loi, coûstume, & maniere de vie (avec la modification susdicte, tant au croire qu'au faire) être citoyen du monde, comme Socrate, & non d'une ville, embrassant par affection tout le genre humain. C'est sottise & foiblesse que de penser que l'on doit croire & vivre partout, comme en son vilage, en son pays, & que les accidens qui adviennent ici, touchent & sont communs au reste du monde. Le sot, si l'on recite y avoir autres créances, coustûmes, loix, toutes contraires à celles qu'il voit tenir & usiter; il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il mescroit tels recits, tant il a l'ame asservie aux siennes municipales, qu'il estime être les seules vraies, naturelles, universelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son goût & usage; & semble que nous n'avons autre touche de la vérité & de la raison, que l'exemple & l'idée des opinions & usances du pays où nous sommes. Or il se faut affranchir de ceste brutalité, & se faut présenter comme en un tableau cette grande image de notre mere nature, en son entiere majesté, remarquer là dedans un royaume, un empire, & peut-être ce monde (car c'est une grande & authentique opinion, qu'il y en a plusieurs) comme le traict d'une pointe très délicate, &

J'ai consulté l'Histoire générale de toutes les nations policées, & je n'y ai vu qu'un mélange bizarre de grandeur & de misere, d'orgueil & de

---

y lire une si générale & constante variété en toutes choses, tant d'humeurs, de jugemens, créances, cousttûmes, loix tant de remuëmens d'états, changemens de fortune, tant de victoires & conquêtes ensevelies, tant de pompes, cours, grandeurs évanouies : par là l'on apprend à se cognoistre, n'admirer rien, ne trouver rien nouveau ny estrange, s'affermer & résoudre par tout.

Pour acquerir & obtenir cet esprit universel, galant, libre, & ouvert [car il est rare & difficile, & tous n'en sont capables non plus que de Sagesse.] plusieurs choses y servent : premierement ce qui a esté dict au livre premier de la grande variété, différence, & inégalité des hommes : Ce qui se dira en cestuycy, de la grande diversité des loix & cousttûmes qui sont au monde ; Puis ce que disent les anciens de l'âge, estats, & changements du monde. Les prestres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy (dont y avoit plus d'onze mille ans, duquel & de tous les suyvans luy firent voir les effigies en statuës tirées au vif) le soleil avoit changé quatre fois de route. Les Chaldéens du temps de Diodore, comme il dict, & Ciceron, tenoient registre de quatre cens mille tant d'ans ; Platon dict que ceux de la ville de Sais avoient des mémoires par escrit de huit mille ans ; & que la ville d'Athenes fust bastie mille ans avant ladite ville de Sais. Aristote, Pline & autres, on dit que Zoroastre vivoit 6000 ans avant l'âge de Platon. Aucuns on dict que le monde est de toute éternité, mortel & renaissant à plusieurs vicissitudes ; d'autres & les plus nobles Philosophes ont tenu le monde pour un Dieu, fait par un autre Dieu plus grand ; ou bien, comme Platon asseure & autres, & y a très grande apparence en ses mouvemens, que c'est un animal composé de corps & d'esprit : lequel esprit logeant en son centre s'épand par nombres de musique en sa circonference, & ses

bassesse, de prospérité & d'infortune, de courage & de lâcheté; je n'y ai vu qu'un assemblage monstrueux d'opinions qui se heurtent, d'intérêts

---

pieces aussi, le ciel, les estoilles composées de corps & d'ame, mortelles à cause de leur composition, immortelles par la détermination du créateur. Platon dict, que le monde change de visage en tout sens : que le ciel, les estoilles se changent, & renversent par fois leur mouvement, tellement que le devant vient derriere, l'Orient se fait Occident. Et selon l'opinion ancienne fort authentique, & des plus fameux esprits, en raison, il y a plusieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien un & seul en ce monde; toutes especes sont multipliées en nombre, par où semble n'estre pas vray semblable, que Dieu aye faict ce seul ouvrage sans Compagnon, & que tout soit éspuisé en cet individu. Que l'on considére aussi ce que la descouverte du monde nouveau, Indes orientales & occidentales, nous a apprins : car nous voyons premierement que tous les anciens se sont mescomptés, pensans avoir trouvé la mesure de la terre habitable & comprins toute la cosmographie, sauf quelques Isles escartées; mescroyans les antipodes : car voilà un monde à peu près comme le nostre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, distingué par royaumes & empires; garny de villes, qui surpassent en beauté, grandeur, opulence, toutes celles qui sont en Asie, Affrique, Europe, il y a plusieurs milliers d'années. Et qui doute que d'icy à quelque temps il ne s'en découvre encore d'autres ? Si Ptolomée & les anciens se sont trompés autrefois, pourquoy ne se peut tromper encore celui qui diroit que maintenant tout est descouvert & trouvé ? Je m'en voudrois bien fier en lui ! Secondement, nous trouvons qu'en ces nouvelles terres presque toutes les choses que nous estimons icy tant, & les tenons nous avoir esté premierement revelées & envoyées du ciel estoient en créance & observance commune plusieurs mille ans auparavant qu'en eussions ouy les premieres nouvelles, soit au faict de religion, comme la créance d'un seul premier homme, pe-

qui se croisent, de préjugés, de haine, de trahison, de vexations, de tyrannies, de cruautés, de guerres, de meurtres, en un mot, de tous les maux qu'on puisse imaginer.

---

re de tous, du déluge universel, d'un Dieu qui vesquit autrefois en homme vierge & sainct, du jour du jugement, du purgatoire, resurrection des morts, observation des jeusnes, caresmes, celibat des prestres, ornemens d'Eglise, surplis, mitre, eau beniste, adoration de la croix, circoncision pareille à la Juifve & Mahometane & contrecirconsion; par laquelle ils tiennent soigneusement & religieusement couvert le bout de leur membre, estirpant la peau avec des cordons, affin qu'il ne voye & ne sente l'air. Au faict de la police, comme que les aisnés succédent à tout le bien; que le pourvenu à un beau & grand grade prend un nouveau nom, & quitte le sien; subsides tyranniques, armoiries, sauts de batteleurs, musique d'instrumens, Imprimerie. Par tous ces discours, nous tirons aisément ces conclusions : que ce grand corps, que nous appellons le monde, n'est pas ce que nous pensons & jugeons; que ny en son tout, ny en ses parties, il n'est pas toujours mesme, ains en perpétuel flux & reflux. Qu'il n'y a rien dict, tenu, creu, en un temps & lieu, qui ne soit pareillement dict, tenu, creu, & aussi contredict, réprouvé, condamné ailleurs; estant l'esprit humain capable de toutes choses, roullant toujours ainsi le monde, tantost le mesme, tantost divers; que toutes choses sont enfermées & comprinses dedans ce cours & révolution de nature, subject à la naissance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats, ciels, airs, terroirs. Et de ces conclusions nous apprendrons à n'espouser rien, ne jurer à rien, n'admirer rien, ne se troubler de rien; mais quoy qu'il advienne, que l'on crie, tempeste, se résoudre à ce poinct, que c'est le cours du monde, c'est nature qui faict des siennes; mais pourvoir par prudence qu'aucune chose ne nous blesse par notre foiblesse & lascheté.

L'Histoire politique me montre jusqu'à quel point de fausseté, de souplesse, d'imposture, de méchanceté, d'ambition, un homme seul, ou plusieurs hommes réunis peuvent parvenir pour commander aux autres, & à quel point d'ignorance, d'impuissance ou de lâcheté, ces autres peuvent être réduits pour se laisser mettre sous le joug. Indépendamment de tous les maux qu'une telle autorité, une telle sujettion entraînent dans l'intérieur d'une société quelconque, cette histoire me montre encore ceux qui découlent des dissentions, des querelles, des guerres entr'elles, & d'autres sociétés semblables, pour des intérêts, des prétentions de propriété, de possession, de commerce, ou par des motifs de point d'honneur, de jalousie, de caprice & d'ambition.

L'histoire de la Jurisprudence me démontre l'inutilité, le ridicule, le nuisible du droit de propriété. Depuis l'établissement de ce droit, les hommes n'ont encore pu déterminer la façon de l'entendre, ni la maniere de l'appliquer. Chaque nation a eu ses loix particulieres là-dessus, chaque pays ses coutumes, chaque Législateur, chaque Jurisconsulte ses opinions différentes. D'où sont résultés les fraudes, les injustices, les haines, les animosités, les dédales de la chicane, la fortune des uns sur la ruine des autres, en un mot, une grande partie des maux que l'on connoît, dans le détail desquels il est inutile d'entrer.

L'histoire de la philosophie, j'entends ici la philosophie ordinaire, & non la mienne; l'histoire, dis-je, de la philosophie m'apprend que l'esprit humain infatué de ses préjugés, assujetti à se conformer aux opinions des autres, ou menacé des fureurs de la persécution, n'est capable que d'inventer des absurdités & des chimeres.

L'hiſtoire de la médecine me fait voir à combien d'accidents, d'infirmités, de maladies l'homme civiliſé eſt ſujet, en comparaiſon de l'homme ſauvage, & à combien de plus grands maux il s'expoſe encore, lorſqu'il ſe met entre les mains de cette engeance d'ignorants que l'on appelle Médecins, qui depuis trois mille ans de diſpute ſur les cauſes des maladies & la nature de leurs remedes, ne ſont point encore d'accord ſur la maniere de traiter une ſimple fiévre.

Enfin l'hiſtoire de la religion m'ouvre en entier le cœur & l'eſprit humain; & je découvre d'un coup d'œil à quel point d'erreur, de contradiction, d'ignorance & de barbarie même l'homme peut atteindre, lorſqu'en ſortant de ſon état naturel, il prétend pouvoir étendre ſa curioſité téméraire ſur l'Auteur de la Nature (1). Les uns après

---

(1) Un fameux Ecrivain du cinquieme ſiecle, qui n'avoit en vue que la différence des opinions des Philoſophes Payens ſur la nature de la Divinité en parle ainſi:

Nec hoc eſt admiratione dignum, cum ſciamus inter iſtos Philoſophos quanta ſit de ipſa Deorum Natura diſſenſio, quantiſque diſputationum argumentis vim totam Divinitatis conentur evertere. Cum aliis Deos non eſſe dicant; alii, eſſe quidem, ſed nihil procurare definiant; alii, & eſſe, & rerum noſtrarum curam procurationemque ſuſcipere..... & tantæ ſint hi omnes in varietate & diſſentione, ut longum & alienum ſit ſingulorum enumerare ſententias. Nam alii figuras his pro arbitrio ſuo tribuunt, & loca aſſignant, ſedes etiam conſtituunt, & multa de actionibus eorum vitâque deſcribunt, & omnia quæ facta & conſtituta ſunt, ipſorum arbitrio regi gubernarique pronunciant. Alii, nihil moliri, nihil curare, & ab omni adminiſtrationis cura vacuos eſſe dixerunt: afferuntque omnes veriſimile quiddam

ces recherches vaines, impuissantes, ont dit qu'il n'y avoit point de Dieu : d'autres ont dit qu il y en avoit un, & ceux-ci devoient s'en tenir là : d'autres on soutenu qu'il y en avoit deux ; un bon & un mauvais : d'autres ont prétendu qu'il y en avoit quatre, six, dix, quinze, vingt, plus ou moins, mais de diverses especes & de différens grades. Tous enflés de leur découverte, ont prétendu définir la nature de la Divinité. Les uns ont fait de Dieu un être indolent, ne se mêlant de rien ; d'autres l'ont fait foible & ridicule ; d'autres avide & jaloux ; d'autres inconstant & capricieux ; d'autres vain & cruel ; & tous enfin lui ont rendu un culte analogue à la nature & aux qualités qu'ils lui attribuoient.

---

quod auditorum animos ad facilitatem credulitatis invitet. JULIUS FIRMICUS MATERNUS, Astronum. Lib. I. in Præfat.

„ Ce que je viens de dire n'est point étonnant, puisque nous connoissons leurs divisions sur la nature des Dieux, & les arguments par lesquels ils semblent s'efforcer d'anéantir la puissance de la Divinité. Les uns disent qu'il n'y a point de Dieux ; d'autres qu'il y en a, mais qu'ils ne se mêlent de rien; & d'autres qu'ils se mêlent de tout ce qui nous regarde..... d'autres leur forgent des figures déterminées, leur assignent une demeure fixe, font une histoire de leur vie, de leurs actions, & ajoutent que tout ce qui existe se regle, se gouverne sous leur bon plaisir... tous enfin soutiennent leur opinion par des raisonnemens, qui ayant l'apparence de quelque vérité, sont d'autant plus propres à faire impression sur ceux qui les écoutent „.

Si l'on eût demandé à ce *Firmicus Maternus* quel étoit son sentiment sur la nature de Dieu, je crois qu'il n'en auroit pu donner une meilleure définition que ceux qu'il entreprend ici de condamner.

Mais outre tous ces gens-là, ceux qui ont admis qu'ils étoient les seuls qui eussent la véritable connoissance de la Divinité, que le culte qu'ils lui rendoient étoit le seul culte qui fût agréable, que hors de leur croyance & de la pratique de ce culte, l'on étoit en abomination aux yeux de Dieu; ceux-là, dis-je, sont devenus fanatiques, intolérants persécuteurs, cruels & féroces. L'histoire des Juifs, & principalement ce qui s'est passé parmi le Chrétiens depuis l'établissement du Christianisme jusqu'à ce jour (1), sont une preuve de ce que j'avance.

En conséquece de toutes ces considérations, j'ai dit en moi-même que puisque les mœurs, les coutumes, les usages, les loix, les religions différentes auxquelles la plus grande partie du genre humain est soumise, causent de tels désordres & de si grands maux, ces choses ne sont point dans l'ordre naturel, & j'ai conclu que, pour que l'homme soit aussi heureux qu'il est susceptible de l'être, il ne devoit être soumis à rien de tout cela, ne devoit suivre que l'instinct de la nature, & pouvoit fronder ouvertement tout ce qu'il y trouvoit de contraire.

Voilà le sommaire des faits & des raisons, continua le *Compere*, sur lesquels j'ai fondé ma philo-

---

(1) *Inter finitimos vetus atque antiqua simultas,*
Immortale odium, & numquam sanabile vulnus.
Ardet adhuc Ombos, & Tentyra, summa utrinque
Indè furor vulgo est, quod Numina vicinorum
Odit uterque locus, & nullos credat habendos
Esse Deos, quam quos ipse colit. JUVEN. Satyr. XV.

ſophie. Si Monſieur a quelque envie de devenir philoſophe auſſi, je me ferai un plaiſir d'entrer avec lui dans de plus grands détails; il peut pour cet effet choiſir tel jour qu'il lui plaira. — Très-obligé, dit le Hollandois; j'aime encore mieux être *Coccéien.*

Pere Jean qui s'étoit enivré pendant que *Vitulos* & le *Compere* diſcouroient, dit au Hollandois: Corbiéu, l'ami, tu as tort de ne point vouloir tâter de la philoſophie: c'eſt un ruiſſeau d'eau claire & limpide, où tu débarbouillerois ton gros bon ſens: c'eſt le ſanctuaire de la raiſon, le tombeau des opinions humaines, le fleau des préjugés du vulgaire, l'éponge de la conſcience, & le rocher inébranlable contre lequel les flots de la honte, de la crainte & des remords ne produiront jamais que de l'écume. — Monſieur, dit le Hollandois, je vous ai dit que j'aimois mieux être *Coccéien.* — En diſant ces mots il ſe leva & partit.

Comme il étoit fort tard, nous remerciâmes nos hôtes des politeſſes qu'ils nous avoient faites, & nous retournâmes à notre auberge.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

Fin de la Table du Premier Volume.